

LA REVUE MODERNE



La Comtesse Sophie Potocka.

LITTERATURE, POLITIQUE, ARTS (*Revue mensuelle*)

PRIX : 25 SOUS

UN ROMAN COMPLET DANS CHAQUE NUMERO



STUDIO
DE LUXE

£2

AMEUBLEMENTS
DÉCORATIONS

ARMAND DesROSIERS Limitée

478, RUE S.-DENIS,

Tél.: Est 4090

MONTREAL

Armand DesRosiers

Directeur du Studio.

BANQUE DE MONTRÉAL

FONDEE DEPUIS PLUS DE 100 ANS

Capital payé	\$20,000,000	Réserve	\$20,000,000
Profits indivis	1,812,854	Total de l'actif	545,304,809

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Sir Vincent Meredith, Bart., Président
 R. B. Angus, Ecr.
 H. R. Drummond, Ecr.
 Lt.-Col. Herbert Molson, C.M.G.—M.C.
 G. B. Fraser Ecr.

Lord Shaughnessy, K.C.V.O.
 D. Forbes Angus, Ecr.
 Harold Kennedy, Ecr.
 Colonel Henry Cockshutt
 E. W. Beatty, Ecr., K.C.

Sir Charles Gordon, G.B.E., Vice-Président
 C. R. Hosmer, Ecr.
 William McMaster, Ecr.
 H. W. Beauclerk, Ecr.
 J. H. Ashdown, Ecr.

Siège Social: MONTREAL

Gérant Général, Sir Frederick Williams-Taylor

DES SUCCURSALES SONT INSTALLEES DANS TOUTES LES PRINCIPALES VILLES DU CANADA.

Des départements d'épargnes sont adjoints à toutes les succursales canadiennes, et l'intérêt est alloué aux taux courants.

Les collections en tout endroit de l'univers sont entreprises à des taux favorables.

Les chèques de voyageurs, les chèques limités et les lettres de crédit de voyageurs sont émis négociables dans toutes les parties du monde.

Cette Banque avec ses succursales dans tous les principaux centres du Canada offre des facilités exceptionnelles pour la transaction des affaires générales de banque.

SUCCURSALES A L'ETRANGER

LONDRES, Angl.,
 47 rue Threadneedle, E.C.,
 G. C. Cassels, gérant.
 Sous-agence: 9 Place Waterloo,
 Pall Mall, S.W.
 PARIS, France—Banque de Montréal
 17 Place Vendôme.
 44 F.

NEW YORK: 64 Wall Street
 R. Y. HEBDEN,
 W. A. BOG,
 W. T. OLIVER, Agents.
 CHICAGO:
 27-29 rue La Salle, sud.
 SPOKANE, WASHINGTON.

San Francisco — British American
 Banque (possédée et contrôlée par
 la Banque de Montréal.)
 MEXICO: Ville de Mexico.
 TERRENEUVE: St. John's, Carbonear,
 Curling, Ferryland, Gaultois, Grand
 Falls, Greenspond et St-George.

Il n'y a qu'une

Pâtisserie Française

ou vous êtes assurés de trouver le meilleur
 . . choix en fait de . .

Gateaux - Glaces Sorbets-Petits fours

Nous faisons la Cuisine pour la Ville.

Notre salle de thé est le rendez-vous
 : : de la meilleure société : :

KERHULU, ODIAM Limitée

176 rue S.-Denis - Tél. Est: 799-4928

Au 1er avril nous ouvrirons une succursale au No.
 4901, rue Sherbrooke ouest, près de la rue Victoria.

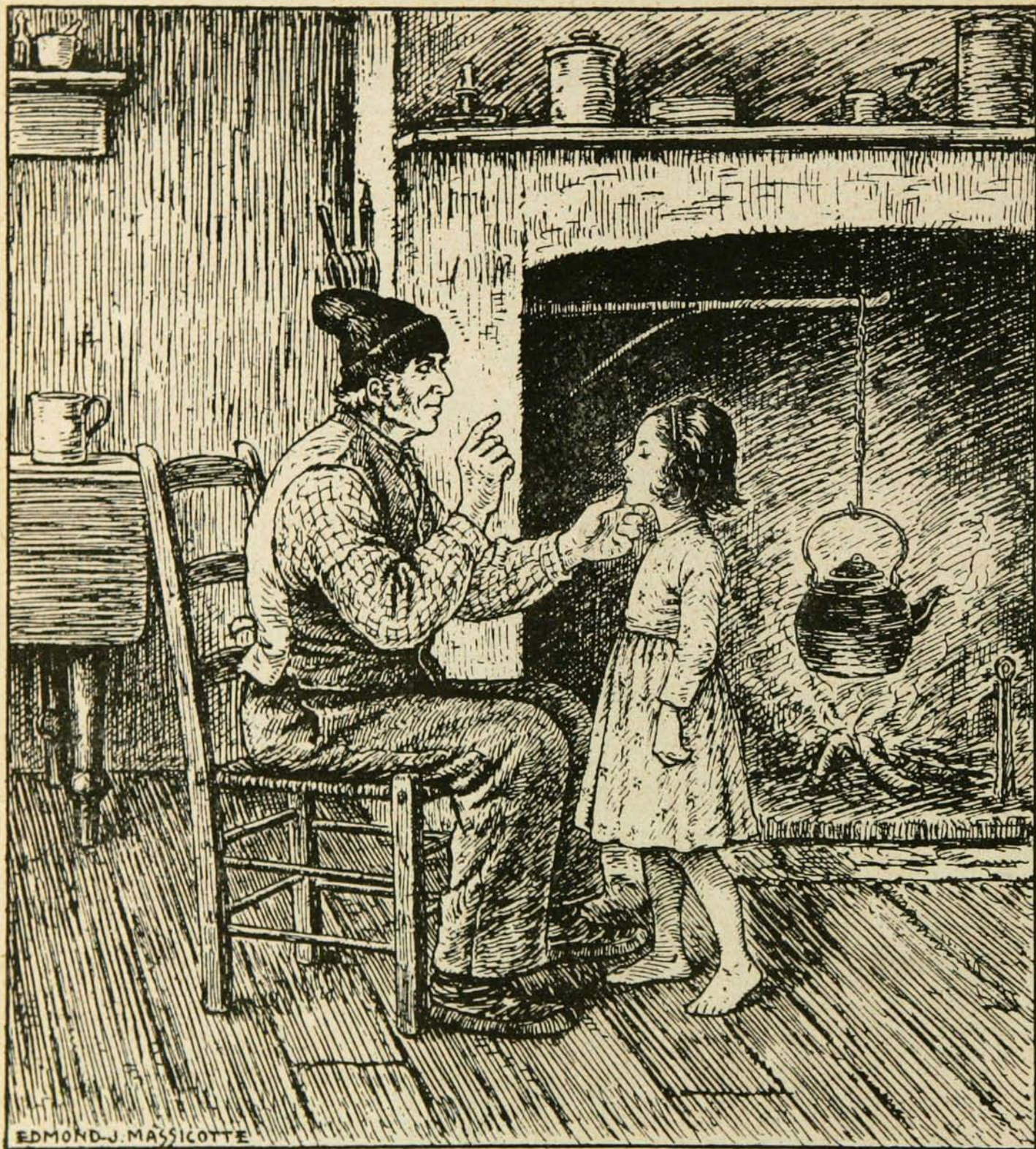
La plus importante
 Librairie
 et Papeterie
 Française du
 Canada.
 Fondée en 1885.

Littératures Canadiennes et Françaises. Livres et articles religieux. Livres et fournitures de classes. Articles de bureaux et fantaisies. Travaux d'imprimerie et de reliure.

GRANGER FRÈRES
 Libraires, Papetiers, Importateurs
 43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

Catalogues sur demande.

EDMOND J. MASSICOTTE



— Tu grandis, ma Jeanne ; tu ne seras heureuse qu'avec de la Religion, du Travail et de l'ECONOMIE.

LA BANQUE D'EPARGNE

DE LA CITE ET DU
DISTRICT DE MONTREAL

Vous invite tous, grands et petits, à la pratique de l'ECONOMIE et vous réserve toujours le meilleur accueil.

A.-P. L'ESPERANCE, Gérant général.

BUREAU PRINCIPAL ET SEIZE SUCCURSALES A MONTREAL

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

242 RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895

ASSURANCE FUNÉRAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de \$50.00, \$100.00 et \$150.00

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE \$25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

: : : : **DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS** : : : :
5-1 F.LES SOINS DE LA PEAU
DEMANDENT L'EMPLOI DE**BABY'S
OWN SOAP**La mousse hygiénique
et parfumée a fait les
délices de quatre géné-
rations de Canadiens.

Albert Soaps Limited, Mrs., Montreal.

**LA ROUTE CANADIENNE TOUTE A
DOUBLE VOIE FERREE DU COM-
MERCE ET DES TOURISTES****LE RÉSEAU DU GRAND-TRONC**

Pénètre dans tous les centres commerciaux de l'Est canadien. Des trains éclairs sont opérés entre Montréal, Boston et New-York, dans l'Est, et Chicago, dans l'Ouest, où des raccordements sont effectués avec toutes les destinations dans les Etats de l'Ouest et du Sud et dans l'Ouest Canadien.

L'INTERNATIONAL LIMITED

Le convoi apprécié par tous les voyageurs expérimentés quitte Montréal chaque jour à 10 heures du matin et arrive à Toronto à 5 h. 40 p.m., à London à 9 h. 01 p.m., à Détroit à 11 h. 45 p.m., à Chicago à 8 h. 20 a.m. Wagon-parloir, salon, wagon-lit et salle à manger. Le confort moderne dans les moindres détails.

HÔTELS VINGTIÈME SIÈCLE

Les Hôtels du Grand-Tronc sont parmi les plus beaux du continent américain, et comprennent:

LE CHATEAU LAURIER, OTTAWA, ONTARIO. LE FORT GARRY, WINNIPEG, MANITOBA.
LE MACDONALD, EDMONTON, ALBERTA.Demandez nos pamphlets descriptifs et tous autres renseignements au
chef de n'importe quelle station du réseau.

G. T. BELL,

Gérant du Trafic des Voyageurs, Montréal.

W. S. COOKSON,

Agent général du Service des Voyageurs, Montréal.

Toutes les personnes qui ont des propriétés à gérer, des biens à administrer, qui ont à pourvoir à l'avenir de leur famille, à préparer leur testament, à s'organiser en société, à liquider leurs affaires trouveront le plus grand avantage à s'adresser à

LA SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION GÉNÉRALE

Incorporée par Acte de la Législature de Québec, le 26 mars 1902

35, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien

Capital souscrit: \$500,000.

Capital payé: \$125,000

Réserve et profits non distribués: \$140,781.25

Fonds administrés: \$9,538,000.00

Administration de Successions, de Fidéi-Commis et de Fortunes privées.

ASSURANCES: Incendie, Bris de glace, Automobile, etc.

VOÛTES DE SÛRETÉSPour mettre à l'abri valeurs, debentures,
documents, etc. La boîte \$5.00 par année.

5-6 F.

Conseil d'administration:MM. J.-O. GRAVEL, Montréal, Président.
J.-H. THORS, Paris, France, Vice-Président.
A. TURRETTINI, Paris, France.
MARTIAL CHEVALIER, Montréal.
Hon. Sir HORMISDAS LAPORTE, Montréal.
TANCREDE BIENVENU, Montréal.
L. de la VALLEE-POUSSIN, Paris, France.
Hon. RODOLPHE LEMIEUX, C.R., Montréal.
NAPOLEON LAVOIE, Québec.
J.-A. RICHARD, L.L.D., Montréal.
G.-N. MONCEL, Montréal.**Direction:**Martial Chevalier, J.-Théo, Leclerc,
Directeur-Général Secrétaire
Tél. Main 2557

"LA SECONDE PERIODE" réservée aux gens de 21 ans et plus.

Catégorie "K"

Rente maximum et montant d'assurance que peut donner une prime annuelle de \$120.

Années de sociétariat.	Montant remboursé à la famille en cas de décès.
1.....	\$ 120.00
2.....	\$ 240.00
3.....	\$ 360.00
4.....	\$ 480.00
5.....	\$ 600.00
6.....	\$ 720.00
7.....	\$ 840.00
8.....	\$ 960.00
9.....	\$1080.00
10.....	\$1200.00
11.....	\$1320.00
12.....	\$1440.00
13.....	\$1560.00
14.....	\$1680.00
15.....	\$1800.00
16.....	\$1920.00
17.....	\$2040.00
18.....	\$2160.00
19.....	\$2280.00
20.....	\$2400.00
21.....	\$1862.40
22.....	\$1319.64
23.....	\$ 775.28
24.....	\$ 228.88

Chacun prend autant de primes de \$120 qu'il le désire et le peut.

Il existe également des catégories moins dispendieuses aux taux respectifs de \$30, \$60 et \$90 par an.

Les bénéfices sont proportionnels aux primes payées.

Années de rentes.	Rentes brutes annuelles.	Rentes nettes maximum payables tant que le sociétaire vivra.
1	\$ 537.60	\$ 417.60
2	\$ 542.76	\$ 422.76
3	\$ 544.36	\$ 424.36
4	\$ 546.40	\$ 426.40
5	\$ 548.40	\$ 428.40
6	\$ 552.08	\$ 432.08
7	\$ 556.88	\$ 436.88
8	\$ 562.48	\$ 442.48
9	\$ 568.88	\$ 448.88
10	\$ 572.08	\$ 452.08
11	\$ 584.08	\$ 464.08
12	\$ 592.88	\$ 472.88
13	\$ 602.48	\$ 482.48
14	\$ 612.88	\$ 492.88
15	\$ 624.08	\$ 504.08
16	\$ 636.08	\$ 516.08
17	\$ 648.88	\$ 528.88
18	\$ 662.48	\$ 542.48
19	\$ 676.88	\$ 556.88
20	\$ 692.08	\$ 572.08
21	\$ 706.72	\$ 586.72
22	\$ 720.48	\$ 600.48
23	\$ 729.28	\$ 609.28
24	\$ 734.44	\$ 614.44
25	\$ 736.00	\$ 616.00

Moyenne de pension-maximum pour les premiers 25 ans de rentes: \$525 par année.

Les années d'ensuite jusqu'à la mort, \$736.00 de rentes annuelles maximum dont \$616 de pension nette.

La Caisse Nationale d'Économie

286, rue St-Laurent, Montréal.

A. W. PATENAUDE, Gérant.



Un breuvage nutritif pour tous les âges. Ayez toujours du Horlick à votre disposition au restaurant, au bureau ou à la maison.

INSISTEZ SUR LA BOUTEILLE RONDE L'ORIGINALE

Pour la Publicité dans

"LA REVUE MODERNE"

s'adresser à

M. GEORGES MOREAU

274, Rue Clark - MONTREAL

Tél: Main 8037



JUSTE PRECAUTION.

— Qu'est-ce que j'ai?... Dépression nerveuse! Depuis que les gothas sont venus sur Paris, j'ai pris l'habitude de passer mon temps dans les caves!...

LA REVUE MODERNE

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
Canada:	\$3.00	\$1.50
Etranger:	\$4.00	\$2.00

LITTÉRAIRE, POLITIQUE, ARTISTIQUE

Rédigée en Collaboration

Directrice : MADAME HUGUENIN (MADELEINE)

Tél.: MAIN 8037
DIRECTION
RÉDACTION
ANNONCES
Privé: EST 2059

1^{ère} Année—No 5

S'unir pour grandir.

Montréal, 15 mars 1920

SOMMAIRE :

	PAGES
<i>La liberté littéraire</i>	MADELEINE 7
<i>La vie économique: Le change International</i>	EDOUARD MONTPETIT 8
<i>Alfred Laliberté, sculpteur</i>	PIERRE BOUCHER 10
<i>Quelques Livres canadiens</i>	OLIVAR ASSELIN 12
<i>Aux gens de chez-nous</i>	BAPTISTE 16
<i>Les Empenneresses</i>	JEROME DOUCET 17
<i>Prévisions et prophéties</i>	L. O. DAVID 19
<i>Réminiscences</i>	AUGUSTA DES VERGNES 20
<i>De quoi parlent les jeunes filles</i>	HENRI MAREUIL 21
<i>Livres de France</i>	ROBERT LE BIDOIS 23
<i>Les derniers Concerts</i>	ANNE D'H. 25
 FEMINA:	
<i>L'Entre-Nous</i>	MADELEINE 29
<i>Le Petit Pierre</i>	MARGUERITE PITROIS 30
<i>Le Courrier</i>	MADELEINE 33
<i>Etudes Graphologiques</i>	SYBIL DE MAISY 36
<i>Petite Poste</i>	L'ADMINISTRATION 36
<i>Courrier Poétique</i>	SAINT-JUST 36
 ROMAN:	
<i>Moi et l'Autre</i>	JULES CLARETTE 39

NOS ILLUSTRATIONS:

Un merveilleux atelier; — Laliberté au travail; — Une religieuse baptisant un bébé chinois; — Les Empenneresses; — Plusieurs gravures humoristiques; — La mode; — Patrons "Gorcy", Gravures dans le roman, etc., etc.

TROUBLES DE LA DIGESTION:—

Maladies d'ESTOMAC, du FOIE, des
INTESTINS et de la PEAU.

TRAITEMENTS ELECTRIQUES.

TROUBLES DES FONCTIONS

URINAIRES ET SEXUELLES:—

Maladies de la VESSIE, des REINS et
des ORGANES GENITAUX.

Dr J. M. E. PREVOST

Des hopitaux de PARIS, LONDRES, NEW-YORK.

MEDECIN-SPECIALISTE

Téléphones: BUREAU: EST 7580
RESIDENCE: EST 5791

460, RUE ST-DENIS, (Coin
Sherbrooke) MONTREAL

"Un bon livre est un ami"

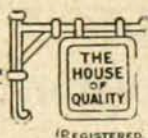
Faites-vous de bons et loyaux
amis à

La Librairie Déom

251-Est, rue Ste-Catherine
MONTREAL

On y trouve toujours le plus grand
choix de nouveautés

Téléphone: Est 2551.



Nous offrons maintenant à des prix très raisonnables
une collection variée de

COSTUMES et MANTEAUX de PRINTEMPS
ROBES ET BLOUSES
CHAPEAUX - GANTS - BAS - CHAUSSURES

Nouvelles idées illustrées d'une façon très habile ;
Nouveautés qui ajoutent tant à votre charme personnel.

"Il est avantageux de payer pour la qualité."

Fairweathers Limited

Rue Ste-Catherine près Peel

TORONTO

MONTREAL

WINNIPEG

"LA REVUE MODERNE"

"LA REVUE MODERNE" a des dépôts dans tous les centres importants du Canada et dans plusieurs villes américaines.

Adresse : 274, RUE CLARKE, MONTREAL.

Adresse Postale : CASIER 35, STATION N, MONTREAL

Téléphone Main 8037 :-: Téléphone privé: Est 2059

BULLETIN D'ABONNEMENT

Canada : 1 an—\$3.00. 6 mois—\$1.50 ; Etranger : 1 an—\$4.00. 6 mois—\$2.00.

A LA REVUE MODERNE, Casier Postale 35, Station N., Montréal.

Veuillez trouver sous pli la somme de \$..... pour..... mois d'abonnement à

"LA REVUE MODERNE"

Nom :

Rue : No. Ville :

LINGE DE TABLE DE HAUTE FANTAISIE
OFFRE SPECIALE

CES ARTICLES COMPRENNENT :

Centres de tables, Doylies, Nappes à thé, Nappes à déjeuner, ainsi que pour Grand Diners. Ces articles sont tous brodés à la main et garnis avec véritable riche dentelle tel que : *Point de Venise, Filet, Clunny, etc.*

Une visite est sollicitée. Remarquez que nos prix sont toujours très modérés.
647, Rue Ste-Catherine Ouest, coin Crescent, - - - MONTREAL

TELEPHONE
UPTOWN 1360

M. F. Cahill

Importateurs de véritables
dentelles EUROPEENNES.

Quand on a une fois fait trembler quel-
qu'un, on conserve presque toujours quel-
que chose de l'avantage qu'on a pris.

Montesquieu.

Il y a bien un droit du plus sage, mais non
pas un droit du plus fort.

Joubert.

Une servante se présente chez l'épicier et
lui demande une demi-livre de thé.

—Du thé noir ou du thé vert? interroge
le commerçant.

—N'importe lequel, répond la servante.
Ma patronne est aveugle.

(Judge).

LA LIBERTÉ LITTÉRAIRE

Par MADELEINE

La liberté littéraire! Ce titre devrait étonner, car l'on imagine difficilement que l'écrivain soit contraint d'obéir à un programme, de suivre une école, de marcher dans un sillon, et cela sous peine de se voir ignoré, méconnu, critiqué.

Pourtant le fait s'est produit chez-nous, où, une façon de cénacle s'est constitué, avec cette formule pour programme: "Hors le terroir, pas de talent". Alors il s'en est suivi une course aux récits du village, aux souvenirs d'enfance, aux évocations rustiques. La maladie s'empara de tout notre petit monde d'écrivains et d'écrivailleurs, à peu d'exceptions près. Les premiers nous offrirent des œuvres délicieuses, et les autres nous assommèrent de narrations sans esprit et sans goût. Une réclame éperdue se constitua autour de ces œuvres et mieux encore, de ces œuvrettes, et l'on vit alors proclamer de pair les travaux supérieurs et les inférieurs. La même étiquette couvrait des œuvres, si dissemblables pourtant, mais qui bénéficièrent de la faveur de sortir des mêmes boutiques. Pour les initiés, il devint vite flagrant que le mercantilisme était à la base du mouvement, mais le public devait se laisser prendre à cette réclame outrancière. Rapidement l'idée s'implanta que les auteurs qui ne racontaient pas essentiellement leurs bœufs et leurs volailles, quand ils ne chantaient pas leurs pins ou leurs érables, étaient des impies, des anti-patriotes pour qui la patrie était lettre morte. Il ne suffisait plus de réfléter en français l'âme de la race, il fallait encore en prendre l'assent sous peine de se voir traité de haut, avec l'allure si volontiers méprisante de cette nouvelle école.

Et ce devint une rage, très justifiable, en somme, de raconter son village, ses bêtes et ses choses, de les raconter au petit bonheur, sans trop se préoccuper d'y réussir! Bientôt nous eûmes conscience que tout ce luxe de terroir visait à nous constituer une littérature spéciale, où l'influence française se ferait de moins en moins sentir. Alors ceux, comme Olivar Asselin, Louwigny de Montigny, Edouard Montpetit, Fernand Rinfret, Gonzalbe Désaulniers, Victor Barbeau et j'en passe, qui comprennent que l'indigénisme est un leurre, et que nous devons puiser sans cesse aux richesses de la langue française, poussèrent le cri d'alarme.

La conférence de M. Asselin: "Nos besoins intellectuels" a dénoncé l'indigénisme en termes cinglants, et M. Barbeau lui a également porté de rudes coups. Seule la haute culture française peut nous sauver de l'indigence littéraire.

Il serait faux toutefois de condamner la littérature régionaliste, et de dédaigner les auteurs qui racontent, avec tant de charme, la vie rurale et nos mœurs champêtres. En inaugurant des concours sur des sujets canadiens, l'on ne fait qu'accomplir une œuvre louable. Nous valons bien d'être racontés, pourvu que l'on nous raconte bien!

Tout ce que nous réclamons, c'est la liberté:

Nous tenons à notre personnalité, et d'ailleurs cette personnalité n'est-elle pas essentiellement canadienne? Tous nos écrivains ne sont-ils pas uniquement préoccupés à traduire nos pensées, nos sentiments, nos ambitions?

Comptons-nous un seul auteur exotique?

Les poètes, peut-être, mais songe-t-on à les asservir ceux-là aussi? Quel est celui de nos prosateurs qui a jusqu'ici cédé à d'autres préoccupations que celles de faire connaître et aimer sa patrie?

Et d'ailleurs celui qui nous écrirait un chef-d'œuvre, fut-il daté du Congo, de la Grèce ou de la Chine, serait-il déclaré traître à son pays et à sa race?

Conçoit-on un pareil asservissement intellectuel?

Et quel est l'être pensant qui saurait l'accepter sans indignation...

Après le livre de M. de Montigny, le cri poussé par M. Olivar Asselin, répété par M. Victor Barbeau est venu à son heure. Tous trois ont ainsi assumé un poste de vigilance qu'ils ne désertent pas. Nous pouvons être sûrs que la défense sera énergique, et la réplique brillante. La pensée française doit être intégralement gardée, nous devons y recourir sans cesse. La langue française pour laquelle nous bataillons depuis cent-soixante ans, c'est à la France qu'il faut, sans cesse, en demander une culture plus haute et plus profonde, à la France qui, au dire de tous les penseurs, dispense la lumière et la beauté par tout l'univers.

LA VIE ÉCONOMIQUE

LE CHANGE INTERNATIONAL

Par EDOUARD MONTPETIT

Les pays vendent et achètent des produits. Le commerce extérieur est ainsi fait d'exportations et d'importations. Or une très ancienne théorie, le mercantilisme, ordonne aux nations qui veulent prospérer de vendre plus qu'elles n'achètent; car les ventes font affluer vers elles l'or, seule vraie richesse. Il faut que les exportations l'emportent sur les importations pour que — c'est le terme consacré — la balance du commerce soit favorable. Hors de là point de salut. Mais la France et l'Angleterre ont eu ordinairement des balances adverses et elles ont été riches toutes deux. Le mercantilisme pêche donc par quelque côté, si la réalité ne justifie pas ses énoncés.

A vrai dire il y a, dans le courant commercial, bien autre chose que des entrées et des sorties de marchandises. Les nations prêtent ou empruntent des capitaux, elles achètent des valeurs mobilières, elles font des opérations de banque, elles assurent le transport du fret, elles reçoivent les touristes, elles accueillent des immigrants: autant de sources de revenus qui s'ajoutent au commerce proprement dit. Parlons donc de la balance des comptes plutôt que de la balance du commerce.

Par suite, les nations sont créancières ou débitrices. Entre elles s'établit un échange de créances et de dettes. Or les dettes doivent être soldées. Elles le sont au moyen du change international.

La monnaie de papier n'a pas cours à l'étranger, et on y doit renoncer. Il reste l'or. Un débiteur peut toujours payer avec de l'or, qui vaut son poids. En temps normal il n'en fera rien. Le transport de l'or d'un pays à un autre entraîne des frais assez élevés: fret, assurance, etc. Il peut être plus avantageux de s'en passer. C'est ce que l'on fait. Au lieu de chercher de l'or, on cherche du change sur l'étranger.

Les négociants, les hommes d'affaires, les banquiers surtout ont chaque jour des versements à opérer à l'extérieur. Ces règlements internationaux s'effectuent sous la forme d'un instrument de crédit que l'on appelle "lettre de change" et qui remplace la monnaie métallique. Des lettres sont tirées qui représentent des valeurs et qui sont payables sur diverses places: New-York, Londres, Paris, Montréal. On n'a qu'à les acheter et à les diriger sur l'étranger en acquit des dettes contractées. Dès lors, la course commence. On veut absolument se procurer de ces effets. Un marché s'organise. Les banques interviennent qui multiplient ces modes de paiement. La marchandise est cotée. On vend des lettres de change comme, en d'autres endroits, on écoule un stock de marchandises ou des denrées alimentaires. Tous les débiteurs, pour éviter

de déboursier de l'or, veulent acheter ces précieux papiers de commerce, simples signes des richesses que le négoce distribue de par le monde.

Si les dettes et les créances de deux pays s'équilibraient, il y aurait du change en suffisance. La cote marquerait le pair: le dollar canadien vaudrait un dollar à New-York, et la livre sterling se vendrait \$4.866 à Montréal. Or cet équilibre n'existe pas toujours. Le plus souvent un des plateaux de la balance des comptes penche vers le sol. Un pays doit plus ou moins qu'on ne lui doit. L'offre et la demande du papier sur l'étranger en sont aussitôt modifiées. Le change monte ou baisse suivant qu'il y a rareté ou abondance. Ordinairement le change ne dépasse pas le coût des expéditions d'or. Sitôt que ce point (*gold point*) est atteint, le débiteur se décide pour les envois de métal qui lui reviennent à meilleur compte. Il achète et transporte des pièces ou des lingots. Cela a pour effet de corriger le change.

S'il est si facile de corriger le change par des envois d'or, que n'y a-t-on recours aujourd'hui? C'est que tout est changé. L'or ne sort plus. Les pays le gardent jalousement pour garantir leur circulation fiduciaire, déjà formidablement grossie. Sortirait-il, d'ailleurs, qu'il ne suffirait plus: les dettes de l'Europe sont devenues trop lourdes.

Pendant la guerre, on a imaginé des expédients qui ont merveilleusement réussi. Les pays belligérants achetaient au dehors leur nourriture et des munitions; et ces achats se chiffraient par milliards. D'un autre côté, ils vendaient peu, tournant la totalité de leur production vers les besoins immédiats suscités par la défense nationale. Leurs dettes augmentaient et leurs créances diminuaient. Le papier payable sur l'étranger devenait cher et rare. Pour empêcher que le prix du change n'atteignit des proportions désastreuses, car déjà il ne fallait pas songer à l'or, ces pays règlementèrent le commerce extérieur et surtout les importations, ils cédèrent aux nations créancières les valeurs mobilières qu'ils détenaient en portefeuille, ils se firent consentir des crédits. Ils multiplièrent ainsi leurs créances. Il fallait vaincre là comme ailleurs. Le sentiment servit le change. Il fut stabilisé.

En mars 1919, l'Angleterre renonça à ces moyens de fortune. Le change fut livré aux seules influences de l'offre et de la demande. Plus rien pour le retenir: ce fut le chaos. L'Europe endettée et privée des ressources qui lui eussent permis naguère de rencontrer ses paiements, dût se résoudre à payer le change au cours du jour. Pour solder des sommes énormes elle n'avait que des créances infimes, et pas d'or. La de-

mande des effets de commerce était considérable et l'offre restreinte. Les prix montèrent. En retour le change descendit, sur les places créancières, à un taux inconnu jusque-là. Le marché américain, par exemple, submergé de créances sur l'Europe et faible débiteur, subit le phénomène contraire: offre exagérée, demande moindre. Les prix baissèrent. La livre sterling qui vaut \$4.86 au pair fut cotée à \$3.38. Le dollar américain acheta plus de quatorze francs quand, au pair, il en procure 5.18. Le mark allemand fut payé 1 cent au lieu de 23. L'unité autrichienne s'effondra. Ceux qui demandent s'il y a une limite, en temps de crise, à l'avalissement des changes ont là une réponse: la limite, c'est zéro.

Joignons à la balance des comptes une seconde influence: la dépréciation de la monnaie de papier. Les Etats et les banques ont émis des quantités de billets. Comme les réserves métalliques n'ont pas été augmentées en proportion, ces émissions, — qui constituent la monnaie fiduciaire — sont insuffisamment gagées par de l'or. Les pays créanciers le savent, et ils se protègent contre le risque éventuel que présente l'inflation de la monnaie de papier: il y a danger de non-remboursement. On a dit que l'afflux des billets ainsi jetés dans la circulation a été la cause unique des oscillations du change. C'est exagérer. Si demain les systèmes monétaires étaient restaurés, les balances des comptes restant les mêmes, il est peu probable que les changes en seraient rétablis. Il est difficile d'apprécier l'élément confiance qui entre ainsi dans la détermination des taux du change. Le crédit de l'Allemagne est moindre à cause de la défaite et des obligations économiques et financières que le Traité de Versailles impose à ce pays; et cela n'est pas sans exercer une répercussion sur les devises du change. D'autre part, le dollar canadien est à perte sur la place américaine et fait prime sur les marchés européens.

Cela nous ramène à notre pays. Actuellement notre dollar ne vaut plus que 85 cents à New-York. Nous devons aux Etats-Unis beaucoup plus qu'ils ne nous doivent, et il en a toujours été ainsi. Cependant le change entre les deux pays n'a guère varié, avant la guerre. Il oscillait autour du pair, il nous était même favorable parfois. Comment expliquer cela? C'est que nous vendions à l'Angleterre une forte proportion de nos produits d'exportation. Nos créances sur Londres compensaient à New-York les dettes que nous avions assumées envers les Etats-Unis. C'est ce que l'on appelle "le triangle", dans les cercles financiers: le triangle Londres-New-York-Montréal. Aujourd'hui cette compensation n'a plus lieu parce que nous vendons à crédit à Londres et que nous payons ferme à New-York. Voilà tout le mal. Les créances sur Londres sont, pour l'instant, lettre morte; mais les dettes de New-York n'attendent pas. La balance des comptes nous est nettement adverse, surtout si l'on y ajoute le service des intérêts sur les emprunts qui nous ont été consentis par les Américains. Cela suffit à expliquer la chute du dollar canadien, sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir la question crédit.

La dépréciation des changes offre des avantages. Elle constitue notamment une sorte de protection. L'importateur hésite, qui doit payer, en sus du prix de la marchandise, une prime de 15 ou de 20 p. 100. L'exportation est activée; car l'acheteur étranger bénéficie d'une véritable remise. Ainsi le financier américain trouve intérêt à acheter chez nous des produits ou des valeurs mobilières quand le commerçant canadien se voit presque forcé d'annuler les commandes faites aux Etats-Unis. Diminution des importations et accroissement des exportations, cela seul agit sur la balance des comptes, augmente les créances et diminue les dettes. C'est un premier correctif. Il en est d'autres. Le retour aux paiements en or, par exemple. Les sorties d'or sont prohibées: que ne lève-t-on ces interdictions? Evidemment. Encore faut-il trouver de l'or, et en trouver suffisamment. On peut encore revenir au troc, à l'échange d'une marchandise contre une marchandise sans faire usage de monnaie. Les Allemands ont déjà tâté de ce moyen que des Américains conseillent à leur tour. Les crédits à long terme alloués non plus aux gouvernements mais aux particuliers retarderont aussi, pour un temps, les échéances et permettront aux pays dévastés de faire renaître leurs forces productives. La vente d'une colonie, l'abandon du rendement de certains monopoles d'Etat, le partage des dettes contractées par les nations qui ont le plus souffert de la guerre: autant de tentatives intéressantes. Mais la situation actuelle est un résultat. Il faut remonter le cours des événements, parcourir la route en sens inverse, revenir à l'état normal, refaire la vie économique: lieux communs, qui prennent aujourd'hui une toute autre signification. Ce sera long. La production assurée par l'organisation scientifique, le rétablissement des finances, une politique commerciale large et attentive, voilà les grands remèdes.

NOS COLLABORATEURS

Nos lecteurs nous sauront gré d'ouvrir aujourd'hui deux nouvelles rubriques "Le Courrier parisien" et "Aux gens de chez-nous". Le premier nous vient de France, et est signé par M. Raphaël Viau, chroniqueur au "Gaulois", l'autre arrive du plus grand centre américain, et est signé "Baptiste" pseudonyme qui dénonce la plus belle origine canadienne. Souhaitons-leur la plus chaude bienvenue. Une chronique maintenant de l'ouest canadien finirait de réunir toute la famille française. Espérons-la!

Nous voulons remercier nos collaborateurs de l'intérêt admirable qu'ils portent à notre œuvre et du souci qu'ils ont d'en assurer l'intérêt, et par là même, la survivance et le progrès! Nous n'avons jamais douté, en fondant la "Revue moderne" de pouvoir y attirer la plupart de nos meilleurs écrivains, et ainsi de composer une revue digne de figurer à côté de toutes les belles revues. Lorsque nous aurons réussi maintenant à améliorer tel que nous le souhaitons la littérature d'annonce, à raréfier les fautes d'impressions et les autres, nous serons vraiment fiers de notre œuvre, et les Canadiens pourront être contents de nous.

ALFRED LALIBERTÉ, SCULPTEUR

Par PIERRE BOUCHER

Au fond du couloir de cette Ecole d'Art dont il a déjà été parlé, ici même, s'ouvre un superbe atelier, de la hauteur de deux étages, et parfaitement éclairé, comme il convient, par la lumière égale du nord. Sous la grande fenêtre du centre, un dais de pourpre recouvre un fauteuil très "impressionnant" qui a dû servir autrefois à quelque Sénat ou Chambrelégislative, et que l'artiste a découvert chez un ne sait quel brocanteur. A gauche et à droite, des meubles, fauteuils et divans, invitent le visiteur. S'il y prend place, il aperçoit en face de lui, à l'autre extrémité de l'atelier les œuvres du sculpteur. Sur le plancher de la galerie reposent la maquette pleine d'inspiration de Georges-Etienne Cartier, celle du premier colon Hébert, un monument funéraire à la gloire d'un jeune soldat canadien, et plus près de nous une belle tête, allégorie de la patrie, qui fut coulée dans le bronze pour le monument du Long-Sault. En bas se coudoient le robuste "Défricheur", le "Ber", "la Porteuse

d'eau", un agrandissement de "Dollard" et de nouvelles œuvres cachées sous des linges mouillés. Autour de la salle règnent deux rangées de consoles qui supportent une collection de terres-cuites, dont nous reparlerons; tandis qu'au mur sont accrochés plusieurs douzaines de tableaux d'artistes canadiens, parmi lesquels figure notre sculpteur lui-même, qui ne dédaigne pas la peinture, à ses heures. J'oublie sans doute bien des choses; mais je ne tiens pas à faire un inventaire complet.

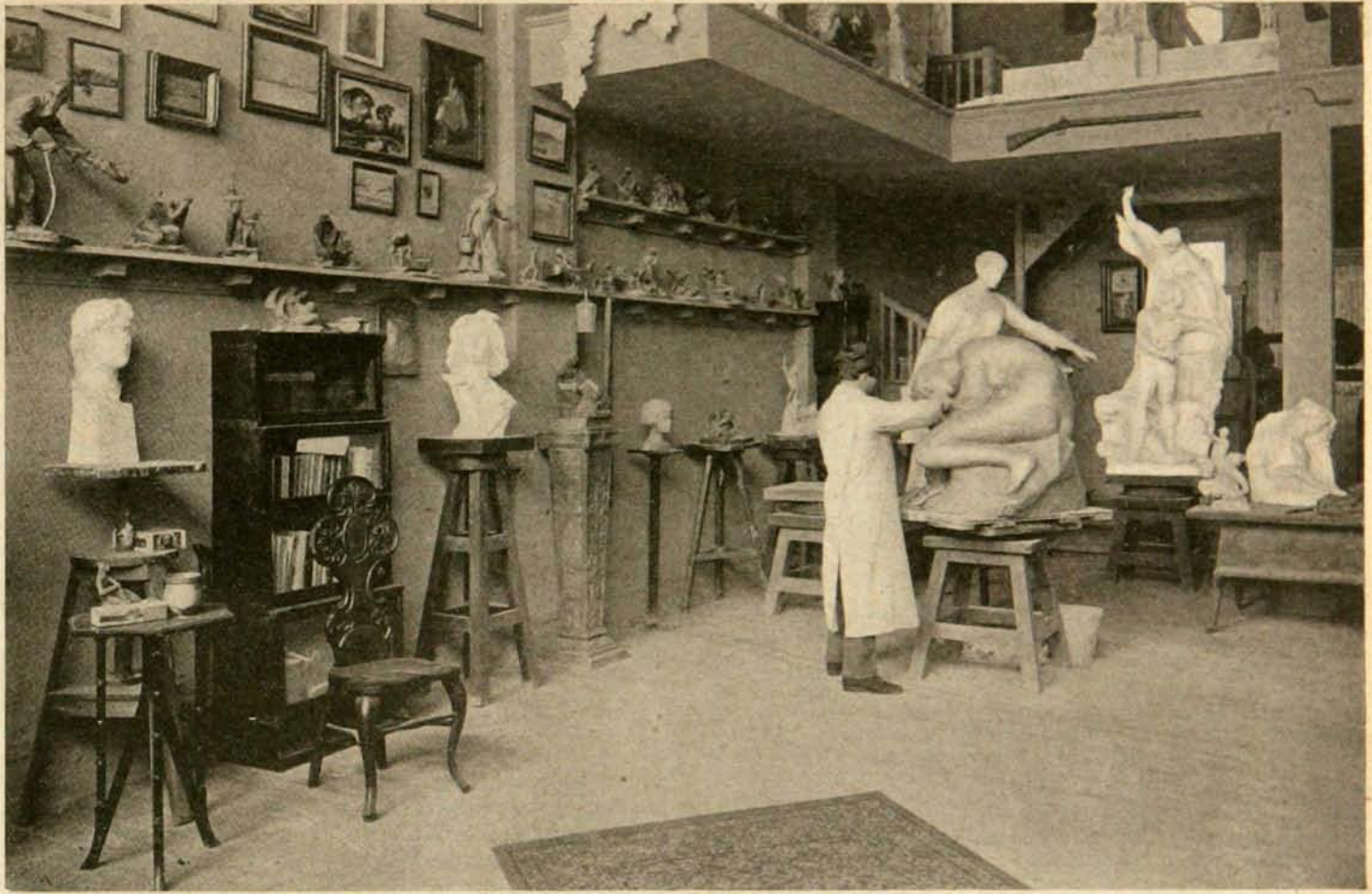
Dans ce décor vraiment "professionnel", nous apparaît M. Laliberté, frère à côté de ses fortes œuvres, couvert de sa blouse beige et portant sur la tête une sorte de chéchiéa rouge. Il est accueillant, sincère et spirituel.

Né de la terre, en 1878, à Ste-Elisabeth d'Arthabaska, il y demeura jusqu'à l'âge de treize ans. A cette époque, il se transporte à Ste-Sophie de Mégantic, toujours à la campagne; on l'y trouve les dix années suivantes. Pendant



Un coin du merveilleux atelier.

(Photo. Albert Dumas.)



Maître Laliberté au travail.

(Photo. Albert Dumas.

cette longue période de préparation, son instrument est un couteau et sa matière, le bois. On a même dit que l'artiste dans sa jeunesse a manié la cognée avant de passer à l'ébauchoir. Cependant M. Laliberté nous fait très peu l'effet d'un homme de chantier... Quoi qu'il en soit, vers 1900, il vient à Montréal pour suivre les cours du Conseil des Arts, au Monument National. Son maître est alors M. Alexandre Carli. Le talent de l'élève fut bientôt remarqué, et nous croyons que plusieurs Mécènes l'aidèrent alors à traverser la mer pour aller perfectionner ses études à Paris. Il y vécut, en effet, et y travailla cinq ans sous les maîtres Thomas et Ingelbert, de 1902 à 1907. Une "mention honorable" lui fut accordée, en 1904, au Salon, pour ses "Deux jeunes indiens chasseurs", qui sont maintenant à la Galerie Nationale d'Ottawa. (1)

Avec des qualités différentes de celles de Philippe Hébert, il semble cependant avoir recueilli sa succession sur un point: la sculpture d'histoire. Sans parler de "Talon, Dorchester, Brébœuf et Marquette", qu'il a placés sur la façade de l'Hôtel du Gouvernement à Québec, il faut rappeler ici le monument du premier colon canadien, Louis Hébert, à Québec également, et le monument Dollard que l'on verra bientôt se dresser au parc La Fontaine. Dans l'une et l'autre de ces œuvres, le métier est sûr, souple, large et vraiment inspiré. La silhouette des deux héros reste fixée dans l'imagination: Hébert offrant à Dieu la première gerbe de blé et Dollard, soutenu par la Gloire, expirant pour la patrie.

(1) La Galerie Nationale possède un autre bronze de M. Laliberté et un marbre intitulé: "La Muse."

Notre ville possède d'ores et déjà un monument public de notre sculpteur. Elle le doit à la défunte municipalité de Maisonneuve: nous voulons parler de la "fontaine du Marché". La figure placée au-dessus de cette vasque de pierre: "une canadienne chargée de ses emplettes", fait partie d'une série qui constitue la grande originalité de M. Laliberté. En la regardant, cette robuste ménagère, on pense à ses multiples frères et sœurs: "le Défricheur, le Semeur, le Lieur, le Ber, etc." L'artiste peut très bien réussir la statue classique, (1) mais il nous paraît mettre plus de saveur dans ces sujets, qu'il a eus sous les yeux pendant toute sa jeunesse et qui ont pour lui le charme d'un souvenir aimé.

Cette mine est inépuisable. On s'en rend compte par un simple coup d'œil jeté sur les nombreuses terres-cuites que j'ai signalées tout-à-l'heure. On s'étonne que ces statuettes, rouges ou grises selon que l'argile est de chez-nous ou de Paris, modelées si largement, se réduisant parfois à de simples attitudes, soient néanmoins si expressives et si complètes en soi. Allégories d'une portée universelle ou documents sur les métiers et les jeux rustiques, ni les unes ni les autres n'ont la sécheresse de simples notes jetées au hasard: ce sont des œuvres d'art.

Voilà donc un artiste à qui le "terroir" n'a pas nui, bien au contraire. De ce point de vue, son œuvre est un argument. Sans exclusivisme, il voit la beauté partout où elle se trouve, mais il n'ignore pas qu'il y en a aussi chez nous.

(1) De même qu'il traite fort bien le buste.

QUELQUES LIVRES CANADIENS

Par OLIVAR ASSELIN

Noter les mots ou les gestes de Bébé n'a en soi rien de difficile; ce qui est moins facile, c'est de les relater avec la simplicité et la bonhomie qui conviennent, ou seulement — quand on a passé sa vie dans l'atmosphère canadienne — en français. Chez M. Dupire le goût des "belles" phrases et des figures rares, la propension à la philosophie et à la sentimentalité de pacotille, nuisent parfois à la simplicité.

Mademoiselle a été déposée dans l'eau: une seconde elle est immobile, puis elle s'étire, lance un pied en l'air puis l'autre, puis abaisse les deux bras à la fois et l'eau rejaillit autour d'elle et sur elle. Des gouttelettes lui mettent des rivières de perles très riches sur sa peau, comme l'art le plus parfait n'en donnera pas aux mondaines. Elles s'irisent à la lumière, qui s'amuse à colorer cette jeune chair de tonalités inconnues de rose et de carmin. Et Mademoiselle, touchée de tous les côtés par la caresse de cette tiédeur liquide, sourit, puis se gargarise des cascades d'un rire inimitable. (On baigne Bébé, p. 37).

Voilà ce que j'appelle de "belles" phrases et des figures rares.

La tête qui s'abandonne à la main maternelle, qui sans elle roulerait à l'asphyxie au fond de cette mince nappe d'eau, dit: ainsi enfants devez-vous vivre, toujours, tenus au-dessus des abîmes ignorés par l'autorité familiale.

A cette heure délicieuse, comprenez-vous, les non-initiés qui vous plaignez d'attendre à la porte et d'être éconduits au téléphone, qui trouvez ridicule cette sorte de culte, si vous y aviez accès, votre sourire gouailleux se mouillerait de gouttelettes que n'aurait pas lancées l'aspersion de la baigneuse. (Loc. cit.)

Le mot ("Quelle guerre?") amusa la table familiale. Ainsi cette intelligence d'enfant, dont la réceptivité si vive qu'elle fait songer à une plaque photographique que la moindre vibration lumineuse impressionne, avait pu voir trois ans de guerre sans que les tragiques visions, qui, même perçues à travers l'imagination ou les grossières images des journaux, bouleversent des âmes d'adultes, l'aient seulement frappée...

Un ami, qui a l'esprit tourné à la philosophie, fut mis au courant de cette candeur. "La vérité, dit-il, simplement, sort de la bouche des enfants. Quelle guerre? le mot est profond. Pour une guerre qui finit ou qui doit finir bientôt combien d'autres se continuent? On parlait déjà, pendant que l'autre durait, de la "guerre économique d'après-guerre", ce qui paraissait un non-sens, mais était bien une réalité. Et que d'autres sortes de guerres se poursuivront! Le poète a pu dire: "La vie est un combat dont la palme est aux cieux." Tous les instants de notre vie sont une guerre qui se poursuit: guerre contre nos instincts et quelquefois même contre nos bons instincts, qui se répète dans chacun d'entre nous et que l'Eglise appelle la lutte du bien contre le mal; guerre contre nos semblables, hélas! dans le champ de toutes les concurrences, commerciale, économique, politique; guerre à la maladie contre laquelle notre organisme, criblé de germes infectieux, réagit sans cesse jusqu'à ce qu'il tombe terrassé; guerre des espèces et guerre des races. (Quelle guerre? p. 83).

Voilà, dans des scènes de vie enfantine, ce que je ne crains pas d'appeler de la philosophie et du sentiment de pacotille.

Mais on l'a déjà remarqué sans doute, ces "belles" phrases, ces figures rares, cette philosophie et ce sentiment de pacotille, sont surtout du mauvais français.

M. Dupire, né en France, rédacteur à un journal qui se pique de culture française (et où de fait — par un phénomène de dédoublement que je n'entreprendrai pas d'expliquer — il écrit généralement en français convenable), édité ou en tout cas *vendu* par une société qui vise à pro-

pagier la langue et l'idée française, a comme littérateur un défaut qui est bien pour l'écrivain de langue française le plus grave de tous: il ignore le français.

Que dis-je, il a beau peiner, suer, brûler au gallon une huile qui vaut aujourd'hui son pesant d'or, il ne peut arriver à bâtir une phrase dont on puisse dire honnêtement et sans mentir: Voilà du français. Et j'entends par là non pas que sa phrase pêche invariablement contre la grammaire: il ne serait pas impossible de trouver au Canada, même en France, des écrivains qui font peu de cas de la ponctuation, de l'orthographe, de la syntaxe, et qui cependant ont l'allure française. Lui, non seulement il entasse les fautes de grammaire avec l'inconscience d'un barbare, mais le sens des termes les plus élémentaires lui échappe; chaque fois qu'un mot se présente tout naturellement sous sa plume, va comme fatalement se poser devant lui sur le papier, on dirait qu'il fait exprès de s'en détourner, pour prendre à côté, dans le tiroir des vieux oripeaux littéraires, dans le vieux fonds des réminiscences de dictionnaire, un autre vocable, un "beau" vocable qui orne sa phrase, mais qui l'orne au sens où le "melon" français ou américain pare le front d'ébène du roi africain. Ainsi que dit Barbey d'Aureville en parlant de cette pauvreté de *Manon Lescaut*, je citerai pour être cru. Et quant à faire, je citerai tout à la fois pour les fautes de syntaxe, d'orthographe, de ponctuation, pour les impropriétés verbales, pour les fautes de goût et de logique et pour le gâchis général de la pensée, sans autre commentaire qu'un bout de *souligné* par ci par là.

Là-bas, écrit M. Dupire (*La neige "pelote"*, p. 23), fusent les rires des enfants qui excitent la colère de la cible et épient ses gestes pour voir si elle leur donnera pas la chasse.

Dieu, écrit-il encore (*Amour maternel*, p. 30), qui n'envoie pas à toutes des enfants également beaux, les aveugle (les mamans). Ses desseins sont admirables; car les enfants les plus malingres reçoivent les mêmes cajoleries, les mêmes tendresses que les plus jolis, eux qui seraient délaissés, mal menés peut-être et précocement aigris sans ce bandeau qu'il a mis sur tous les yeux des mères: l'amour.

Et ce que le langage de l'enfant, écrit-il encore (*Mots d'enfants*, p. 48), trouve en élégance, il le perd en force d'expression. Hugo, qui a tant aimé les enfants, ce pourquoi il a dû lui être beaucoup pardonné, s'est parfois amusé à noter leurs impressions franches et pittoresques devant un spectacle nouveau pour eux.

Il (Bébé) est largement payé, écrit-il encore (*Le toutou de Bébé*, p. 58), d'une affection qu'il témoigne à grand renfort de coups de poings dans la figure, ou en arrachant délicatement des pinces de cheveux, ou en fourrant ses doigts dans les yeux, par des cadeaux princiers.

A force de réprimer nos sentiments, écrit-il encore (*Bébé observe*, p. 63) nous finissons par les ressentir à peine. Le métier de la plume nous oblige quelques fois à les rendre et nous devons alors, blâsés, décrire la beauté de tel spectacle qui ne nous frappe plus. Nous sommes comme un appareil photographique dont la lentille serait couverte de poussière. Nous ne rendons plus que des clichés flous.

Le frère était médecin, écrit-il encore (*Ménage et surmenage*, récit de trois pages péniblement édifié sur un assez plat calembour; p. 71)... et causait mille ennuis à la petite maîtresse de maison, sa sœur cadette.

Propre, amoureuse de l'eau, celle-ci, mais n'entendait rien pour tout aux arcanes de la prophylaxie sanitaire. Les ménages, par exemple, où on fait la chasse jusque dans le moindre coin, jusque derrière les plus hautes tringles, jusque

dans les rainures et les lames de persiennes, à la poussière intrusive, ça, ça la connaissait.

...Voyez-vous l'ennui de Lisette de ramasser ses joujoux éparpillés dans tous les coins, les vêtements de ses nombreuses poupées *blottis* derrière tous les meubles? Elle s'était prise d'une haine implacable pour les *balais, plumeaux, guenilles* et autres *ustensiles* qui personnifiaient pour elle l'ennemi. Son frère, le médecin, partageait ses sentiments, non qu'il détestât la propreté (on a vu que c'était plutôt le contraire) mais parce qu'il était incapable, après l'un de ces inventaires généraux, de se retrouver dans ses paperasses à moins de 24 heures (*sic*) de fouilles.

De ses mains diligentes et adroites, écrit-il encore (*Prémère envolée*, p. 79), tante a plié les minces effets de Bébé dans la valise de papa, dans cette valise qui tant de fois est partie pour des pays mystérieux et féériques où jouets et bonbons sont évidemment *d'acquit* facile puisqu'elle en est fréquemment revenue *bossuée*... Demain, le téléphone carressera (*sic*) l'oreille maternelle du son à peine *atténuée* de sa voix.

On sait, écrit-il encore (*A la bonne mère*, p. 91) que la désolation règne dans les quartiers pauvres de New-York. Un fléau terrible prend subitement des bambins grouillant de vie, les *tord*, quelques heures, sur un lit de douleur et ne les laisse qu'une fois que la Mort les a immobilisés à jamais ou, du moins, quand elle a pris pour ainsi dire un *acompte* (*sic*) sur la victime qu'elle viendra cueillir plus tard, quand elle a exprimé la *souplesse*, le mouvement, la sensibilité, la vie, en un mot, de tel ou tel membre.

Les mères de la grand'ville sont affligées et de lire la description du spectacle lamentable de leur douleur, rappelle le passage de la Bible sur le massacre des Innocents.

...Le bébé reste, quelques heures ainsi, il ne quitte plus la maison, que pauvre petit cadavre rigide, ou pauvre petit impotent, qui vivra toute sa vie, toute sa jeunesse à charge à la bonté des autres, comme un *vieillard* achevant ses jours.

On interdit les réunions d'enfants. On les isole autant que possible.

...Les mères élèvent vers la statue leurs petits enfants, et elles implorent la protection de la grande thaumaturge. Elles mettent à ses pieds un *cierge béni* (*sic*).

...La voiture était comble, écrit-il encore (*Fraternité*, p. 107), et, à toutes les courroies, pendaient douloureusement par le poignet les victimes de l'imprévoyance ou de la ladreterie de *M. Robert & Cie*, qui préfèrent que les Montréalais attrapent des varices plutôt que d'imposer à leurs dynamos un travail supplémentaire.

La langue que nos enfants parleront, écrit-il encore (*Elles le peuvent*, p. 113), sera celle que leurs mères leurs (*sic*) auront parlée. Dans leurs rêves, elles les ont voulus, savants et beaux, elles peuvent leur donner la plus belle richesse immatérielle qui soit dans l'ordre intellectuelle (*sic*), la possession dans toute sa beauté, dans toutes ses nuances chatoyantes de la langue française.

S'il en fallait davantage, je citerais encore cette description, prise au hasard:

Pendant des heures entières, une *buée floue* et à peine transparente le recouvre (le fleuve), derrière laquelle s'abolit l'autre rive. On dirait une mer sans bornes fermée par l'horizon gris sans les bruits de l'autre côté qui parviennent plus distincts et plus nets que jamais à l'oreille: les *gouttelettes infinitésimales* du brouillard soutiennent leurs ondes sonores et les transmettent intactes. (*Le Rameur*, p. 120).

Et ces lignes, qui se trouvent au commencement du billet suivant, intitulé *Firpapa*:

L'autre soir, en faveur du beau temps exceptionnel et de la chaleur excessive, les austères règlements maternels avaient été fléchis, et les deux ans de bébé vécurent pendant quelques moments dans un émerveillement continu à mesure qu'il voyait éclore au ciel un nouvel astre.

— Pour un ouvrage sans valeur aucune, dira-t-on, vous en parlez bien longuement...

C'est que j'ai tenu à démontrer par le *Petit Monde*, et jusqu'à l'évidence, jusqu'à la plus aveuglante des évidences,

quelques vérités qu'il me semble que le temps est venu de dire.

M. Dupire montre peu de talent et il n'a pas le respect du français. Quand il veut dire qu'un "bâton de hockey" imite ou simule une pipe, il dit qu'il la "singe" (p. 24). Il parle de joues "fardées par la santé" (p. 24), comme si le fard, qui est faux, et qui est de surface, ne supposait pas une idée essentiellement contraire à celle de santé. A propos de propreté, d'hygiène, il parle de "salamalecs" (p. 73). Il compare les enfants aux "bambinos des tableaux des vieux maîtres", quand il serait si simple de nous référer aux *bambini* des vieux maîtres. Il fait asseoir ses personnages sur "le bout" d'une chaise (p. 71). Il écrit "mal menés" où il faudrait "malmenés" (p. 30), "strictes" où il faudrait "stricts" (p. 42), "quelques fois" où il faudrait "quelquefois" (pp. 63, 65, 94, et à dix autres endroits), "exacte" où il faudrait "exact"; et ainsi de suite, et vingt fois par page. Mais il est rédacteur au *Devoir*. Mais il dénonce les anglicisateurs. Mais il glorifie dans ses livres *L'Action française*. Mais lui Français — ce qui accroît encore son mérite — il discourt de la guerre, en particulier de la dernière guerre, avec toute l'éloquence larmoyante de Monsieur Prudhomme, sans avoir l'air de se douter que dans cette épouvantable affaire la France avait le droit de son côté, était forcée de se défendre. Mais il y va de son antienne (assez lourde) à la Bonne Sainte Anne. Mais il voit dans la vaillance de nos mères devant les maternités douloureuses "la réponse à ceux qui veulent séparer la question de la survivance française de la question de religion". Mais il conseille aux pères de famille de donner en étrennes à leurs enfants "les *Repaillages, Autour de la Maison* ou quelque autre ouvrage bien canadien".

----- Aux yeux du *Devoir* et de *L'Action française*, c'en est apparemment assez pour tenir lieu au besoin de tout mérite littéraire. Sans vouloir juger les opinions, bonnes ou mauvaises, que M. Dupire met sous le patronage de ses chérubins impuissants à protester, et tout en nous bornant à constater que ce sont celles de la maison dont il fait partie, nous ne craignons pas de l'affirmer: le *Devoir*, *L'Action française*, font fausse route.

Le *Devoir*, *L'Action française*, se sont fondés pour inculquer à la race plus d'indépendance, plus de fierté, une meilleure conception de la morale publique et privée. Mais il suffit d'un moment de réflexion pour voir que le parti pris en politique, la pratique routinière et superficielle en religion, existeront tant qu'on n'aura pas introduit dans l'ordre intellectuel le sens critique ou — si ce mot, qui n'eût pas épouvanté un Bossuet, met en fureur nos petites églises, — le discernement. Or, le sens critique, le discernement, peut-on dire qu'en matière intellectuelle les directeurs du *Devoir*, de *L'Action française*, s'appliquent toujours à le développer? On lirait le *Devoir* pendant des semaines sans soupçonner qu'il se publie en France d'autres journaux que la *Croix*, la *Libre parole* et *L'Action française* (celle de France), d'autres revues que le *Correspondant*, d'ailleurs excellent. *L'Action française* (celle du Canada) édite l'abbé Groulx, d'autres encore qui ont de la valeur; mais par raison de boutique elle met sur le même pied qu'eux M. Louis Dupire; aux uns et aux autres elle fait la même réclame, donnant ainsi à entendre que ce qui importe le plus, en matière intellectuelle, ce n'est pas de valoir véritablement quelque chose, c'est de se conformer, en politique ou en religion, aux critères établis par elle ou par ses patrons. La vieille presse dite "de parti", si justement odieuse au *Devoir*, a-t-elle engendré par d'autres procédés ce manque de sens critique qui, en excluant la curio-

sité intellectuelle, le goût de l'étude, a à son tour engendré chez nous cette médiocrité satisfaite qui est véritablement, littéralement, la pire des immoralités; cette apathie béate qui au regard de Dieu, père de toute science, est littéralement, véritablement, absolument et mathématiquement un état de péché mortel?

Il y aurait lieu d'examiner la question sous un autre aspect, qui serait de savoir si cette pratique abusive de la critique, en même temps qu'elle entrave la culture intellectuelle et par là affaiblit tous les ressorts de l'action nationale, n'est pas une incitation directe à l'improbité de l'esprit. Puisqu'il suffit d'être de telle coterie en religion pour se faire élire conseiller municipal, Fripouillard en sera, quitte à s'expliquer de ses pécunats en cour d'assises: cela s'est vu et cela se verra encore, en notre pays. De même, s'il suffit d'être classé comme nationaliste pour être à l'*Action française* et au *Devoir* l'objet d'une réclame que ce journal et cette revue ne feraient pas à la plupart des chefs-d'œuvre, même orthodoxes, de la littérature française, eh bien, soit! on sera nationaliste.

Le *Devoir*, l'*Action française*, ont pris sur le Canada français un ascendant considérable: au moment où l'âme nationale prend conscience d'elle-même, va peut-être, dans tous les domaines, produire des œuvres dignes du clair et libre génie français, qu'ils n'abusent pas de cet ascendant pour créer en matière intellectuelle un esprit de parti encore pire, peut-être, que celui qu'ils se flattent d'avoir détruit.

Ceci dit, que nous nous serions reproché comme une lâcheté de ne pas dire, il nous fait plaisir de rendre hommage au souci de propreté typographique qui se manifeste dans les éditions du *Devoir* et de l'*Action française*.

Le directeur d'une importante revue française nous écrivait récemment:

"A propos de rapprochement intellectuel, vous devriez fonder à Paris une librairie qui tiendrait les ouvrages canadiens. J'ai cherché en vain à la Bibliothèque Nationale et ensuite chez tous les libraires aussi bien anglais que français les poèmes de Nelligan que j'avais envie de lire."

J'ai exprimé le même vœu dans mon rapport au Comité France-Amérique sur les relations intellectuelles franco-canadiennes. Le jour où la Librairie canadienne de Paris sera fondée, les éditions du *Devoir* et de l'*Action française* y tiendront de droit la première place.

* * *

"Faisons une littérature qui soit à nous et pour nous," avait écrit M. l'abbé Camille Roy. Reprenant ce mot d'ordre, le secrétaire général de la Société S.-Jean-Baptiste de Montréal, M. Emile Miller, avait ainsi fixé l'objectif du quatrième concours littéraire de la Société, tenu en 1919:

Celui-là qui exprime avec toute la fidélité, la sincérité et la profondeur d'observation dont il est capable les mœurs, les traditions, les sentiments, les aspirations, la foi nationale de nos gens, ne peut manquer d'être original, car il donne à sa pensée un vêtement différent de tout ce qui se peut observer en d'autres milieux. Ecrire ainsi, c'est produire de l'art indigène, c'est, en quatre mots, faire du régionalisme littéraire...

Qu'est-ce qui constitue notre originalité? — C'est de nous trouver en quelque sorte cantonnés en marge de ce nouveau monde anglo-saxon... les seuls tenants du principe latin de perfection... les représentants les plus anciens et les plus agissants de la foi catholique.

De semblables pensées doivent guider ceux-là qui font de la littérature d'imagination aussi bien que toute autre. Même lorsqu'il s'agit d'écrire un conte, une nouvelle, on ne

saurait méconnaître ces fondements de notre individualité... C'est avec cet objectif dans l'esprit que la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal ouvre son quatrième concours littéraire. Il s'agit de raconter pour les nôtres, avec des yeux, un cœur et une âme de chez nous.

Il nous semble difficile en pareille matière de poser des principes absolus. Il se peut que pour certains talents littéraires le meilleur moyen d'arriver à la notoriété, sinon à la gloire, soit de choisir les sujets les plus propres à frapper l'attention de la critique. Il se peut aussi que la gloire la plus grande soit due à l'auteur qui marchant dans les sentiers battus trouve encore moyen, par la seule magie du talent ou du génie, de nous faire découvrir aux choses quelque aspect insoupçonné, quelque splendeur nouvelle. Corneille aurait pu, considérant la France comme une région de l'Europe, et se plaçant au point de vue régionaliste, mettre au théâtre Philippe le Bel, Louis XI ou François Ier; il alla chercher ses héros en Espagne et dans la Rome impériale, et le monde eut le *Cid* et *Polyeucte*. Racine a créé *Phèdre*, *Bérénice*, *Iphigénie*, *Athalie*, *Britannicus*, quand il avait sous les yeux Richelieu, Henri III, Charles IX; Cinq-Mars, Guise, Coligny. Au XIXe siècle, Victor Hugo met tour à tour à la scène, avec le même succès relatif ou le même relatif insuccès, la France et l'Espagne modernes et l'Allemagne du moyen-âge. Racine aurait écrit le *Cid*, Corneille *Britannicus*, Hugo *Médée* ou *Polyeucte* (surtout *Médée*), que, chacun gardant, il est vrai, ses qualités et ses défauts propres, leur œuvre littéraire ne différerait probablement guère de ce qu'elle est. Shakespeare met également à contribution l'histoire anglaise, l'histoire romaine, la mythologie, le monde des esprits. Le génie n'a pas de règle. Pas plus que le génie, le talent porté à certaines limites n'admet qu'on lui commande: Tu suivras cette voie et non une autre!

Que la plupart des écrivains canadiens n'ont pas par eux-mêmes ce qu'il faut pour se faire lire à l'étranger, la chose ne souffre malheureusement pas contradiction; et c'est en apparence sur quoi repose véritablement la théorie canadienne du régionalisme. Mais le moins que l'on pût exiger d'eux, ce serait de ne pas prendre de la vie canadienne, comme ils le font presque tous, une vue toute superficielle et conventionnelle. Le *Pays de l'Erable* est le quatrième volume de la série inaugurée par la Société Saint-Jean-Baptiste et peut-être le centième du genre paru depuis vingt ans. Dans cette interminable collection, c'est toujours les mêmes récits historiques stéréotypés, sans vie comme sans couleur, la même demi-douzaine de petits pastels à la purée d'épinards et à la neige, honnêtes et plats comme de la peinture de religieuses: la messe de minuit, le réveillon de Noël, la bénédiction du Jour de l'An, le gâteau des Rois, l'épluchette de blé d'Inde, la soirée chez Normandeau, et ainsi de suite.

Au dernier concours de la Société Saint-Jean-Baptiste, l'actualité de certaines questions politiques a induit quelques-uns des concurrents en des sentiers nouveaux; dans plusieurs contes il est question de la conscription et de la question scolaire ontarienne. Là encore, cependant, on n'a rien su voir avec justesse et avec mesure:

Soudain, de ce cœur, s'échappe un cri de révolte. Pourquoi quitter ce terroir auquel il tient par des racines aussi profondes que celles des grands pins qui l'entourent? Qu'importent pour lui ces mots sonores: oppression, despotisme, suprématie, provinces perdues, revanche, civilisation, humanité? De par quel droit le transformer, lui, le terrien paisible, en homme de guerre altéré de sang? (*Pour l'honneur*, p. 61)

Conteur, as-tu fini de nous bourrer le crâne! Où as-tu vu que nos fils d'*habitants* tiennent au sol "par des

racines aussi profondes que celles des grands pins", eux qui depuis cinquante ans désertent d'un cœur gai le bien paternel pour venir manier le pic et la pelle dans les rues de Montréal à trois dollars par jour? Va seulement demander au ministre, j'allais dire à l'apôtre de l'agriculture en notre province, M. Caron, ce qu'il pense de ton éloquence!

Ecoutons maintenant parler Claire Desroches et Harry Macdonald, deux jeunes gens de Glengarry que la nationalité sépare et que l'amour finira par unir:

— Qu'importe le nom, si le cœur est français, si l'âme vibre à l'unisson de la vôtre? répète-t-il d'une voix que l'émotion fait trembler.

— Le nom, reprend Claire, c'est l'héritage sacré que nous a légué l'ancêtre au même titre que la langue et la foi; il nous rappelle toute une lignée de fiers colons, fils de France. C'est un devoir que de le garder exempt de toute souillure; c'est la noblesse de chacune de nos familles; aimez-vous les montagnards d'Ecosse, compatriotes de votre grand-père? N'est-ce pas une sauvegarde pour vous?

— Que dire pour vous prouver mon amour? fait Harry, ne voulant pas répondre à cette question... Le nom! Le mien! Mais vous savez que je le respecte... que je vénère l'aïeul qui a peiné pour moi, qui...

— Et moi donc, interrompt Claire, les yeux pleins de larmes, y a-t-il un peuple qui mérite plus de vénération et d'estime que le mien? C'est dans la persécution constante, agressive, brutale, que nous avons grandi; et depuis un siècle et demi on veut nous faire disparaître de la terre canadienne; je ne suis pas certaine qu'on n'ait pas songé à faire avec nous ce qu'on a fait des malheureux Acadiens... Nous avons eu le nombre. Mais si la race française se développe, si nos foyers se multiplient de miraculeuse façon, c'est bien malgré ceux qui voudraient nous voir bien loin d'ici...

C'est ainsi qu'on s'exprime dans les drames de M. Julien Daoust. De grâce, laissons Madame Bella Ouellette à ses admirateurs du Faubourg Québec!

Pendant que nos écrivains s'exercent à cette "littérature" — ou même, gagnent la faveur des jurys avec de plates anecdotes de wagon-fumoir comme la *Visite de Monsieur le Curé* (p. 79) — un jeune homme de trente ans, né en France, établi au Canada depuis deux ans à peine, nous fait en deux cents pages in-16, d'un type de colon canadien-français, un portrait simple, profond et vivant comme ceux d'Homère.

Nos indigénistes ou régionalistes à outrance se sont-ils jamais demandé pourquoi, à l'exception de Mistral, — qui n'était pas un régionaliste au sens où on l'entend ici, puisque le provençal est une langue, non un idiome ou un patois, — les seuls écrivains français qui aient réussi le genre régionaliste assez bien pour le faire lire à Paris sont des Parisiens: Georges Sand, Daudet, Flaubert, Maupassant, Bazin et le reste.

Dans toute race il y a deux choses à observer: sa physiologie extérieure, et son âme.

Vingt traits de physiologie du colon canadien-français qui ont frappé Louis Hémon nous avaient échappé à nous parce que nous sommes encore trop près du sol: on ne se connaît jamais soi-même. Le jour où Montréal, ayant atteint une population de trois millions, sera devenu au point de vue intellectuel un petit Paris — autre chose, en tout cas, que le rendez-vous général des paysans canadiens-français déracinés, — nos journalistes, nos romanciers, nos poètes, verront l'*habitant* tel qu'il est, non sous un visage dessiné avec un vieux stock de lignes conventionnelles.

D'autre part, le type que nous voyions en surface seulement, Louis Hémon, esprit cultivé, l'a aussi vu en profondeur parce que l'âme humaine doit s'observer de haut,

comme les fonds de mer, et qu'en tout pays celle du paysan est beaucoup plus fermée qu'il n'y paraît de prime abord.

En attendant de nous être suffisamment dépaysés pour observer les traits extérieurs, et suffisamment cultivés pour voir d'un coup d'œil jusqu'au tréfond de l'âme, peut-être pourrions-nous — qui sait? — laisser courir un peu le bon chien Pataud, mettre au vert les bons bœufs Bastien et Mireau, et surtout, avoir un peu pitié de la Grise. Elle a passé bien des nuits de Noël à la porte de l'église, la Grise! Elle a bien des fois conduit l'aîné à Baptiste Corriveau voir sa blonde, la Grise! Elle a bien travaillé, bien peiné, bien sué, la Grise! Il y a longtemps qu'elle marche, la Grise! Comme Lanavette dans le *Songe d'une nuit d'été*, tout ce qu'elle souhaite désormais, la Grise, c'est un bon picotin d'avoine, la Grise! Eh bien, f.....-le lui, la Grise!

Si nos Sociétés nationales tiennent à encourager les lettres, qu'elles envoient chaque année un jeune écrivain canadien de talent étudier à Paris. N'en doutons pas, il n'y a pour le moment qu'un endroit où le Montréaliste puisse apprendre à connaître "l'habitant" de la Bienheureuse-Décollation-de-Saint-Jean-Baptiste ou de Saint-André-de-l'Épouvante: c'est Paris. (1)

La Société S.-Jean-Baptiste a été mieux inspirée dans la publication de ses *Contes historiques* illustrés. En général ces récits sont trop arides, trop chargés de dates, côtoient de trop près les manuels scolaires, n'ont pas assez le ton grand-père. Les sujets, bien choisis, y auraient gagné pour

(1) Cette note sur le Pays de l'Erable était écrite depuis bientôt deux mois quand M. Victor Barbeau fit à l'Alliance française sa remarquable conférence; la publication n'en a été retardée que par celle de ma conférence à moi sur la nécessité primordiale d'une plus haute culture française. Les droits supérieurs du talent et du génie; l'impuissance congénitale de nos régionalistes à saisir cette âme populaire qu'ils prétendent à peindre; la nécessité du recul et de la perspective dans l'observation des mœurs paysannes; le cas particulier de Mistral et les leçons à tirer du beau livre de Louis Hémon: sur tous ces points M. Barbeau et moi nous serons exprimés en termes presque identiques. Rencontre inévitable de deux esprits qui, heureusement pour eux, n'en sont pas restés, dans leurs lectures, à la critique d'Edmond Léo ou même de M. Camille Roy. On remarquera cependant entre la conclusion de M. Barbeau et la mienne une légère différence. M. Barbeau, après avoir commencé par dire qu'il se bornait à défendre contre l'exclusivisme des régionalistes les droits de la littérature humaine, universelle, s'est vite laissé emporter par sa batailleuse ardeur à classer le régionalisme comme un genre inférieur en soi. Si je ne me trompe, il a aussi semblé poser — ou même a posé en toutes lettres — que la solution de notre problème intellectuel ne réside pas dans l'intensification de notre culture au moyen d'un rapprochement avec la France, mais uniquement dans l'abandon du régionalisme, genre inférieur, au profit de l'universalisme, genre supérieur. En d'autres termes, nos jeunes littérateurs pourraient, d'après M. Barbeau, arriver à la supériorité intellectuelle en cultivant un genre plutôt qu'un autre. Au contraire, je crois avoir dit à Saint-Sulpice et je crois marquer plus haut qu'à mon sens, pour les Canadiens-Français, la première condition de la supériorité littéraire, dans quelque genre que ce soit, est la véritable culture intellectuelle. Si je n'admets pas qu'il suffise de rimer sur la Grise pour faire violence à la renommée, je n'admets pas davantage que le poète canadien qui préférera vivre en imagination à Grenade, Venise ou Bagdad ait par cela seul plus de chances de parvenir à la gloire: le succès n'est pas dans le choix du sujet, il est dans le tour de main. C'est là, je crois, une vue raisonnable, et je suis sûr qu'à la réflexion M. Barbeau, qui a dit tant d'excellentes choses au cours de sa conférence, et qui a surtout raison de voir, dans l'intransigeance de presque tous nos écrivains régionalistes et dans notre indigénisme intellectuel la même hargne antifrançaise, sera le premier à la partager. Au reste, inutile d'ajouter que je n'ai pas qualité pour prétendre au rôle de chef d'école, et que mes réserves ont pour unique objet d'indiquer — dans l'intérêt d'une race déjà trop divisée — pourquoi la haute culture intellectuelle et le régionalisme littéraire ne sont pas essentiellement incompatibles. Pour résumer en un mot toute notre thèse, ceux sur qui il faut frapper à grands coups de gourdin, ce sont les rustres qui publient des revues d'action "intellectuelle" française au Canada sans jamais souffler mot de la France. — O. A.

la plupart à être traités plus longuement: la carrière d'Iberville, par exemple, n'est pas de celles qui peuvent se raconter aux enfants en douze légendes de cinquante mots chacune, et il faut plaindre le narrateur que l'on condamne à ce tour de force. Telle quelle, cependant, l'œuvre constitue un essai intéressant; les illustrations en particulier révèlent des talents dont l'imagerie patriotique devrait pouvoir tirer un précieux parti. Souhaitons que ce cahier de *Contes* ne soit qu'un commencement: plus on s'y prendra de bonne heure pour faire son éducation patriotique, plus tôt le Canadien-Français pourra risquer un œil sur le monde extérieur. La Société Saint-Jean-Baptiste aura bien mérité de la race si elle lui inculque dès la plus tendre enfance la fierté que l'A.C.J.C. et autres confréries ne peuvent apparemment lui donner qu'à condition de la garder perpétuellement en cellule.

AUX GENS DE CHEZ NOUS

Les Canadiens-français de New York ont accueilli avec enthousiasme l'apparition de la "Revue Moderne". Ici, tout comme au Canada, l'on sentait depuis longtemps le besoin d'un ralliement; mais personne n'avait le temps, les moyens, les capacités et, disons le mot, le courage de donner suite à cette idée. C'est maintenant un fait accompli et nous applaudissons de tout cœur à l'œuvre qui vient de naître. Devant la femme de lettres qui a eu cette belle initiative, digne de nos meilleures traditions, chapeaux bas!

Le contact journalier avec tant de nationalités diverses, dans ce grand centre cosmopolite, nous a depuis longtemps enseigné la nécessité de l'union. Plus qu'ailleurs, peut-être, sommes-nous en mesure d'apprécier l'effort défini par la devise: "S'unir pour grandir". La nôtre, si nous en avons une, pourrait s'énoncer: "S'unir pour se maintenir".

La Société de Bienfaisance S.-Jean Baptiste de New York vient de fixer la date du 24 juin pour célébrer son 70^{me} anniversaire de fondation. Toutes les sociétés sœurs canadiennes participeront à ces réjouissances. Le choix de la fête nationale canadienne-française est heureux. La société représente les premières tentatives d'union des nôtres dans la métropole américaine.

Pour échapper à l'emprise du mercantilisme, potentat de cette immense fourmillière, les Canadiens premiers arrivés, ont tenté de créer un petit coin d'atmosphère intellectuel, où pourraient se retremper ceux que la routine de chaque jour retient et absorbe, ou ceux qui s'ankylosent par des années de séjour. C'était offrir en même temps un refuge aux nouveaux arrivants, dont quelques-uns se sentaient aussi seuls, dans cette grande ville, que Robinson dans son île.

Les bons résultats n'ont pas tardé à se faire sentir et les Canadiens-français, ici actuellement, en bénéficient encore. La vie si intensive des États-Unis nous fait rechercher les

milieux intellectuels et plusieurs y figurent avec avantage. Ainsi "Le Salon", fondé et dirigé par la comtesse de Castelvechio, a compté jusqu'à ces derniers temps, parmi ses plus assidues collaboratrices, Mme H. H. Bradshaw, (née Hermine Hardy), de Québec. Mme Bradshaw contribuait en plus aux soirées artistiques du samedi organisées par M. et Mme Rossolimo et rédigeait les comptes-rendus des deux cercles. Parmi les plus récemment arrivés, M. Emile Chartier, un jeune baryton canadien-français, vient d'être retenu, comme soliste, dans un chœur de soixante voix formé à l'occasion d'un concert donné à l'élite italienne de New York, par un pianiste italien de grand talent, le chevalier Loverde.

L'union de ce petit groupe, qui refusait de se laisser noyer dans la masse, nous a valu les sympathies et l'encouragement de plusieurs. Le Club Démocratique français compte parmi ses directeurs deux de nos compatriotes: M.M. Stanley Renaud et Charles Lalanne. Son président actif, M. Octave Dufort, un Belge, s'est toujours intéressé à notre sort. D'autres, comme M. Charles Moravia, ministre plénipotentiaire d'Haïti à Washington, M. Charles Le Braz, autrefois à l'université de Reims et aujourd'hui professeur de littérature française à l'université Columbia, nous ont aussi témoigné beaucoup de bienveillance.

Comment après cela, ne pas nous réjouir en voyant la même union se dessiner si nettement chez nous. Nous connaissons déjà les avantages d'une coopération analogue Hardi! les gas, toutes voiles dehors vers l'avenir!

Baptiste

New York, le 17 février 1920.



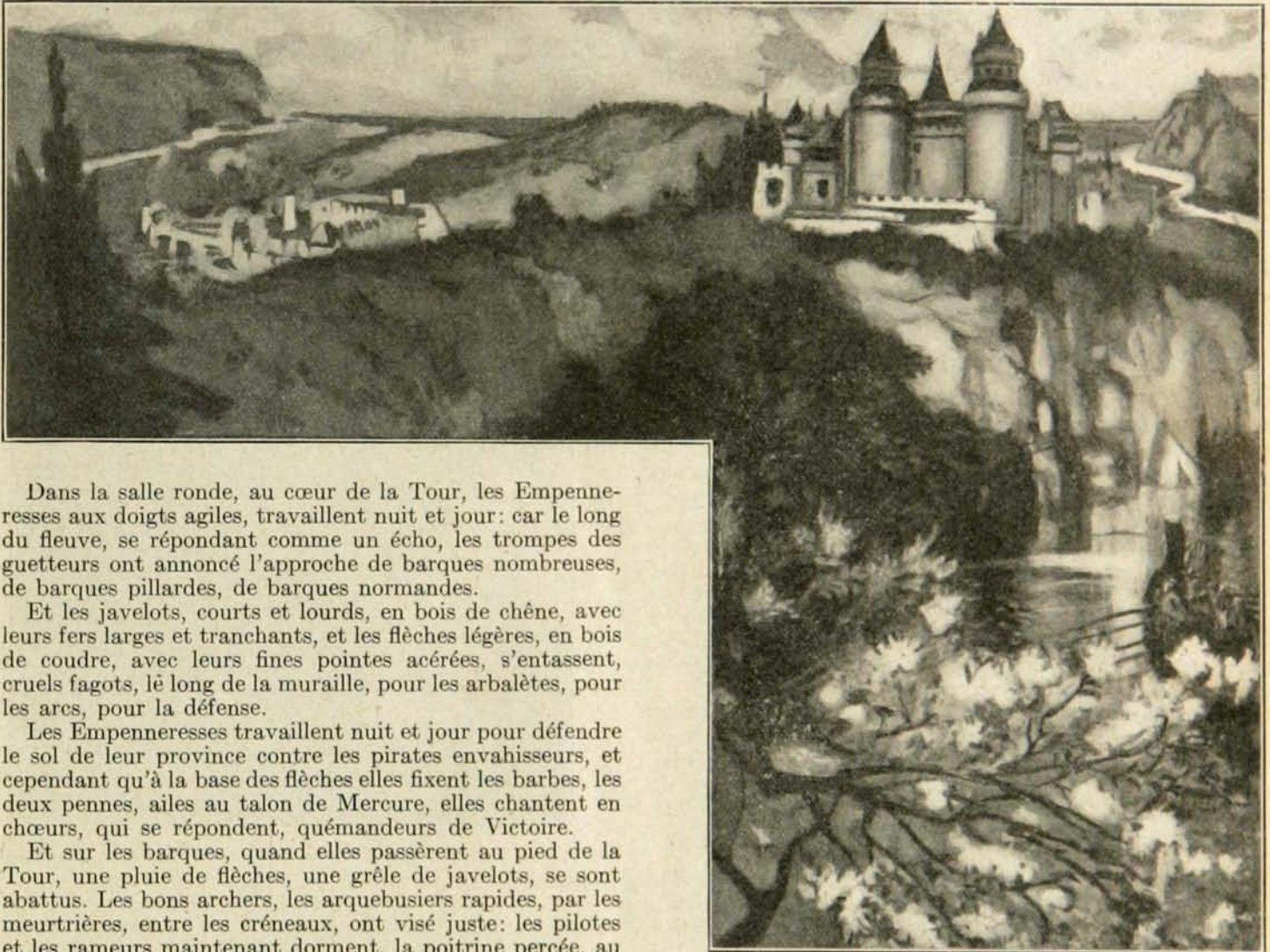
Une religieuse missionnaire de l'Immaculée-Conception baptisant un bébé chinois dans la mission de Canton.



LES EMPENNERESSES



Par JEROME DOUCET



Dans la salle ronde, au cœur de la Tour, les Empenneresses aux doigts agiles, travaillent nuit et jour : car le long du fleuve, se répondant comme un écho, les trompes des guetteurs ont annoncé l'approche de barques nombreuses, de barques pillardes, de barques normandes.

Et les javelots, courts et lourds, en bois de chêne, avec leurs fers larges et tranchants, et les flèches légères, en bois de coudre, avec leurs fines pointes acérées, s'entassent, cruels fagots, le long de la muraille, pour les arbalètes, pour les arcs, pour la défense.

Les Empenneresses travaillent nuit et jour pour défendre le sol de leur province contre les pirates envahisseurs, et cependant qu'à la base des flèches elles fixent les barbes, les deux pennes, ailes au talon de Mercure, elles chantent en chœurs, qui se répondent, quémandeurs de Victoire.

Et sur les barques, quand elles passèrent au pied de la Tour, une pluie de flèches, une grêle de javelots, se sont abattus. Les bons archers, les arquebusiers rapides, par les meurtrières, entre les créneaux, ont visé juste : les pilotes et les rameurs maintenant dormant, la poitrine percée, au fond des barques décimées aux flancs desquelles, flasques, pendent les rames, avec un gouvernail fou à la poupe.

Barques pillardes, tôt déçues, à la dérive elles s'en vont, sans ordre et sans boussole, s'abordant, se heurtant aux rocs, se brisant, s'échouant, vaincues.

Prévoyantes, au cœur de la Tour, les Empenneresses travaillent encore à la clarté du jour ; elles entassent d'autres javelots, de nouvelles flèches, pour les prochaines attaques et le guetteur tend son oreille vers les trompes, au long du fleuve disséminées.

* * *
Depuis dix ans, les barques n'ont plus osé revenir, la salle ronde, au cœur de la Tour, est pleine de flèches et de javelots ; les Empenneresses aux salles basses des chapelles, brodent des soies, cliquettent des fuseaux, lancent des navettes, pour les autels, les marches et les murailles du chœur.

Et le châtelain est joyeux, parce que, sous le ciel clément, les serfs que ne pillent plus les hordes normandes payent les dîmes sans révolte ni retard, parce que dans la forêt brament les cerfs, parce que sous les pas s'éveille le vol

lourd et doré des faisans. Et la châtelaine au cœur de la Tour, dans la salle ronde, a fait venir la plus agile des Empenneresses.

"Voici, Serve, ma mie, des plumes blanches de tourterelles ; le menuisier bientôt apportera des flèches légères, faites pour mes petites mains, garnis-les bien coquettement et suivant les lois de vénerie, car demain par la plaine, je veux, sans faucon, chasser les perdrix."

* * *
Et Magdalen, l'Empenneresse, a senti une immense tristesse envahir son âme ; tuer des oiseaux ! c'est elle qu'on a désignée pour préparer les armes cruelles ; c'est elle, qu'entre toutes, on a choisie, car la tâche est ardue, car l'heure presse, car la châtelaine ne connaît pas d'obstacle à ses desirs, à ses plaisirs, à ses ordres.

Entre ses doigts vagues, Magdalen laisse glisser les plumes légères, les plumes blanches de tourterelles, que demain éclaboussera du sang.

Elle les choisit, elle les prépare en attendant que vienne le menuisier porteur de bois taillés, aux pointes cruelles.



La révolte en son cœur va croissant; par l'ogive qui, de la salle ronde, au cœur de la Tour, regarde de son œil grand ouvert sur la campagne, elle étend son bras vers la plaine et sa main, pleine de blanches plumes, et ses doigts s'ouvrent..., et par poignées, jusqu'à la dernière, silencieuse dans le vent s'envolent les plumes, neige douillette aux blancs flocons, neige de mai sous le ciel bleu.

Et Magdalen, trop tard, à présent songe à la colère de la châtelaine, à sa cruauté, à sa vengeance inévitable; la tête effondrée dans la paume de ses mains elle s'abîme dans ses pensées, inquiète, mais non regretteuse, parce qu'elle a sauvé les oiseaux de la plaine. Elle songe si profondément, que point elle n'entend venir le menuisier, qui, dans ses bras, porte les flèches légères, grêles, menues.

Le menuisier marche d'un pas de spectre sur les dalles sourdes. Il pose doucement sa main sur la tête penchée de Magdalen, et elle, sans soubresaut (étant sans remords), lève les yeux et regarde. Et dans les grands yeux bleus du menuisier, Magdalen puise le réconfort et la tranquillité, car ces yeux l'approuvent, la consolent, la bénissent.

Et, toujours silencieux, le menuisier pose son léger fardeau sur les genoux de l'Empenneresse pour s'approcher de la fenêtre, où le maître verrier a peint la Sainte Annonciation.

Il tend la main vers la colombe serties de plomb, et l'oiseau de verre se dégage de la transparence pour se poser doucement sur le doigt de l'étrange fauconnier.

Longtemps captif en ce vitrail, l'oiseau s'ébroue, lisse ses ailes et sa poitrine, et, sous son bec, légères, blanches, les plumes se détachent, tourbillonnent, tombent, longtemps longtemps, si bien que le sol se couvre d'un blanc duvet.

Et le menuisier à nouveau tend la main pour que l'oiseau reprenne au vitrail la place désignée; puis, en silence, il s'assied aux côtés de Magdalen attentive.

Obéissante, auprès de lui, l'Empenneresse garnit les flèches que lui tend l'Homme, une à une de ses mains pâles, et pendant qu'il lui tend les bâtonnets, la jeune fille aperçoit au creux de la main du menuisier un trou saignant: "Ami, dit-elle de sa voix inquiète, n'est-ce point un fer cruel de flèche qui te blesse, ne souffres-tu point?"

Le menuisier la regarde d'un air triste, d'un air résigné, puis enfin d'une voix douce: "Travaille enfant, va, ce n'est rien, non ce n'est pas une flèche, ce n'est qu'un clou."

Et tous deux, dans le jour qui s'éteint, continuent leur monotone besogne, garnissent de pennes les flèches légères

une à une jusqu'à la dernière, dans la salle ronde, au cœur de la Tour.

Et le lendemain, par la plaine, sur une blanche haquenée, suivie de ses pages, la châtelaine galope joyeusement.

Les Varlets, bâtons en mains, parcourent les blés souples, et les oiseaux s'envolent avec des tirelis, et les flèches aussitôt volent à leur tour. Mais, mystérieuse chose, sitôt que lancées, les flèches oublient le droit chemin que la chasseresse leur assigna vers le but. En courbes gracieuses et fantasques, elles s'échappent en l'air tiède et fuient à tire d'aile vers un point qui s'éloigne à l'horizon, comme des colombes vers le colombier; et les perdrix tigrées, et les cailles lourdes et les faisans d'or s'échappent tous à leur tour.

La châtelaine se fâche et crie, s'impatiente et s'irrite, il faut rentrer au manoir les mains pures et vides; les blés sont brisés, mais les oiseaux sont envolés, avec les flèches.

Et l'Empenneresse, qu'elle fait mander pour la punir, vainement on la cherche en la salle ronde, au cœur de la Tour, en la salle basse de la chapelle, et partout; elle s'est évanouie.

Une vieille femme, qui radote, déclare l'avoir vue, comme elle s'éloignait par la route avec le menuisier, son complice, et au-dessus de leurs têtes (chose folle), de toutes parts, de blanches colombes accouraient, se groupant en planant, rondiant au-dessus d'eux, accompagnant leur marche calme.

PRÉVISIONS ET PROPHÉTIES

Par L. O. DAVID

Il est certain que la plupart des grands événements de l'histoire ont été prévus par des hommes à l'esprit logique et clairvoyant, et prédits par des hommes possédant le don de prophétie. L'énumération de tous les faits qu'on peut adopter à l'appui de cette assertion, serait trop longue. Contentons-nous d'examiner cette question en rapport avec les événements tragiques qui désolent le monde depuis quelques années.

Que la guerre de 1914 ait été prévue par des hommes d'Etat, est un fait incontestable. Mais il est aussi incontestable qu'elle a été prophétisée, plusieurs siècles auparavant, par des personnes douées du don de prophétie. Le moine Herman qui vivait, il y a plusieurs siècles, a prédit les principaux faits et les résultats de cette guerre. Cette prophétie était bien connue en Allemagne et elle inspirait des craintes; on prétend même qu'elle inquiétait le Kaiser et qu'il avait voulu en empêcher la publication dans son royaume. Je regrette de n'avoir pu me la procurer pour la citer, mais je puis publier quelques extraits de la prophétie de Sainte Odile.

Depuis deux siècles Sainte Odile est vénérée en Alsace qui l'a même choisie pour sa patronne. Elle appartenait à une noble famille de l'Alsace et quitta le monde où elle aurait brillé pour fonder un monastère où elle mourut, à un âge avancé, après avoir prédit sa mort.

Pendant les années terribles de la guerre, les populations de l'Alsace n'ont cessé de se rendre à son tombeau pour implorer son secours. La prophétie concernant les événements actuels débutait par les termes suivants:

"Il est venu le temps où la Germanie sera appelée la nation la plus belliqueuse de la terre... Elle est arrivée l'époque où surgira de son sein le guerrier terrible qui entreprendra la guerre du monde et que les peuples en armes appelleront l'Antéchrist, celui qui sera maudit par les mères pleurant comme Rachel, leurs enfants et ne voulant pas être consolées..."

"Vingt peuples divers combattront dans cette guerre".

"Le Conquérant sortira des rives du Danube. Ses armes seront flamboyantes et les casques de ses soldats seront hérissés de pointes... Il remportera des victoires sur terre, sur mer et jusque dans les airs..."

Sainte Odile divise la guerre en trois périodes: Dans la première, le Conquérant remportera des victoires sanglantes; dans la seconde sa puissance diminuera et les peuples demanderont la paix à grands cris. "La troisième, dit Sainte Odile, sera de courte durée; on l'appellera la période d'évasions, car, par un juste retour des choses, le pays du Conquérant sera envahi de toutes parts, ses armées seront décimées par un grand mal et tous diront: le doigt de Dieu est là! les

peuples croiront que la fin est prochaine; le sceptre changera de mains et les miens se réjouiront".

La prophétie, sur ce point, n'est pas tout-à-fait d'accord avec les faits, car ce n'est pas en Allemagne que les derniers combats ont eu lieu. D'ailleurs il est rare que les prophéties de ce genre soient absolument exactes, quant aux dates, aux lieux et autres détails; il ne faut pas s'attendre à y trouver autre chose que les faits principaux.

Voici les conclusions:

"Tous les peuples spoliés recouvreront ce qu'ils auront perdu et quelque chose de plus... La région de Lutèce (Paris) sera sauvée à cause de ses montagnes et de ses femmes dévotes"...

Sainte Odile finit en prédisant une longue paix mais "Malheur dit-elle à ceux qui ne craindront pas l'Antéchrist."

On ne peut pas dire que cette prophétie a été faite après coup comme tant d'autres, car elle était connue et elle a été publiée bien avant la guerre.

Il n'y a pas de doute que le besoin de sonder les secrets de l'avenir a donné lieu à des abus, à des supercheries sans nombre et que faire la distinction entre les vrais et les faux prophètes n'est pas chose facile.

Mais les prophéties de Herman et de Sainte Odile offrent des garanties incomparables d'authenticité et de véracité et les derniers événements leur donnent une grande autorité.

Plusieurs autres prophètes ont prédit, en même temps que la grande guerre, l'indépendance de la Pologne et de l'Irlande, le dénombrement de la Turquie et l'expulsion des Turcs de l'Europe ainsi que de grands bouleversements, l'établissement de républiques éphémères et des révolutions sanglantes.

Il faut avouer que jusqu'à présent on ne peut nier la réalisation des prophéties, au moins en grande partie, et on ne peut s'empêcher de deviner ce qu'elles nous annoncent pour l'avenir.

A les en croire, nous ne verrions que le commencement des troubles et des révolutions qui doivent désoler le monde et exercer leur ravages en France, en Italie et en Angleterre et se terminer par une grande réaction religieuse et monarchique. On verrait même remonter sur le trône de France un descendant de la grande famille des Bourbons, un grand roi dont le monde entier admirerait la sagesse et reconnaîtrait la puissance.

Vraiment voilà un résultat difficile à croire possible. Mais qui sait? On a déjà vu des choses aussi étonnantes, aussi invraisemblables arriver en France.

Avec ce grand roi, la paix existerait dans le monde et pendant vingt ans le monde serait heureux et prospère.

Mais après? Oh! Après, les prophéties ne sont pas encourageantes, car après ces années de paix, elles

annoncent la venue de l'Antéchrist et les événements tragiques qui doivent précéder la fin du monde. Elles disent que le retour des Juifs dans la Palestine dans le but d'y ressusciter l'ancien royaume d'Israël serait l'un des signes des derniers temps. Or, il se fait une puissante organisation, dans le monde entier, pour induire les Juifs à retourner dans leur mère-patrie.

On parle aussi beaucoup de la fameuse prophétie Malachie dont l'authenticité est plus ou moins contestée, et qui caractérise chacun des papes qui doivent occuper le trône pontifical, par un mot, une phrase indiquant son caractère ou les événements les plus remarquables de son pontificat. C'est ainsi qu'elle caractérise Léon XIII, à cause de sa science et de son esprit lumineux, par ces mots: *Lumen in ceolo*; la lumière dans le ciel; Pie X, à cause de sa piété ardente, par les mots: *Ignis ardens*, le feu ardent; le pape actuel, Benoit XV, par les mots: *Religio depopulata*, la chrétienté ravagée.

Or, d'après cette prophétie, il n'y aurait plus sur le trône pontifical que sept papes après le pape actuel, Sainte Odile parle aussi de l'Antéchrist et dit: "Malheur à ceux qui ne le craindront pas.

Que sera cet Antéchrist? Les commentateurs de l'Apocalypse et plusieurs prophètes disent qu'il fera sentir son influence néfaste dans le monde entier, que à la tête d'armées innombrables il vaincra tous les rois de la terre, qu'il s'élèvera dans les airs pour combattre ses ennemis, que ses statues parleront, qu'il aura recours à la ruse, à la magie, à la cruauté, aux supplices les plus affreux pour faire accepter sa domination, que ses partisans porteront le signe de la bête, (La bête est le nom que lui donne l'Apocalypse, et personne ne portant pas ce signe ne pourra vendre ni acheter quoique ce soit.

Autrefois les commentateurs de l'Apocalypse ne pouvaient comprendre que l'Antéchrist pût s'élever dans les airs et faire entendre sa voix dans le monde entier sans l'intervention du démon, et ils ne savaient ce que serait le signe de la bête. Mais les inventions modernes nous apprennent qu'il n'aura pas besoin de recourir au démon pour s'élever dans les airs et faire entendre sa voix dans le monde entier.

Quant au signe de la bête, ce qui se passe en Russie, le certificat officiel sans lequel personne ne peut se procurer des vivres ou des marchandises, donne la signification de ce signe. Mais ici même, au Canada, à Winnipeg, pendant le règne éphémère du gouvernement Soviet, un certificat de cette nature n'était-il pas exigé de ceux qui voulaient acheter ce dont ils avaient besoin?

Lenine ne serait-il pas le précurseur de l'Antéchrist?

Sans croire plus qu'il ne faut à toutes ces prophéties, ne peut-on pas supposer que le bolchévisme vaincu, temporairement, ne mourra pas, qu'il continuera de faire un travail souterrain et de recruter des partisans et qu'un homme viendra, un homme de génie qui ralliant sous son drapeau toutes les forces révolutionnaires du monde, sera tout puissant et saura tirer parti des abus que, pendant vingt ou vingt-cinq ans

de prospérité, le pouvoir et la richesse ne pourront manquer de produire.

Maintenant qu'il soit l'ennemi du Christ et de sa religion, c'est facile à comprendre, car, il n'y a pas de doute que l'Eglise catholique sera l'adversaire le plus actif et le plus redoutable de ses doctrines néfastes.

Quant à la fin du monde, on l'a si souvent prédite qu'on peut fort bien attacher une importance minime aux nouvelles prophéties. Le faux est tellement mêlé au vrai dans la plupart de ces prophéties qu'il faut s'en méfier et voir jusqu'à quel point elles peuvent s'accorder avec les prévisions de la raison. Une chose est certaine: la lutte entre le capital et le travail, entre la démocratie raisonnable et la démagogie, la ligue de de tous les éléments pervers de la société contre toute autorité religieuse et sociale, l'abus effrayant que feront de leur pouvoir le bolchévisme et les associations poursuivant le même but, dont les hommes d'Etat préparent plus au moins inconsciemment le règne funeste.

J'ai cru que les lecteurs de la *Revue Moderne* seraient curieux de faire un travail de comparaison entre les faits prédits et les faits arrivés ou possibles.

La lueur que ces prophéties, si faible et incertaine qu'elle soit, projettent sur les événements de l'avenir, peut aider les prévisions de la raison et intéresser les esprits que préoccupent les secrets de l'avenir.

REMINISCENCES....

Sur la route blanche carillonnent gaiment des grelots; Ils s'approchent, s'éloignent, me bercent de leur rythme régulier. Le ciel est calme, et si calme mon âme. C'est l'heure idéale du rêve, l'heure mystérieuse du ressouvenir.

... La-bas, se dessine une maisonnette, j'entends une voix douce; je sens la caresse d'un baiser. Puis plus de chaumière, plus de chanson; près d'un tertre béni, une fillette, en deuil pleurant.

... Autre demeure, vaste, sévère; pour amis et confidents, des bouquins poussiéreux, rangés, bouleversés sept fois le jour. Sur les pages incolores, des petits doigts griffonnent... Puis, un soir, dernière visite à la bibliothèque... mes yeux brûlent sous les larmes—et mes pauvres livres pleurent dans l'ombre. Les oublierai-je?

A nouveau la scène change: des sœurs, des frères revus, une vie de famille en miniature. Les miens, inconnus d'hier m'ouvrant les bras. J'aime et déjà c'est l'adieu. Je vais de foyer en foyer, "chez moi nulle part, et chez moi partout". La ville me grise, mais par boutades, je me surprends à haïr le mouvement, le bruit des foules. Surtout, je vois une cité triste de toutes les horreurs d'une épidémie terrible... et d'autres glas, les anciens, tintent lugubrement.

Mon carnet de voyage enregistre deux années. A la grande maison vieillie sonne l'heure du retour. Elle m'accueille silencieuse, ma demeure aux murs branlants.

Et mes livres,... Mes livres, je les ouvre, les ferme, leur murmure des douceurs: leur langage diffère... il est vrai, mais je suis encore riche de toute leur affection. Des rêves, des souvenirs, flottent dans l'air. A travers la croisée, du ciel un clocher, des toits de neige me captivent... Par ailleurs, je sais des chants de regrets, nombreux.

... Mais là-bas, tout là-bas, sur la route blanche carillonnent gaiment des grelots.

Augusta des Vergnes.

De quoi parlent les jeunes filles

Par HENRI MAREUIL

Londres, le 20 novembre 19...

Mon cher ami,

Je m'en voudrais de tarder à te conter, à toi, si curieux des choses et des gens, la scène délicieusement imprévue à laquelle j'ai assisté, hier après-midi, chez Mme X...

C'était son jour, mais le vilain temps, pluvieux et triste, avait sans doute retenu chez eux les fidèles de cette intelligente et aimable femme, car il n'y avait auprès d'elle, quand j'entraï, que deux jeunes filles.

Les présentations m'apprirent qui elles étaient. L'une, une Française de province, se trouvait depuis plusieurs mois à Londres, où elle avait rencontré l'autre visiteuse américaine du nord, qu'elle avait connue au couvent. La première avait une physionomie intéressante, sobre de traits et d'expression, éclairée par de grands yeux bruns, au regard calme et droit. Par contre, une mobilité et une vivacité extraordinaires animaient la figure délicate et le regard étrange de la seconde. Toutes deux étaient élégamment vêtues et pouvaient être âgées de dix-huit ans environ.

La conversation fut d'abord assez banale. Puis on servit le thé, et nous en vîmes à parler de lectures en général, et, presque aussitôt, des œuvres d'Henry Bordeaux en particulier.

— Comme j'aime ce qu'il écrit, dit la Française.

— Ah! ma chère! quel ennui de le lire, s'écria l'Américaine; il m'endort...

Notre hôtesse l'interrompit:

— Lisez pourtant "Les yeux qui s'ouvrent". Je recommande ce livre aux jeunes filles en âge de se marier; car il peut les instruire utilement sur cette sérieuse éventualité; et il leur montrera que le devoir de la femme est de s'intéresser aux occupations et aux travaux de son mari, si elle désire se l'attacher. Elles y trouveront cet enseignement, qu'il n'y a de bons ménages que ceux où il existe une communion intellectuelle entre les époux.

Cette observation, inoffensive en apparence, allait déchaîner la plus surprenante discussion sur le mariage que j'ai jamais entendue, un dialogue plutôt, vif comme un assaut d'armes.

Je me permis d'ajouter quelques mots à l'avis de Mme X...

— Eh oui! il faut que la femme s'intéresse à ce que fait son mari. L'homme est naturellement égoïste, n'est-ce pas? Il a généralement une excellente opinion de soi-même; qu'advient-il si la femme, si sa femme, ne l'écoutait, ne l'approuvait, ne l'adulait?

Notre jeune compatriote rectifia doucement ce qu'il y avait d'outré dans ce commentaire:

— Sans aller jusqu'à conseiller à la femme de flatter son mari, j'estime qu'elle doit être pour lui une compagne. L'homme a des moments de découragement, de contrariété, où il a besoin de trouver aide et protection auprès d'elle; elle peut alors le reconforter, lui adoucir l'épreuve de ces crises. N'a-t-elle pas là un beau rôle à remplir?

L'Américaine intervint avec fougue:

— Tout ça, c'est des idées françaises et anglaises. Il n'y a que la liberté, l'indépendance. Je veux, une fois mariée, être aussi libre et aussi indépendante que maintenant. Je ne veux pas que mon mari s'occupe de mes affaires, pas plus du reste que je ne prétendrai à m'occuper des siennes. Ah! quelle horreur! Voyez-vous ces questions: Qu'as-tu fait aujourd'hui? Et d'où viens-tu? Comme tu es en retard! Qui est-ce qui t'écrit?—Quelle vie! Non, non, je ferai ce que je voudrai, lui, agira de son côté comme il lui plaira; et pas de contrôle mutuel.

— Ca, fis-je, c'est, Mademoiselle, ce qu'on pourrait appeler l'association de deux égoïsmes. Certes, il convient que chacun des époux conserve une indépendance relative, que la vie commune ne constitue pas un empiètement constant de l'un des deux sur la vie individuelle de l'autre...

La Française m'interrompit avec vivacité... pour achever, à sa façon, ma pensée:

— Monsieur a raison. Quoi! ne pas m'occuper des affaires de mon mari? Qu'il ne s'occupe pas des miennes? Mais ce serait odieux de vivre, séparés ainsi, sans intimité aucune. Moi, je n'aurai rien de caché pour mon mari, et j'espère qu'il ne me cachera rien. Je lui montrerai mes lettres; il saura où je suis allée, ce que j'ai fait, qui j'ai vu; et je compte bien qu'il aura en moi la même confiance. Ah, non! je ne veux pas d'un de ces maris, qui, rentrent à la maison, l'air soucieux. "Qu'as-tu?"—Rien.—Que se passe-t-il mon ami?—Mais rien." J'en connais, de ces ménages; évidemment, on y a l'air heureux, et pour cause: c'est l'indifférence réciproque. Entre mon mari et moi, tout sera commun: joies et douleurs, plaisirs et chagrins. Oh! et puis surtout, pas de cachotteries, pas de flirts, ni au bal, ni au tennis, nulle part. Car je serai jalouse, oh! jalouse...

— Jalouse, interrogea l'Américaine, pourquoi? Cela ne "paie" pas.

— Comment, s'écria notre compatriote, stupéfaite d'une telle désinvolture, vous êtes sûre que vous ne serez pas jalouse?

— Sûre, sûre, certes non. Mais à quoi bon? Et puis, j'ai horreur des scènes...

— Pardon, riposta l'autre, je ne suis pas assez mauvais diplomate, pour faire des scènes. Mais ce sera très simple; si je vois mon mari flirter avec une autre femme, eh bien! je ferai semblant de flirter avec un autre monsieur et nous verrons bien alors qui des deux sera le plus jaloux.

Sur cet aperçu de tactique conjugale, la discussion s'arrêta un instant. Mme X... avait l'air surpris. Je ne l'étais pas moins, je l'avoue. Oh! elles ne posaient pas, les deux jeunes filles; elles semblaient même nous avoir oubliés, car nous avions assisté presque muets à ce tournoi inattendu et charmant, dont je ne te donne qu'un pâle résumé, et où chacune défendait avec chaleur son idéal,

en s'efforçant de porter les coups les plus rudes à celui de son adversaire.

Notre hôtesse reprit :

—Eh! mesdemoiselles, je vois que vous avez toutes deux une opinion assez arrêtée sur le mariage. Mais enfin, quelle sorte de mari souhaitez-vous? quelle existence désirez-vous vous créer? Vous d'abord, ajouta-t-elle, en se tournant vers notre compatriote. Celle-ci n'hésita pas :

—Ce ne sera pas un jeune homme. Je préférerai un homme dans les trente ans, intelligent, n'aimant pas le monde. Le monde et le bal, quelle corvée! Mais nous mènerons une vie tranquille; nous aurons quelques amis, de vrais amis.

Oh! je vois le tableau. Nous sommes assis en face l'un de l'autre, au coin du feu; il fait bon chez soi, c'est la paix, l'intimité douce, la confiance mutuelle. Et puis, je m'occuperai de mon intérieur; je ferai des ouvrages, j'enjoliverai la maison de mille riens délicats; ce sera charmant.

—Quel ennui! s'exclama l'Américaine. Ce coin du feu! ce serait mortel, à la longue!

—Ah! vous exagérez. Evidemment, je ne prétends pas passer tous les soirs de notre existence au coin du feu. Et puis, quand bien même? On peut, chez soi, se distraire intelligemment.

—Oh! cette vie m'étoufferait. Pour moi, je voudrais un mari jeune, un homme politique de préférence... La politique, c'est si passionnant; tous les hommes de ma famille font de la politique aux Etats-Unis...

—La politique? C'est très ennuyeux, s'écria l'autre. Quand, chez moi, on commence à parler politique je me sauve. D'ailleurs, je n'y connais rien. En dehors du président de la République...

—Comment! Vous n'avez pas d'opinion politique? Vous n'aimez donc pas votre patrie?

—Je n'aime pas ma patrie?... Mais je me ferais tuer pour elle...

—Pourquoi?

—Pourquoi?... pourquoi?... Est-ce que je sais?... Parce que je suis française, parce que je trouve mon pays admirable par-dessus tous...

—Evidemment. La belle raison!

—Et vous, mademoiselle, demandai-je insidieusement à l'Américaine, quelles sont vos raisons?

La jeune fille n'en avait sans doute pas de meilleures que son interlocutrice: comme elle, elle les sentait vivement sans pouvoir les exposer clairement, car elle me répondit:

—Parce que la campagne, les monuments, les villes, tout est plus beau! Et j'aime mon pays, parce qu'il est nouveau.

—Et moi, reparti notre compatriote, j'aime le mien parce qu'il est ancien.

Un court silence suivit cet échange de répliques, qui se croisaient avec un cliquetis d'épées. On aurait pu l'employer à faire observer à la jeune Américaine

qu'elle contredisait singulièrement son parti pris d'indépendance conjugale en désirant épouser un homme dont les occupations professionnelles seraient pour elle l'objet d'un intérêt très vif, passionné même. Mais ce fut elle qui mit fin à cet entr'acte en reprenant la description de l'existence et du mari qu'elle rêvait,—une existence et un mari à l'américaine.

—Alors, je désire un mari jeune, homme politique ou homme d'affaires ayant de l'avenir, pouvant arriver à une très belle position; je veux épouser un nom. Il sera occupé pendant la journée entière et il ne rentrera pas déjeuner. Ainsi, je serai seule et libre du matin au soir. J'irai chez mes amies, je les recevrai. Puis, tournée dans les magasins, et le thé. Et je serai de retour pour sortir de nouveau, avec mon mari cette fois. Nous dînerons en ville, ou bien nous irons au théâtre, en soirée; et toujours nous souperons.

—Et s'il rechigne?

—Oh! je saurai le faire marcher, fut la réplique accompagnée d'un geste sec comme un coup de cravache.

Cette manifestation provoqua une légère rumeur. Puis la voix un peu ironique de la Française se fit entendre.

—En réalité, vous êtes comme certaines de mes amies pour qui le mariage c'est se coucher à deux heures du matin.

—Voilà ce que je souhaite: la vie extérieure, intense, étourdissante. La vôtre, quelle monotonie! quelle tristesse!

—Mais votre home, quand vous en occuperez-vous?

—J'aurai une femme de charge.

—Supposez que vous ne puissiez avoir qu'une bonne à tout faire.

La jeune Américaine hésita: l'hypothèse était embarrassante. Elle admit bien cette éventualité, mais en enfant riche et choyée, ignorante des réalités; elle l'admit donc sans ses conséquences pratiques:

—Eh bien! cette bonne fera tout.

—Alors, ce sera joli et propre chez vous, si vous ne l'aidez pas.

La Transatlantique sentit que ce terrain, lui étant inconnu, était semé de pièges, et elle biaisa:

—Mais oui, ce sera joli et propre, je vous prie de le croire.

—Je vois cela d'ici, répondit la Française. Un logis anonyme, froid, qui ne portera pas la marque de votre personnalité. Si vous, vous êtes toujours dehors, moi, je le répète, je resterai chez moi. Je ferai mille travaux d'intérieur, et même, ajouta-t-elle, en se penchant vers sa compagne, à mi-voix, et avec un ton de défi qu'adoucit la malice amusée du regard, et même... je raccommoierai mes bas.

Ce fut le mot de la fin; la discussion était terminée. Et je le regrettai sincèrement, car elles étaient intéressantes à voir et à entendre, les deux charmantes jeunes filles qui avaient exposé, sans contrainte, en toute franchise, devant moi, un homme!—leur idéal respectif du mariage.

Le feu du dialogue avait transformé la raisonnable Française. Son visage sobre s'était animé, et aussi ses grands yeux où passaient soudain, par éclairs, une lueur intense de vie intérieure et de passion contenue. D'autre part, la mobilité naturelle de l'Américaine s'était accentuée, et c'était un attirant spectacle que son regard qui pétillait, s'étonnait, s'alanguissait, tour à tour malicieux, interrogateur, charmeur, toujours un peu étrange.

Et comme à ce contraste extérieur correspondait bien l'opposition de leur conception du mariage. L'une est fantaisiste, primesautière, ivre d'indépendance, de mouvement et de bruit, impatiente de butiner les plaisirs de la vie; elle ne peut que rêver d'un mariage où rien n'est contraint, d'une existence exclusivement mondaine où les sensations se succèdent, rapides et nombreuses. Dans cette existence, on touche à tout, on goûte à tout, on effleure tout, mais on ne pénètre rien à fond; si les impressions sont vives, elles sont aussi superficielles et fugaces. La vie est alors un continuel tourbillon où il n'y a pas de temps pour la réflexion; et il semble qu'en la menant ainsi, on veuille éviter de se trouver en face de soi-même ou de son mari dans un tête-à-tête insupportable et ennuyeux, parce qu'on a rien n'à se dire.

L'autre a moins d'imprévu et de piquant; sa nature posée excite moins la curiosité; on la devine raisonnable. Mais qu'une émotion l'anime: quelle chaleur alors, quelle flamme intérieure qui resplendit, qui illumine l'enveloppe corporelle! On se trouve en présence d'une sensibilité concentrée, dont les émotions doivent être intenses et profondes. L'existence dissipée de sa compagne répugne à sa nature foncièrement sérieuse; elle a peine à comprendre qu'on puisse se prodiguer, se gaspiller aussi futilement. Et elle souhaite une vie tranquille, sans éclat, où elle se consacrerait à son mari et à son foyer en femme aimante et avisée.

Je te laisse le soin, mon cher, de faire la morale de cette histoire. Elle est vraie; prends-la donc comme telle, et n'y cherche aucune intention de généraliser à propos de ce conflit de deux individualités. Je me plais à croire qu'il y a plus d'une Américaine qui pense comme notre compatriote, et sans doute son adversaire ès-matrimonialité compte-t-elle des adeptes en France.

Pourtant, si ton humeur t'y incline, tu pourras élire par la pensée celle des deux jolies disputeuses dont les opinions concordent avec tes goûts. Pour moi, je me garde bien de les juger, n'ayant pas présentement à faire mon choix. Il me suffit que l'une et l'autre fussent sincères. Et, dans la mesure où l'on peut cueillir un peu de bonheur en cette vie, pourquoi donc ne seraient-elles pas heureuses, chacune à sa manière et de son côté?

La modestie qui semble refuser les louanges n'est souvent qu'un désir d'en avoir de plus délicats.

LA ROCHEFOUCAULD.

Nul homme n'est maître de sa destinée, nulle femme n'est maîtresse de son cœur.

Arsène HOUSSAYE.

Les illusions viennent du ciel, et les erreurs viennent de nous.

JOUBERT.

LIVRES DE FRANCE

Par ROBERT LE BIDOIS

René Bazin a repris et développé dans "*Les nouveaux Oberlé*" la thèse qu'il avait illustrée, avant la guerre, dans "*Les Oberlé*". On se souvient qu'il avait pris position nette contre la thèse exposée par Maurice Barrès dans son beau livre "*Au service de l'Allemagne*."

A Masevaux, petite ville d'Alsace, la déclaration de guerre divise cruellement la famille Ehrsam. L'aîné des deux fils, Pierre, est décidé à répondre à la voix de la France et de sa conscience. Joseph, le plus jeune, par fidélité à sa petite patrie, pour rester "Alsacien en Alsace", entend obéir à la loi de son pays "légal"; il se résout à servir l'Allemagne. Pierre Ehrsam s'engage dans l'armée française; il y est blessé, et hospitalisé en Provence. Il est alors soigné par une jeune infirmière, Marie de Clairépée, pour laquelle il se prend bientôt d'amour. Et quand il retourne au front, il emporte avec soi la claire image de la Provençale... Pendant ce temps, le second fils de Mme Ehrsam combat contre les Russes, dans les rangs de l'armée allemande. Mais voici qu'on envoie son bataillon sur le front occidental. Va-t-il se trouver en face de son frère? Les jeux du hasard sont si terribles!... Une nuit, profitant de ce qu'il est chef d'une patrouille avancée, Joseph parvient à passer la ligne de feu, après avoir tué son capitaine, qu'il exécute. Il rejoint alors sa mère à Masevaux, délivré par les troupes françaises. Mais la pauvre Mme Ehrsam n'a pas fini de verser des larmes. Elle devine, par les lettres de Pierre et l'attitude étrange de Joseph, que ses deux fils lui cachent des secrets. Elle apprend que Pierre aime une jeune fille; elle veut la connaître et la prie de venir à Masevaux. Marie accepte. Mais Joseph?... Quel trouble l'agite? La mère est inquiète. Au moment même où tout semble concourir au bonheur de la famille rassemblée et agrandie, Joseph, dont l'esprit a lentement évolué, quitte les siens pour servir, lui aussi, la France, et pour n'avoir pas à rougir devant les hommes. Marie consent à épouser Pierre.

L'intrigue de ce roman, on le voit, est simple, mais touchante. Notre cœur s'intéresse aux deux amoureux et sympathise avec la douleur maternelle de Mme Ehrsam. L'inquiétude et l'angoisse s'emparent de nous, à la pensée de ces deux frères qui combattent peut-être l'un contre l'autre. Mais les acteurs de ce drame ne nous intéressent pas seulement en eux-mêmes: ils nous intéressent surtout parce qu'ils personnifient des groupements plus larges, des collectivités, des races. Pierre symbolise le fils d'Alsace fidèle aux traditions de France; Joseph, c'est l'Alsacien qui se met "au service de l'Allemagne" pour mieux défendre son petit pays. La France, enfin, est représentée superbement par le frère et la sœur: Hubert, l'officier français, et Marie, la jeune fille française.

Aussi bien, l'intérêt véritable des "*Nouveaux Oberlé*" dépasse en élévation, en noblesse, et en puissance d'émotion la simple aventure amoureuse. L'amour n'est ici qu'un ornement. D'autres sentiments sont mis en jeu. De graves et importantes questions se posent. Quel est le devoir des Alsaciens dans une guerre franco-allemande? L'Alsace redevenue française "s'acclimatera-t-elle" sans difficultés à sa nouvelle atmosphère?

Des traits jetés çà et là par le romancier permettent de nous faire une idée juste de l'Alsacien. Un caractère irri-

table et particulariste, frondeur et goguenard, un esprit sachant se contenter de peu, silencieux mais discuteur, une volonté tenace quoique prompte à se déterminer: telles sont les lignes caractéristiques de la race Alsacienne. Comment les Alsaciens jugeront-ils leur ancienne patrie retrouvée? Un Ehram, hélas! a bien des critiques à faire, et qui sont fondées. Il a beau jeu de reprocher aux Français leur scepticisme, leur irrégularité et leur goût de la vie facile. Ah! comme la France (celle de 1914) est difficile à comprendre, pour ceux surtout qui en ont été séparés par la force! Elle est inexplicable et mystérieuse. Elle met sa coquetterie à se faire mal juger, et fait tous ses efforts pour qu'on la mésestime. Elle feint d'ignorer sa propre grandeur. Elle s'applique à mourir et n'y parvient pas.

Oui, la France est pleine de contradictions étonnantes. Foncièrement attachée au catholicisme, elle prend plaisir à blasphémer la foi de ses pères. Au moment qu'elle paraît le plus affaiblie, elle se redresse soudain, et sacrifie sa vie et ses plaisirs à l'autel de son honneur menacé. Eprise enfin, d'indépendance et d'humanitarisme, elle sait, aux heures graves où la nation est en danger, se plier au joug d'une forte et dure discipline.

Telle est la France.

On conçoit qu'une patrie dont l'âme est composée d'éléments si complexes n'ait pas, sans un certain frottement, repris contact avec ses enfants retrouvés. Pierre Ehram, qui vient s'engager dans l'armée française, se trouve d'abord en butte à la défiance et à l'oubli de la part de ses anciens frères. Il a souffert pour rester français; il souffre maintenant de toutes les imperfections de la France: et surtout de cet esprit de légèreté, d'insouciance et d'improvisation, par quoi elle se distingue tant de l'Allemagne! Joseph se plaint aussi, amèrement, quand il se retrouve en France: "Je suis, dit-il, une sorte de sans-patrie... odieux à tous parce qu'il ne sert que soi-même, et que notre sang n'est pas à nous, que diable! mais aux idées." Ils craignent, tous, ces Alsaciens, que l'éducation "laïque" ne corrompe les âmes de leurs enfants, que les religieuses et les frères ne soient l'objet de persécutions... Mais René Bazin (et nous devons l'en louer hautement) a tracé avec beaucoup de finesse l'évolution des idées et des sentiments des Ehram. Pierre y était mieux préparé, et les circonstances l'ont plus favorisé. La "vocation française", que ses ancêtres avaient déposée dans son cœur, germe sous l'influence du soleil provençal et de la douce tendresse de Marie. En elle, il retrouve la plupart des qualités qui sont l'âme même de la France: un dévouement d'apôtre, et des habitudes d'honnête loyauté et de ferme religion, fortifiées par une ancienne et fine éducation. Ce qui est, chez l'aîné, le fruit de l'amour, résulte chez Joseph de la réflexion et de la raison. A la fin du livre, leur esprit et leur cœur sont plus justes, sinon mieux disposés à l'égard de la France. Ils n'ont pas cessé de l'aimer: ils apprécient mieux, maintenant, sa vraie grandeur. Ils reconnaissent qu'elle est pleine d'honnêtes gens et d'âmes généreuses; que ses jeunes filles, loin d'être perverses comme on le croit à l'étranger, pratiquent au contraire une vertu sans pruderie, et une bravoure exempte d'ignorance. La France, la France mystérieuse a quelque chose de plus encore, "quelque chose de divin": elle est faite "pour combattre la brute et relever l'idéal."

René Bazin est un artiste infiniment délicat et sensible à la poésie des choses, quoique précis toujours. Il excelle à

rendre les paysages qui ont charmé ses yeux: lisez par exemple la description de la campagne provençale, à la nuit tombante. (Toutes ces pages qui se rapportent à la Provence sont charmantes de grâce ensoleillée et de vérité). Il goûte vivement les parfums champêtres, l'exquise senteur des bois, "l'odeur pénétrante de la terre moissonnée et des pierres longuement chauffées." Mais ce délicat est capable de force dans l'expression: il sait entrechoquer avec art les répliques d'un dialogue, ou souligner d'un trait vigoureux les notations d'une fine psychologie.

Ce beau livre est un *bon livre*. Le patriotisme y souffle d'un bout à l'autre, entraînant les lecteurs après les personnages. Comment lire sans émotion le récit du départ de Pierre et son passage en France, l'arrivée des troupes françaises à Masevaux, l'héroïque évasion de Joseph? Mais ce roman n'exalte pas seulement l'amour de la patrie. Les plus nobles qualités de la race française, — la Fierté, la Bonté, l'Honneur, — sont incarnées dans ses héros: tous sans exception (et c'est une gageure, pour un roman contemporain!) sont des figures dignes d'estime autant que d'affection. Clairepée, le père de Marie, est enthousiaste, mais sait plaindre, pardonner et aimer. Son fils Hubert se sent plein d'amour pour le soldat "qui ne comprend pas et qui va quand même." Marie se dévoue généreusement pour la grande pitié des blessés de France; et quand Mme Ehram lui écrit sa peine profonde, elle accourt sans hésiter car son cœur n'a retenu que ces seuls mots: "Mon fils est malheureux..." Enfin ces caractères si généreux sont fiers aussi, et jusque dans la passion! Voyez les lettres de Marie à son frère, et les pages qu'elle écrit à Pierre. Quel tact, quelle mesure, quelle élévation de sentiments! On dirait presque d'une héroïne racinienne.

"*Les Nouveaux Oberlé*" seront lus avec intérêt par les Canadiens-Français. Une sympathie naturelle attire les habitants de la Nouvelle-France vers ceux de l'Alsace-Lorraine, cette ancienne France redevenue française. Les lecteurs loueront le romancier d'avoir le premier, et avec grand talent, traité cette grave question d'une terre reprenant contact avec sa patrie d'autrefois. Peut-être rapprocheront-ils ce roman d'une œuvre récente, parue au Canada. Peut-être enfin (et c'est notre vœu le plus cher), forts de l'expérience des deux frères Ehram, apprendront-ils à mieux apprécier encore et à mieux aimer la mère-patrie, si mal connue, et parfois si calomniée...

Le 1er Mai prochain LA REVUE MODERNE s'installera dans de spacieux bureaux, au numéro 147 de la rue Saint Denis.

Les rigueurs de la mise en page nous condamnent à remettre au numéro d'avril, la brillante étude de M. Fernand Rinfret sur M. Alfred Laliberté, pianiste, les vers de Mademoiselle Lamontagne, la belle conférence de M. Jean Désy, le "Mariage blanc", nouvelle illustrée de Jules Lemaître. Dans le prochain numéro, nos lecteurs trouveront aussi, à côté des rubriques consacrées et des articles précités, une admirable étude sur les jeunes romanciers contemporains par M. René du Roure, professeur de littérature française à McGill, une superbe page sur Laurier, par M. A. Beauchesne, de captivants articles de M.M. J. Helbronner, L. d'Ornano, A. Lemont, Gustave Comte, etc., etc.

Si la fortune veut rendre un homme estimable, elle lui donne des vertus; si elle veut le rendre estimé, elle lui donne des succès.

LES DERNIERS CONCERTS

ALFRED CORTOT.

Dimanche, le 1er février 1920, à 3 hrs, au théâtre de "Sa Majesté", M. Louis H. Bourdon présente M. Alfred Cortot, pianiste.

Le pianiste Alfred Cortot a donné aux amateurs de musique moderne un concert merveilleux. Il est le digne successeur de Diemer son professeur; il joue simplement, il est sensible sans jamais tomber dans une sentimentalité banale et déplacée; il est la personnification de l'art français. Son jeu est si aisé, si distingué et si parfait, qu'on ne s'aperçoit même pas de sa virtuosité, cette qualité nécessaire, mais secondaire que trop d'exécutants cherchent à faire admirer avant tout.

Seul, un grand artiste peut absorber avec succès *Prélude, Chorale et Fugue* de César Franck. La manière magistrale avec laquelle Cortot nous a donné cette pièce, nous mettait dans le doute, peut-être même dans la crainte pour l'interprétation de la seconde partie du programme; mais non, Debussy est un pastelliste de la musique: il nous fut montré comme tel. L'idée nouvelle pour nous de jouer en entier le premier livre des *Préludes*, nous a permis de connaître leur variété, que nous n'avions guère pu juger n'en ayant jamais entendu qu'un ou deux à la fois. Le public indécis au commencement sur la réception qu'il devait faire à Cortot, a été conquis par la Danse de Puck et Mistrels.

La troisième partie du programme, plus à la portée des non-initiés valut une ovation à l'artiste; il dut même bisser *Séquédilles* d'Alberiz qui enthousiasma l'auditoire par son rythme espagnol.

Du Chopin, en rappel, juste assez pour nous donner l'envie d'en avoir davantage. Quel dommage de n'avoir pu entendre un artiste aussi accompli dans Schumann ou Beethoven; ce sera peut-être pour la prochaine fois, si toutefois M. Cortot nous fait l'honneur d'une seconde visite, ce que nous espérons.

* * *

L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE RUSSE.

Le dimanche 8 février 1920, à 3 hrs p. m., au Théâtre de Sa Majesté, M. Louis H. Bourdon présente l'Orchestre Symphonique Russe, Modest Altschuler, chef d'orchestre.

Le programme de l'Orchestre Russe comportait entre autres choses la *Symphonie en Sol mineur* de Halimnikoff pièce longue et monotone; *Les Trois Palmes* de Sperdiarow, tableaux symphoniques, très difficiles à comprendre à moins d'en avoir lu l'explication, qui du reste se trouvait à la seconde page du programme.

Les danses de la suite *Hutcracker* de Tchaïkovski sont merveilleuses, surtout "Arabe" et *Marionnettes*. Si M. Altschuler avait consenti à nous faire entendre plus de musique de ce genre, son concert aurait certainement été plus... distrayant! *Le Lac Enchanté* de Liadow est aussi une œuvre fort intéressante qui nous fut donnée à la perfection.

Un des plus grands mérites de l'Orchestre Symphonique Russe est d'ordinaire le choix du programme, mais cette fois-ci ce fut l'exécution qui fut plutôt à remarquer: les cuivres moins stridents, les cordes plus en valeur, le tout

mieux maîtrisé par le chef d'Orchestre. Néanmoins, M. Altschuler a le mérite de nous avoir fait connaître de la musique, car la plupart de ses pièces étaient nouvelles pour nous.

* * *

LE QUATUOR A CORDES DUBOIS

Le jeudi 12 février 1920, à 8 hrs 30 p. m. à la salle du "Ladies' Ordinary" (Hotel Windsor) M. Louis H. Bourdon présente, le quatuor à Cordes Dubois.

La musique de chambre n'est pas assez appréciée dans notre ville. Le Quatuor à Cordes Dubois qui a donné hier le premier concert de sa dixième saison d'existence méritait plus d'encouragement de la part du public.

Le quatuor de César Gui, le premier mouvement spécialement, est riche de belles sonorités; mais le quatuor de Beethoven n'en demeure pas moins plus intéressant, peut-être aussi fut-il mieux compris et par là mieux rendu par les artistes?

M. Chamberland joua d'une façon irréprochable la *Sonate no 3* de Mozart. Il fut accompagné d'une manière un peu... tapageuse par M. Brewer, qui pourtant se montre très bon interprète (des Modernes surtout) quand il joue seul.

Tant au point de vue de l'exécution qu'au point de vue du choix des programmes, le Quatuor Dubois ne se montre jamais inférieur à lui-même et, je le répète, cette institution mérite plus d'encouragement de la part du public montréalais.

* * *

PAUL DUFAULT

Le dimanche 15 février 1920, à 3 hrs p. m., au Théâtre de Sa Majesté, M. Louis H. Bourdon présente Paul Dufault, ténor.

La première moitié du concert nous a moins plu que la seconde. M. Paul Dufault possède, et ce n'est pas une petite qualité, l'art d'interprétation; sa diction est bonne, son timbre de voix excellent quand il ne chante pas trop haut ni trop fort. Tout ceci fait qu'il réussit très bien le genre chanson ancienne et même chansonnette. On a bissé la chanson normande du *Rossignol* et c'était justice.

L'auditoire presque exclusivement Canadien-Français, malheureusement trop restreint, probablement à cause de la température, a fait une ovation à son ténor favori.

* * *

REPRÉSENTATION D'OPÉRA-COMIQUE AU RITZ CARLTON

Le 24 mars 1920. 1ère partie: *Pierrot menteur*, Dell'Acqua, opéra-comique en 1 acte, Musette, Camille Bernard, Pierrot, Honoré Vaillancourt; 2ème partie: *La Leçon de Chant*, Estélan Marti, opéra-comique en 1 acte, Christiane, Camille Bernard, Robert, Arthur Lapierre. Billets en vente chez Archambault et Lindsay.

A. M. d'H.

COURRIER PARISIEN

Par RAPHAEL VIAU,

Chroniqueur au "Gaulois", Membre du Syndicat Général de la Presse Française

Le nouveau et l'ancien président de la République Française.

— Des fêtes brillantes... mais est-ce bien le moment? — Denrées rares, chauffage et éclairage restreints, mais apaches nombreux. — Dansons tout de même! — La crise des logements. — Le "mauvais sommeil". — Enterrons nous... mais vivons! — Les pessimistes. — Les cartoman-ciennes sont dans la joie et l'opulence. — La folie du "Merveilleux". — Mais l'Épiscopat français veille!... — Notre ex-Premier s'en va. — Un philanthrope. — C'est en Égypte que M. George Clemenceau s'en va méditer sur la fragilité de la Destinée humaine.

Paris, 5 février 1920.

A l'heure où paraîtra à Montréal, ce premier "Courrier parisien", M. Paul Deschanel, depuis le 18 février, aura remplacé M. Raymond Poincaré à la Présidence de la République Française. Actuellement c'est, autour de l'Élysée, mille conjectures dont la plus courante est celle-ci: Le nouveau Chef de l'État sera-t-il un président fastueux et mondain comme le fut Félix Faure; (qui était d'ailleurs, un sportman accompli) un président "bourgeois" comme le furent MM. Loubet et Fallières, ou, simplement, un président correct, un peu trop "estompé" comme l'a été M. Poincaré?

Encore que nous vivons en démocratie, il ne faut point oublier que le Français est resté toujours un peu amoureux du *panache*, et il aimerait plutôt, je crois, voir habiter à l'Élysée, — dans ce vaste palais, tendu d'admirables tapisseries anciennes et orné de mille chefs-d'œuvres, — un président décoratif qui lui apparaîtrait environné de brillants officiers et de laquais chamarrés.

Il sait, le bon peuple de Paris, le nombre des carrosses qui dorment sous les remises, et celui des beaux chevaux qui ne sont pas sortis des écuries présidentielles, depuis cinq ans.

Certes, on trouva tout naturel, que M. Poincaré, avec un tact parfait, supprima toute occasion, durant ces cinq années (c'était la guerre) de traverser les Champs-Élysées dans son landeau, précédé du piqueur de la Présidence et escorté de gardes républicains aux cuirasses étincelantes; on lui sut gré, également, d'avoir supprimé le sous-officier qui, sous ses prédécesseurs, couchait la nuit en travers la porte de leurs appartements privés, tel le *mameluck* qui gardait la tente ou le palais où s'endormait Napoléon. Mais, nous ne sommes plus en guerre, et les intimes du futur hôte de l'Élysée affirment que M. Paul Deschanel y donnera, certainement, des réceptions brillantes. Quoiqu'il en soit, il y aura, désormais, dans les salons merveilleux de l'Élysée, la joliesse de trois jeunes enfants et le charme souriant d'une grande dame qui est la plus gracieuse des mères...

Nous verrons peut-être un jour, les brillantes fêtes dont certains se réjouissent déjà. Cependant il faudra, je crois, attendre un peu. Nous avons la Paix, c'est entendu, mais actuellement, nous manquons de tout!

Les denrées alimentaires, à Paris comme en province, se font de plus en plus rares et atteignent des prix exorbitants. Un poulet moyen que l'on payait quatre francs avant la guerre, est coté, aujourd'hui, vingt cinq francs, et il faut être ce qu'on appelle ici un "nouveau riche" pour s'offrir un canard, une dinde ou une oie... même sans marrons autour. Pour comble d'infortune, on vient de diminuer des

deux tiers, l'éclairage des rues, nos ressources en charbon de terre étant presque épuisées, paraît-il.

Nous voilà donc presque revenus au joli temps des *gothas* et des *berthas* qui nous faisaient sauter en sueur et en chemise de notre lit entre minuit et quatre heures du matin, pour descendre en vitesse à la cave!

On s'y fera et voilà tout!

Nous avons déjà l'habitude de ce genre de sport nocturne, mais jadis nous pouvions emporter des provisions cuites pour nous aider à passer le temps. Si demain nous descendons de nouveau à la cave pour nous réchauffer, (on sait que les caves sont très chaudes en hiver) nous ne pourrions nous substantier que d'aliments crus, puisque le charbon, et conséquemment le gaz et l'électricité, nous feront défaut pour les faire cuire!

Aurons-nous au moins assez de suif pour fabriquer les chandelles nécessaires pour notre éclairage souterrain?

Chi lo sa?

En attendant, messieurs les apaches parisiens profitant de l'obscurité qui règne maintenant la nuit dans la "Ville lumière", s'en donnent à cœur-joie sur les passants attardés. On ne compte plus les agressions nocturnes. Il faut rentrer chez soi de bonne heure, c'est la sagesse; et, d'ailleurs, pour quel motif s'attarderait-on hors du logis dès la tombée du jour?

Les théâtres, les concerts et les "dancings" vont évidemment faire relâche sous peu, ne pouvant plus s'éclairer. A quelque chose malheur est bon et je vous dirai toute ma pensée. Eh bien, cette fermeture forcée des lieux de plaisir dans Paris (des "dancings" surtout) ne me tirera pas une larme, car, en vérité, une véritable vague de débauche s'est abattue sur Paris!

C'est par douzaines que se sont inaugurés ces derniers temps, de nouveaux "dancings" ouverts jusqu'au matin. Jamais tant de chair féminine ne s'est exhibée plus indécentement dans les cafés-concerts. En attendant, sans doute, la "grande danse devant le buffet" vers laquelle nous courons, le Tout-Paris ne cesse de danser le *tango* que pour se livrer au balancement du *fox-trot* ou au trémoussement extravagant de la *très-moutarde*.

Si les dancings sont obligés demain de fermer leurs portes — je ne suis certes pas pudibond — mais, je le dis bien haut: ce sera tant mieux pour la morale publique!

Ne broyons pas tout de même trop de noir à propos du charbon (sans jeu de mot) car nos nouveaux députés s'occupent énergiquement, paraît-il, à remédier à la situation. Y parviendront-ils? Il faut l'espérer sans s'illusionner exagérément. Pour l'instant, les voilà attelés à la "Crise du logement" qui sévit de plus en plus à Paris et dont la plupart sont les premières victimes. Forcés en effet d'avoir, au moins, un pied à terre à Paris, les députés de province gisent provisoirement à l'hôtel depuis leur élection et à des prix qui dépassent souvent le taux de leur indemnité parlementaire de quinze mille francs. Il n'existe pas actuellement, à Paris, dix appartements vacants par quartier car, en raison d'une augmentation formidable des loyers, personne ne déménage, chacun tenant à bénéficier de la loi récemment votée, qui permet aux locataires ayant loué avant la guerre, de conserver encore, pendant deux années, au même prix, les locaux qu'ils habitent.

Ai-je besoin d'ajouter que les rares appartements libres ne peuvent être loués que par des quasi-millionnaires!

Ah! la Crise du logement depuis la Paix! Elle domine toutes les autres préoccupations, et la première question que l'on pose à un étranger débarquant à Paris, c'est celle-ci: — Où comptez-vous descendre?... tout est pris.

Enfin, rien n'est éternel dans la vie, et nos nouveaux députés sont pleins d'espoir. Cela va peut-être changer d'ici quelques semaines. Pour parer à la "Crise de la vie chère" ils viennent déjà de décider de porter à trente mille francs, leur indemnité parlementaire de quinze mille francs. "Tout arrive, il s'agit de vivre!" disait Talleyrand.

Pour commencer, d'ailleurs, nous voici à peu près dérivés d'une épidémie bizarre: l'*Encephalite léthargique* que nous subissons depuis une quinzaine. Soudain, sans rime ni raison, en marchant, en causant, à table, des gens s'endormaient profondément pour ne se réveiller qu'au bout de cinq à six jours. Dans un cinéma où je me trouvais la semaine dernière, une jeune dame s'est endormie ainsi pendant que se déroulait un film américain, sur lequel le célèbre Douglas Fairbank, évoluait sur des chevaux indomptés: "Voyons Elodie, réveille-toi, tu vas nous faire manquer le métro!" s'exclamait l'époux de la dame. Ah! elle s'en moquait bien du métro, Elodie... que l'on dut ramener, souriante, comme la Belle au bois dormant, à son domicile.

L'éminent docteur Pierre Marie, qui dirige la salpêtrière nous a renseigné et rassuré du reste sur l'Encéphalite léthargique: "Cette maladie, nous a-t-il dit, est rarement mortelle et nullement nouvelle. On la constate en Italie en 1890 et aux Etats-Unis en 1918 et 1919 et elle est particulière aux mois d'hiver." Le docteur Pierre Marie ne nous enseigne point il est vrai, le traitement à suivre contre l'Encéphalite léthargique, mais il ne faut pas demander l'impossible même aux savants.

J'aime à croire que les lecteurs et les charmantes lectrices de la *Revue moderne* de Montréal, n'ont pas été trop éprouvés par cette ennuyeuse maladie, au cours de laquelle l'endormi voit double, paraît-il, ce qui, après tout, doit être assez agréable aux avarés qui en sont frappés juste au moment où ils vérifient le contenu de leur coffre-fort.

* * *

En vérité, la vie manque plutôt de gaieté, présentement. Un autre savant, non moins éminent, s'en est mêlé, par-dessus le marché, il y a quinze jours environ, pour achever d'affoler le monde entier. C'est M. Branly de l'Institut de Paris. Je ne sais si le conseil qu'il vient de nous donner vous sera connu quand arrivera cette chronique, dans tous les cas, je vous le transcris fidèlement.

Le voici: "Puisque, — nous dit M. Branly — les progrès de l'aviation sont tels qu'un avion peut transporter "aujourd'hui par les airs, des milliers de kilogrammes de "projectiles à des vitesses vertigineuses, ne peut-on se "demander s'il n'y a pas urgence, dès le temps de Paix, à "creuser, sous les cités, des souterrains profonds, hors des- "quels, la guerre éclatant, il n'y aurait plus de sécurité "pour personne et sur aucun point du territoire?"

S'enterrer vivants!

Il est prudent mais combien peu joyeux, ce bon M. Branly!

Mais alors, en temps de guerre, pour apercevoir de temps à autre la lumière du jour, nous ne pourrions sortir sans danger... que la nuit... sans la moindre lumière et avec, pour guider nos pas hésitants sur terre, une petite taupe tenue en laisse, comme un chien d'aveugle...

Ce sera complet, alors!

Naturellement, une telle série d'événements chaotiques ne pouvait aller sans déranger nombre de cerveaux.

A chaque instant, pour ma part, je suis abordé, dans la rue, par des hommes graves et pondérés qui étaient les premiers, pendant la guerre, à crier, en dépit des pires mécomptes que nous subissions: "Nous les aurons, les Allemands!" Aujourd'hui, c'est chez eux, de la consternation: "Ça ne peut pas durer; où allons-nous?" gémissent-ils.

Et ils me quittent avec des yeux ronds.

Les femmes sont plus endurantes mais, la plupart prendraient pension chez les cartomanciennes, si elles l'osaient.

Les *voyantes* de toutes sortes semblent devenues, en effet, leur "directeur de conscience." A propos de tout, elles les consultent, sur leurs affaires de ménage, sur leurs toilettes et, bien entendu, sur la conduite de leur mari.

Ces dames (je parle des cartomanciennes) sont maintenant légion, et toutes font fortune, naturellement.

On fait queue à leur porte!

Où cette nouvelle folie s'arrêtera-t-elle? je n'en sais rien; car l'attrait du surnaturel, du merveilleux a envahi même les villages.

Il y a un mois, dans les environs de Bordeaux, un patriarche Syrien a été roué de coups par des amis d'une concierge qui l'accusaient de s'être livré à des pratiques diaboliques sur cette dernière... dans sa loge! Enfin, l'évêque de Metz vient d'interdire un pèlerinage grotesque à Novéant, qui attirait devant un arbre taillé en forme de Vierge, des foules de paysans qui venaient protester véhémentement devant cet arbre, *contre la cherté de vie!*

Il était temps que l'Episcopat intervint. Déjà des "convulsionnaires" se livraient à des scènes scandaleuses, comme à Paris, en 1730.

* * *

Je m'en voudrais de terminer ce *Courrier parisien* sans saluer le départ du pouvoir de M. Georges Clemenceau, notre ex-Premier qui vient de quitter la France pour un long voyage en Egypte et que j'ai vu prendre le train, alerte et souriant comme un écolier partant en vacances. Je ne connais à Paris qu'un homme (un presque octogénaire comme lui) auquel il soit comparable pour la verdeur, la gaieté et l'endurance extraordinaires; je veux parler de M. Ernest Cognacq, le parfait amateur d'art, le philanthrope dont la générosité inépuisable pour les œuvres charitables et patriotiques, n'eut d'égale — avant et pendant la guerre — que celle des milliardaires américains qui sont venus si largement en aide à la France. Le dernier don de M. Ernest Cognacq a été de quarante millions!

Donc, M. Georges Clemenceau, notre *Père la Victoire*, comme nous l'appellons ici, vient de nous quitter, ayant même dédaigné de rester sénateur. On s'accordait à penser que l'illustre vieillard, à l'exemple de Cincinnatus retournant à sa charrue, s'en irait reposer un peu son étonnante vitalité au milieu des poétiques bocages de la Vendée, son pays natal.

Il n'en est rien!

Ce sont les sables infinis de la patrie des Pharaons qui le tentent. Il veut égarer mélancoliquement ses pas jusqu'au fond des hypogées où sont enfouies tant de gloires millénaires qui disent le néant inéluctable des triomphes humains. Il veut s'arrêter à contempler le Sphinx gigantesque qui abrita entre ses pattes de granit sombre, le sommeil de l'Enfant Divin et de son adorable Mère, lors de leur fuite en Egypte.

Et se souvenant de sa pieuse enfance, il murmurerait sans doute, avec — qui sait? — un pli d'amertume aux lèvres, la parole de l'Ecclésiaste: *Vanitas, vanitatum...*

La Revue Moderne a pour devise "S'unir pour grandir",
celle de la Librairie Déom est "Lire pour devenir".

LA LIBRAIRIE DÉOM

251, Rue Ste-Catherine Est, Montréal.

Informe sa nombreuse clientèle qu'un certain nombre d'ouvrages de la maison Plon-Nourrit & Cie sont actuellement en réimpressions mais ils peuvent être sûrs d'y trouver présentement les suivants à \$1.00:

PAUL BOURGET

Essais de Psychologie contemporaine,
2 vols.
Outre-Mer. 2 volumes.
Pages de critique et de doctrine. 2 vols.
Cruelle Enigme.
Un crime d'amour.
André Cornélis.
Physiologie de l'amour moderne.
Le Disciple.
Un cœur de femme.
Terre promise.
Cosmopolis.
Une Idylle tragique.
La Duchesse bleue.
Le Fantôme.
L'Emigré.
Le Démon du midi, 2 vols.
Le Sens de la mort.
Lazarine.
L'Irréparable.
Drames de famille.
Un homme d'affaires.
Monique.
Les deux sœurs.
Les détours du cœur.
La dame qui a perdu son peintre.
L'Envers du décor.

JEANNE SCHULTZ

Dzinn.
La Neuvaine de Colette.
Cinq minutes d'arrêt.
La main de Ste. Modestine.
Ce qu'elles peuvent.

HENRI ARDEL

Le chemin qui descend.
L'Été de Guillemette.
Le mal d'aimer.
Renée Orlis.
La Nuit tombe.
Tout arrive.
Le rêve de Suzy.
Rêve blanc.
Cœur de Sceptique.
L'Étreinte du passé.

CHAMPOL

La Rivale.
Les Revenantes.
Les Justes.
Les demoiselles de St. André.
Cas de conscience.
Le mari de Simonne.

ROSNY:

Un double amour.
Un autre monde.
Une Rupture.
Sous le fardeau.
Le Roman d'un Cycliste.
L'Impérieuse bonté.
Renouveau.
L'Indomptée.
Résurrection.
Vamireh.
Les Profondeurs de Niamo.
Le Docteur Harambur.
Une Reine.
L'Autre femme.

ROSNY AINE:

Les Rafales.
Marthe Baraquin.
La Mort de la Terre.
La Force Mystérieuse.

On y trouve également tous les ouvrages de la maison Garnier Frères. Entr'autres:

Dictionnaire Français.
Dictionnaire en 2 langues.
Vocabulaires.

Guides polyglottes.
Grammaires.
Chefs d'œuvre de la Littérature Française.

Bibliothèque d'utilité pratique.

De cette dernière collection nous attirons l'attention des professeurs, artistes, ouvriers d'art, étudiants, sur les ouvrages suivants par Emile Bayard, inspecteur au Ministère Français des Beaux-Arts:

L'Art de reconnaître les styles....	.90	Le style Louis XV.....	.90
Le style renaissance.....	.90	Le style Empire.....	.90
Le style Louis XIII.....	.90	Le style Moderne.....	1.00
Le style Louis XIV.....	.90	Etc., etc.	

AMIS, LECTEURS, RENDEZ-VOUS OU ECRIVEZ A

LA LIBRAIRIE DEOM, 251, RUE STE-CATHERINE EST, MONTREAL

Vous y trouverez le plus beau choix de livres Français en Canada.

TÉLÉPHONE: EST 2551



Femina

L'ENTRE-NOUS

Le féminisme est en progrès. Il nous domine, nous commande, et il faut, sous peine de renoncer à des droits sacrés, adopter les lois qu'il nous pose, sans autrement consulter

nos idées, nos sentiments, nos goûts. C'est ainsi que les Canadiennes, sans même l'avoir réclamé, se sont vues investies du droit de vote par un gouvernement désireux d'entrer dans le mouvement universel, en reconnaissant aux femmes des droits égaux aux hommes.

Ce fut, de partout, un hommage à la femme, hommage jailli du cœur de tous les humains qui ont pu, en ces temps d'épreuves abominables créées par la guerre, constater combien la faible femme a su dominer la tourmente et accomplir son devoir, jusqu'en ses multiples obligations. Rien ne lui a fait peur! Elle s'est tenue tout près du feu, ramassant les blessés, sauvant les mourants... Elle a, dans les pays envahis, subi des martyres sans nom: privations de toutes sortes, souffrances sans cesse renouvelées, tout jusqu'au don des fils tant aimés, tout, jusqu'à l'infâme séparation qui lui arrachait ses filles, pour les emmener vers l'exil et vers la honte!... Elle a tout enduré, le front haut, dominée par l'idée de Patrie! Alors parce qu'elle a servi sa patrie de toute son âme, de toute sa douleur, les hommes l'ont bénie et glorifiée! Ils ont compris que celle qui pouvait donner ainsi plus que sa vie, devait participer à la direction de la nation. Et spontanément, d'un geste qui fut émouvant, ils l'invitèrent à prendre place dans le forum. Elle y est entrée. Elle y fera son devoir, mais ce devoir lui paraîtra autrement plus difficile que tous ceux, discrets et modestes, dont elle a la douce et simple accoutumance...

Dans notre Dominion si progressif et si actif, le droit fut proclamé. Les femmes doivent voter. Elles voteront. Les députés du Québec, néanmoins s'en montrèrent émus et navrés. Ils protestèrent vainement. Le Progrès couvrit leurs énergiques protestations. Et l'on oublia qu'ils avaient parlé avec tout leur cœur si sincèrement attaché à des traditions mille fois saintes! Le courant emportait tout!

Seulement, cette loi, pour devenir provinciale et toucher au provincialisme, qui, en somme, nous intéresse, nous Canadiennes françaises, peut-être,—ce qui est à déplorer, à un point supérieur aux choses du pays tout entier,—devait subir la ratification de notre Législature. Et nous pouvions tout redouter des hommes qui avaient, avec une énergie farouche, rejeté, session par session, le bill demandant l'admission des femmes à la pratique du Droit. Et pourtant tous ceux-là savent que les femmes à toge resteraient, et pour longtemps, l'infime exception dans notre petite patrie, si féminine et si routinière. Il ne s'agit plus là d'une proportion minuscule, mais bien de l'entité vivante et pensante qui, peut-être, bouleversera la vieille Province.

Les dames du Club libéral des femmes, qui, soit dit entre nous, ont pris des initiatives qui dépassent celles de toutes les associations désignées tout naturellement pour entreprendre l'éducation politique des Canadiennes du Québec, les dames du Club libéral, sous l'impulsion de Madame Béïque, ont adressé à la Législature une manière de mise en demeure de s'exécuter sans rouspétance! En effet l'exclusion des femmes du Québec des affaires gouvernementales priverait la race d'une force immense. Les imbéciles seuls peuvent plus longtemps s'obstiner. Et le Québec ne connaît pas les imbéciles!

Alors nous allons voter. C'est triste, mais c'est ainsi! Et il ne faut pas songer à se dérober à ce devoir primordial!

Il ne s'agit plus de savoir s'il plait ou non aux femmes du Québec d'entrer dans l'arène politique, mais bien si elles vont de gaité de cœur renoncer à des droits reconnus à toutes les autres femmes du Dominion.

Cela nous ennuie de voter, mais nous voterons! Nous ne pouvons pas renoncer à une parcelle de notre autorité, à un atome de nos droits!

Le devoir sera rude. N'hésitez pas Messieurs les députés, à nous le confier! Nous sommes dignes de le remplir! D'ailleurs, nous considérerons comme des traîtres et des parjures, ceux qui, pour l'amour du rayon bleu, laisseront s'amoindrir d'un iota la part que la province de Québec réclame dans les destinées canadiennes!

MADELEINE

UNE BELLE HISTOIRE POUR NOS PETITS LECTEURS

LE PETIT PIERRE

Par MADAME MARGUERITE PITROIS

Les habitants, avertis la veille de l'arrivée des Boches, avaient fui toute la nuit, emmenant leurs troupeaux de belles vaches laitières, de brebis, de porcs. Alors, ne trouvant personne à martyriser, ils avaient ramassé des fagots à la porte d'une boulangerie, les avaient entassés dans l'église, dans l'école, dans la mairie, avec les meubles arrachés aux pauvres demeures et, bientôt, le village tout entier avait été la proie des flammes.

Tout était consumé.

Il n'y avait plus aucun crime à commettre.

L'oberleutenant rassembla ses hommes sur la place :

— Il faut partir, dit-il. C'est rien que des gueux ici. Maintenant, il faut descendre la colline du aller au "Derdre". Le Derdre, répéta-t-il en essayant de consulter sa carte de route... Je ne vois rien, mais c'est en bas; une grande maison cachée dans les arbres. C'est là qu'on nous enverra des instructions. Nous n'avons rien à craindre des Français, mais tout de même, il faut nous dépêcher. Voilà un sacré brouillard qui pourrait bien nous empêcher de trouver notre route.

Après une dernière insulte à l'inoffensif village, les casques à pointe dévalèrent dans la plaine et disparurent au loin.

L'Allemand disait vrai. Un brouillard opaque, dense, épais comme un voile de deuil tombait rapidement, enveloppant de ténèbres la colline, les maisons effondrées, les murs fumants. Il devenait de minute en minute plus difficile de s'orienter dans cette double nuit qui ajoutait à l'horreur de la guerre.

Après le départ des Boches, un silence de mort, rendu plus sinistre encore par le linéol glacé, régna sur le village dévasté.

Soudain, venant de la grande route, quelques hommes s'engagèrent dans les ruines. Tâtonnant les murailles, tombant dans les excavations, se heurtant aux pierres, des soldats, des Français cette fois, essayaient de percer l'obscurité et de se frayer un passage parmi les décombres.

— Sacré brouillard! répéta à son tour le lieutenant Régis qui commandait la petite escouade. On ne peut poser le pied sans risquer de se casser le cou. Oh! les vandales ont bien travaillé!

De nouveau le silence s'étendit sur le village. L'angoisse étreignait le cœur de ces soldats, braves pourtant jusqu'à la témérité, mais que cette double obscurité qui pouvait cacher tant de périls inconnus faisait trembler malgré eux. Ils s'étaient rapprochés les uns des autres, anxieux, épiant la moindre éclaircie qui leur permit de continuer leur chemin.

— Mon lieutenant, mon lieutenant, chuchota tout d'un coup l'un des hommes, il y a quelqu'un ici. Ecoutez...

Ils prêtèrent attentivement l'oreille.

— Vous vous êtes trompés, Poitevin..."

A peine le lieutenant Régis avait-il commencé sa phrase qu'on entendit, faible et comme venant de sous terre, une voix d'enfant toute secouée de sanglots.

Et les mots que cette voix répétait à travers ses larmes, c'étaient ceux que ces hommes exhalaient peut-être bientôt sur le champ de bataille.

— Maman!... Maman!...

C'était navrant. L'enfant devait être là, pas bien loin, et l'on n'y voyait même pas pour le secourir.

— Où es-tu petit? demanda le lieutenant en tendant les mains dans le vide. Nous sommes des Français; nous ne te ferons pas de mal.

— Les Allemands ont fait mourir ma pauvre maman, balbutia la voix. Oh! maman... Et l'on devinait les baisers passionnés dont le petit couvrait le cadavre de sa mère.

— Viens près de nous, mon ami, répéta doucement l'officier. Nous ne savons où nous sommes, nous, et ne pouvons marcher au milieu de ces gravois; mais en fais pas de bruit surtout."

Quelques pierres glissèrent, et Régis sentit une menotte glacée se poser sur ses doigts.

— Oh! tu es tout petit. Quel âge as-tu donc?

— J'ai onze ans, monsieur, mais je ne suis pas grand comme les autres garçons.

— Pourquoi es-tu tout seul ici? — Où sont les habitants?

— Ils sont partis dans la nuit. Moi, j'ai voulu rester avec maman qui était malade et ne pouvait pas les suivre. Oh! les méchants! Ils l'ont tuée. Elle est tombée tout d'un coup. Elle a dit: "Courage, mon petit Pierre. Sois brave. Je vais t'attendre auprès du bon Dieu..."

Et l'enfant, appuyant sa tête sur la main de Régis, laissa de nouveau éclater ses sanglots.

— Chut! Chut! fit le lieutenant. Peut-être y a-t-il de ces sales Boches cachés par ici.

— Non, non, Monsieur. Ils sont tous partis. Je les ai entendus descendre en courant.

— Sais-tu où ils sont allés?

— Oui, bien. Leur chef répétait toujours dans son jargon: "Le Derdre... Le Derdre... C'est par là qu'ils sont."

— Le Tertre, reprit le lieutenant.. Oui, c'est bien là qu'ils doivent être. Et sais-tu où il est le Tertre, petit Pierre, et la Croix Pasquier, et la ferme Pasquier?

— Oh! oui, Monsieur, ce n'est pas loin, une demi-heure peut-être. Vous comprenez, la Croix Pasquier est sur la colline et le Tertre est en-dessous, caché sous la terre. C'est une ancienne carrière.

— Oh! s'emporte Régis, rageur, quand je pense que notre batterie attend à la ferme pour bombarder l'ennemi, que nous pourrions les surprendre, et que ce maudit brouillard nous empêche de faire un pas!

— Si on essayait tout de même... proposèrent les soldats.

— Non. Ce n'est pas possible. Si nous étions découverts, nos pièces seraient aisément repérées. Ah! si seulement il y avait un soupçon de clarté!

— Mon lieutenant...

C'est le petit Pierre qui parle, mais sa voix ne vacille plus sous les pleurs. On croirait que c'est un maître qui commande:

— Mon lieutenant, je vais vous conduire, vous et vos hommes, à la Croix Pasquier. Ensuite... ensuite, je reviendrai mourir près de maman.

— Nous conduire, mon pauvre gosse! Comment trouverais-tu ton chemin dans ce brouillard diabolique!

— Je sais la route, mon lieutenant, je n'ai pas besoin de lumière, dit doucement l'enfant... Je suis aveugle."

Aveugle! Une exclamation de pitié échappa à ces soldats, témoins pourtant de tant de misères, de tant d'atrocités. Aveugle, et personne pour le défendre! Et le lieutenant déposa sur le front du petit infirme un baiser paternel.

— Ne vous faites pas de chagrin, répond-il. J'irai bientôt près de maman et nous serons heureux ensemble.

— Mais, demanda Régis, ne pensant qu'à sa mission, comment pourrais-tu nous guider?

Ayez confiance en moi. Prenez ma main. Je ne vous perdrai pas."

Il y avait une si grande assurance dans cette promesse que Régis n'hésita plus, et la caravane se mit en marche dans le silence le plus profond.

— Est-ce encore bien loin? demanda tout bas le lieutenant à son jeune conducteur.

— Nous y voici, Monsieur. Tâchez les marches du Calvaire.

— C'est vrai, c'est vrai, constatèrent les hommes avec soulagement. Où est la ferme?

— Au bout du sentier qui part du milieu de la Croix. Les Boches sont en-dessous. Pourvu qu'ils ne nous aperçoivent pas.

— As-tu peur? questionna affectueusement Régis.

— Oh! non, mon lieutenant. Maman m'a recommandé d'être brave; voyez, je ne tremble pas."

Collés contre terre, ils avançaient. Le brouillard continuait à les envelopper. Mais plus de la moitié du chemin était faite. Ils allaient toucher au but...

Soudain, une clarté blafarde transperça la brume sans l'éclairer... Un coup sourd et profond:

"Boum!..."

C'était un obus de reconnaissance que les Allemands envoyaient au hasard pour essayer de découvrir nos emplacements.

Cinq hommes restèrent étendus pour ne jamais se relever.

— Oh! venez plus vite, supplia le petit Pierre en tirant de toutes ses forces le lieutenant obligé d'attendre que la chaîne se reformât. La ferme est là, tout près maintenant, mais si les Boches allaient encore nous en tuer..."

Il n'acheva pas.

Une seconde fois, pendant un instant, le brouillard devint plus transparent et la bombe éclara.

"Boum!..."

— Je suis blessé, dit l'enfant en tombant. Ma jambe est partie.

— Blessé, blessé, mon petit, répéta le lieutenant en se penchant vers le pauvre. Oh! mais je vais t'emporter, nous te soignerons, nous te guérirons.

— Non, Monsieur. Courez bien vite avec les autres. La ferme est là... Laissez-moi..."

— Te laisser, mon enfant, jamais. Oh! noble cœur, comme notre France doit être fière d'inspirer des dévouements pareils au tien!"

Doucement, tendrement, il prit dans ses bras le petit corps tout pantelant, et, sans se soucier de la mitraille, il se dirigea à grands pas vers la ferme atteinte enfin!

— Un major! Vite, au nom de Dieu, pansez ect enfant, implora-t-il."

Hélas! il n'y a rien à faire. La jambe coupée net par l'éclat du boulet, était restée dans la prairie. Tout le sang s'était échappé par l'horrible blessure. Petit Pierre n'avait plus que quelques minutes à vivre.

— Vous êtes... sauvés?... interroge la voix enfantine qu'on entendait à peine.

— Oui, tous. Le Tertre est cerné et tu seras vengé, petit Français.

— Je pourrai... dire... à maman... que j'ai été brave... alors?"

Le capitaine s'approcha.

— Oui, petit Pierre, tu t'es conduit comme un héros. Et moi, le capitaine, j'épinglé ma croix de guerre sur ta poitrine et, devant tous, je te décore au nom de la France."

Les petites mains du gosse arrêtaient un instant leur va-et-vient spasmodique; elles palpaient, caressaient l'ultime récompense, tandis qu'un sourire divin illuminait les traits du mourant.

— Je la montrerai... à maman... Au ciel... je ne serai... plus... aveugle... Je... vais... voir... maman..."

NOS GRANDES OEUVRES

Comment aider les missions en ornant nos belles églises du Canada.

Les Soeurs missionnaires de l'Immaculée-Conception ont ouvert en ces derniers mois un atelier d'ornements d'église et de linge sacré, pour le soutien de leur maison-mère et de leur noviciat.

Qu'on veuille bien remarquer que les missionnaires doivent subir une préparation de plusieurs années avant de pouvoir aller travailler dans le champ de l'apostolat.

A des conditions faciles, on peut se procurer à l'atelier des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, 314, Chemin Sainte Catherine, Outremont, Montréal, les articles suivants:

Lingerie sacrée, brodée, au fil tiré, etc., etc.

Nappes d'autel avec dentelle aux fuseaux ou autre. (Ces dentelles sont fabriquées en Chine par les orphelines chinoises).

Surplis et aubes avec dentelles de Cluny et autres.

Tapis d'autel en feutre peint, doré ou simplement découpé.

Voiles de tabernacle peints ou brodés d'or.

Etoles et bourses de salut, peintes ou brodées.

Voiles huméraux de tous genres.

Chapes de toutes couleurs, à la broderie chinoise, à la cannetille ou à la peinture.

Chasubles, dalmatiques, etc., à la broderie chinoise, à la cannetille ou à la peinture.

Voilés de ciboire, de custode, d'ostensoir de tous genres.

Boîtes à hosties peintes.

Sacs aux malades.

Bannières, insignes pour congrégations, etc.

On peint sur commande toutes sortes de bouquets spirituels, cartes de fête, souvenirs mortuaires, etc.

Prix donnés sur demande.

On recommande d'une manière toute spéciale les broderies et dentelles de Chine. En encourageant ces ventes, l'on coopère au salut de tant de jeunes payennes qui reçoivent dans les ouvroirs, avec le gain de la vie, la lumière de la foi.

Adresse: Les Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception,

314, Chemin Sainte-Catherine,
Outremont, Montréal.

Les Confitures *Raymond*

— *sont toujours de qualité supérieure.*



Essayez :

Confitures RAYMOND



Marmelade RAYMOND



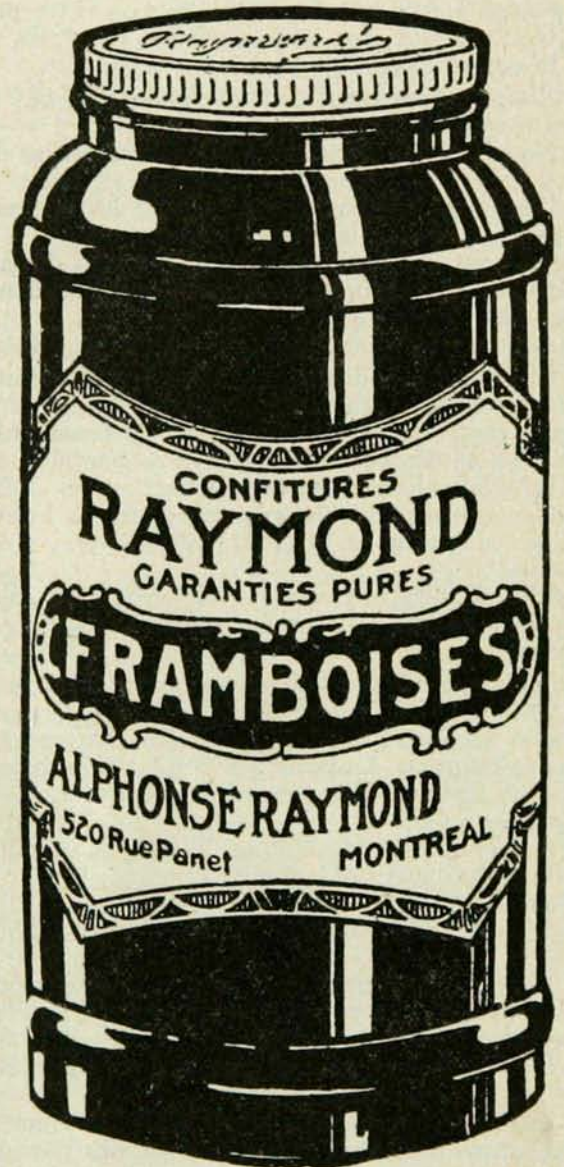
Sirop de Table RAYMOND
(en bouteilles)



Marinades RAYMOND



Catsup RAYMOND



Tous ces produits sont préparés avec grand soin,
et vous donneront entière satisfaction.

Exigez-les. N'acceptez pas d'imitations

LE COURRIER DE MADELEINE

CAMPAGNARDE.—Vous êtes la toute bienvenue, et vous voyez que ce n'est pas plus difficile que cela de faire son entrée au courrier. 1. Appelez-la "tante"; cela lui sera certainement agréable et sensible. 2. Cela se teindrait en brun foncé, ou en bleu prune. Mais si le tissu est le moins change, le noir seul vous donnerait une couleur égale.

La directrice de la Revue Moderne est enchantée de la grande amitié que vous portez à cette oeuvre littéraire, et elle vous en sait gré.

YVONNE.—Notre critique "Saint-Just" vous fera l'appréciation demandée.

VEN. LA...—Le comité de lecture a bien fait la moue, vous savez, mais j'espère, après quelques retouches, faire passer votre articulet, où je trouve des promesses. Travaillez-le donc encore, condensez, ramassez vos phrases. Il ne faut pas un mot inutile dans ces petits tableaux; ils doivent donner l'impression d'avoir été croqués sur le vif. Autrement ils perdent tout mérite. Vous savez que des articles de revue doivent être fort soignés, et que c'est plus difficile d'entrer ici que partout ailleurs. Alors il faut bien travailler pour le mériter. Et je ne doute pas de votre courage.

MIA MARGA.—Doux... doux... merci.

IMELDA G.—Je suis très sensible à vos bons souhaits, et je désire, pour vous, tous les plus jolis bonheurs.

MIMIE.—Je transmets votre billet, ainsi que la copie, à notre graphologue qui vous donnera l'analyse désirée. Et j'en profite pour vous remercier de ce "parfum" de vos rives si belles, dont les bouffées me grisent délicieusement.

GHISLAINE.—Je souris à votre premier essai, ma timide petite amie, mais quant à le publier dans notre revue, c'est autre chose. Il faut essayer encore et encore, mûrir votre talent comme votre jugement avant d'aspirer à être publiée ici. Mais comme vous êtes une toute jeune, et que vous semblez aimer écrire, il n'y a pas de raison pour que vous n'atteigniez, l'expérience aidant, au voeu que vous venez de me formuler tout bas.

MME E. T.—Comme c'est aimable à vous d'avoir un tel souci de notre succès, et que de gratitude je vous dois.

JEANNE D'A. B.—Comme l'on se retrouve! J'espère que vous êtes heureuse là-bas, et que vous aimez le grand pays où vous vivez. J'ai souvent pensé à vous, et, vous sachant bien mariée, je me rejouissais de vous savoir en sécurité. Je vous remercie du renseignement dont je vais profiter. Et je vous invite à revenir.

A. PH. R.—Je suis contente que vous soyez content! Mais je n'ai nulle inquiétude au sujet de ce que vous savez. Les Canadiens sont trop intelligents pour émettre de pareils édits. C'est la tempête dans le verre d'eau, croyez-m'en, mais il fallait tout de même en parler et s'en moquer.

FRANCIS D.—Beaucoup de vers et articles reçus à la Revue n'ont pas encore paru, c'est vrai, et ne paraîtront peut-être pas tout de suite non plus, pour la toute simple raison que nos collaborateurs sont nombreux, l'espace restreint, et qu'il nous

faut être juste pour chacun d'eux. Vous m'objecterez que certains écrivent plus souvent que les autres. C'est vrai, mais il y a une raison à cela, et péremptoire: la nécessité de traiter certains sujets, et de les faire traiter par des autorités. Le comité de lecture a un travail énorme, je ne puis le

brusquer, mais aussitôt qu'il aura étudié vos articles, je vous en donnerai le compte-rendu. Votre petit bouquin n'est jamais arrivé à la Revue, ce qui vous explique pourquoi nous n'en avons pas parlé. La chronique ne s'attache qu'aux livres et revues envoyées à la Revue moderne.

Votre curiosité est très légitime, je la comprends et l'approuve. Je m'intéresse d'ailleurs à vos succès, comme au succès de tous les travailleurs.

IGNORANTE.—L'"I" était de trop; il s'en glisse quelquefois comme cela, sous l'impulsion du typo qui n'en a cure, croyez-moi bien.

MADELEINE DESPINS.—Comme j'ai aimé votre lettre, et comme j'ai trouvé fine, dans sa coquetterie maternelle, cette petite phrase glissée si simplement de votre plume alerte: "Je veux être jolie quand mon fils aura 20 ans." C'est exquis cela! Et vous le serez, jolie, et votre fils sera ravi de promener à son bras sa délicieuse et compréhensible et aimable maman. J'aime vos pensées. Voyagez quelquefois et souvent dans les nues, pour nous en rapporter des bibelots aussi précieux et aussi fins. La Revue a remplacé votre magazine américain... et je veux que vous ne regrettiez jamais de nous avoir donné la préférence.

FEE MINA.—C'est à Saint-Just que revient la tâche de vous juger. Moi, je n'ai que celle, infiniment plus agréable, de vous accueillir aimablement. Je ne sais quel sera le verdict. En tout cas il ne devra pas vous décourager, mais vous inspirer des pensées de travail salutaires.

MADAME PHILEAS S.—Qu'elle est bonne votre lettre, et comme je l'ai aimée. Ecrivez-m'en souvent ainsi, et parlez-moi de ces petites que vous formez à votre image, et qui seront tellement bonnes plus tard.

MERE EN PEINE.—Votre fille gagne un tel salaire, et elle ne met rien de côté pour les mauvais jours. Cela vous inquiète, je le conçois. Que ne tentez-vous de la convaincre en lui faisant connaître les énormes avantages qu'offre la Caisse Nationale d'économie, avec son nouveau système de pension. Lisez leur annonce attentivement, voyez leur agent, et faites en sorte que votre jeune fille entre dans cette société qui offre aux jeunes gens des deux sexes qui travaillent, des avantages inappréciables.

GAIE LURETTE I.—N'hésitez pas, écrivez au Studio de Luxe, ou ce qui est mieux encore, venez voir M. DesRosiers à son joli magasin. Vous vous convaincrez vite du goût parfait qui préside à toutes les décorations de cette maison artistique.

GOURMANDE.—Mais oui, vous pouvez profiter des avantages qu'offre la maison Kerhulu et Odiau, en adressant votre commande par la poste. Tout sera rempli au parfait, et vous saurez alors ce que c'est que la bonne cuisine française, la meilleure au monde.

AMIE DES ARTS.—Vous pouvez très bien suivre ces intéressants cours de dessins, et, à cet effet, consultez donc l'annonce que nous publions de "Paléologue", où vous trouverez tous les renseignements que vous souhaitez. Quant au "Cosmographe" on en dit merveille. Rien de plus facile que de

MODES DU PRINTEMPS



Modèle de la Maison Dupuis Frères.

verifier en visitant la maison où on le vend, et dont vous verrez l'annonce dans quelque page du roman. 3. Le "Salon de Fourrures" vous arrangera parfaitement ce manteau, et n'hésitez pas à le lui confier.

ENFANT CHERIE.—Que je suis contente de vous revoir et d'apprendre qu'après un bon repos, dans un endroit qui vous plait et qui est infiniment pittoresque, vous jouissez de la paix si douce dont vous aviez un impérieux besoin. Et puis le bonheur se prépare pour vous, un bonheur de sécurité et d'estime. Combien, toutefois, je vous en aurais souhaité un autre, ma tendre petite fille... Enfin, le devoir ayant été le but suprême de votre existence, un devoir rude, laid, vilain, mais qui ne vous a jamais fait perdre de vue l'amour que vous deviez donner à celle... qui vous faisait peur pourtant... combien, ma petite, vous mériteriez d'être aimée. Et vous le serez, croyez-m'en. La vie vous le doit tellement! De votre solitude, adressez-moi, vos pensées, toutes imprégnées de la saine odeur des sapins.



ORIGINALE.—La maison Laberge vous donnera cette fourrure—pas pareille aux autres,—dont vous désirez réhausser votre toilette printanière. 2. Les parfums Bé-ranger sont très aimés parce que très doux. 3. C'est bien chez M. Hector Déry, dont l'annonce figure dans ces pages, que vous trouverez tout ce qu'il vous faut pour votre potager et vos fleurs. Pour la préparation des couches chaudes, cette maison vous renseignera parfaitement.

LA PETITE AYMÉE.—La maison Déom a une collection de livres français complète. Vous y trouverez de quoi contenter les esprits les plus délicats et les plus difficiles. Les réductions y sont fréquentes et intéressantes. En suivant les annonces que cette maison publie dans la Revue Moderne, vous verrez certainement des titres qui vous séduiront, et des auteurs qui vous sont sympathiques.

PIERRETTE D'ARVOR.—Votre billet m'a émue... Je comprends si bien la détresse où vous vous débattiez, faite de fatigue, d'ennui, de lassitude morale. Après avoir tant lutté et tant souffert: recommencer! A la fin, c'est trop, je le conçois. Je n'ai pu encore lire tout ce que vous me confiez, mais soyez certaine que s'il m'est possible de vous exaucer, je m'y emploierai bien sincèrement.

NIXOUTE.—Je suis touchée de votre aimable dévouement, et je vous en remercie affectueusement.

QUI VEUT M'AIMER.—Nos pauvres vieux! Quelle navrance de les regarder partir, eux que nous voudrions toujours garder. Mais ils sont fatigués de vivre, de lutter, d'attendre, et la mort qui les enlève à notre tendresse réalise leur besoin de repos et de paix. Il faut les pleurer, en songeant qu'ils sont enfin heureux!

PARESSEUSE.—Mais pas n'est besoin de déplorer si amèrement une paresse qui vous a empêchée, aux jours de chaleur, de remplir votre garde-manger des précieuses confitures, des délectables marinades et des savoureux catsups, puisque la maison Raymond, dont l'annonce fait face au courrier, vous offre toutes ces bonnes choses aux prix les plus raisonnables, et de première qualité. 2. Les magasins de M. Ed. Ger-naey, le fleuriste renommé, sont situés à deux pas de la "Patrie" rue Ste-Catherine Est.

MARJOLAINE.—Je suis heureuse de vous savoir là, et je compte sur votre amitié, comme vous comptez sur la mienne. Et ce que vous dites de la Revue Moderne m'est doux, doux, doux!

Ne vous gaspillez donc pas inutilement, pourquoi écrire pour rien? Si vos articles valent, ils méritent d'être payés, comme tout travail. Pourquoi vous fatiguer pour rien, je vous le demande. Ces gens sont incroyables. Ecriraient-ils pour rien, eux? Demandez-leur donc cela, pour le plaisir de la réponse! Ecrivez moins, mais travaillez plus vos articles, et come vous avez où les porter, ne gaspillez pas vos loisirs inutilement. Et dites-vous que l'oeuvre à laquelle on vous demande de donner vos labeurs et votre talent, est plus une oeuvre de haine qu'une oeuvre d'amour, et cela vous donnera du courage pour dire non.

PALE ETOILE DU SOIR.—C'est gentil comme tout, ce que vous m'écrivez sur la Revue qui n'est pas peu fière de rallier de si jolies sympathies. Votre petit article n'est pas mal pensé, on y sent le philosophe en herbe, et l'originalité y pointe agréablement. Mais il faut travailler et piocher la grammaire, et éviter notamment les "dont" quand le "que" est réclamé. Travaillez, vous avez de l'étoffe.

MADAME J. G.—J'inaugure aujourd'hui la "petite poste" dont les conditions ne doivent nullement vous préoccuper, mais je donne votre requête comme modèle du genre... Je vous remercie de vos billets, et disons, si vous voulez, que c'est un échange!

LE BON TABAC.—Mais beaucoup de femmes n'aiment que les hommes qui fument. Et le fait est que le parfum d'une cigarette ou d'un cigare, ou encore d'une bonne pipe, n'est pas désagréable, et il faut avoir mauvais caractère pour s'en plaindre. Seulement, avant de griller votre parfumée "Pall Mall" demandez la permission, et je suis certaine que l'on vous l'accordera avec empressement et satisfaction.

LINETTE.—Oui c'est vrai que l'on est plus sévère pour les gravures que pour les originaux mêmes... C'est évidemment une drôle de mentalité. Non, je ne crois pas un tel retour, du moins, tout s'est passé bien paisiblement. A part votre ironie si fine, fine, rien ne s'est fait entendre. Comme j'ai aimé votre lettre, surtout quand vous parlez du langage de nos campagnes. J'y suis née et y ai grandi à la campagne, et jamais je n'ai remarqué que nos gens parlaient un pareil jargon. Vous partagez les idées de M. Asselin, et vous n'êtes pas la seule. D'ailleurs qui peut songer bien sérieusement, et avec chance d'être écouté,

à nous séparer de la France intellectuelle, dont nous avons jusqu'ici vécu, sans que rien ne puisse prouver que nous n'avons pas toujours besoin d'elle. J'évoque votre intérieur éclairé d'un grand feu, tandis qu'au dehors, la neige poudroie d'immenses tourbillons. Puisse notre revue vous plaire ainsi toujours. Les élèves qui vous sont confiées ont bien de la chance. Il en faudrait beaucoup d'institutrices de votre valeur; notre peuple s'en trouverait rapidement régénéré.

CHINOOK.—Mais moi-même, j'aime beaucoup Colette Yver, et nous publierons certainement quelque chose de cet aimable écrivain, avant longtemps. Je serai ravie de vous faire ainsi plaisir, tout en donnant de l'intérêt à la Revue moderne. Vous serez toujours le bienvenu chez-nous.

HELENE DE BALME.—Comme c'est gentil de ne rien oublier ainsi, et je vous en remercie.

RENEE.—Le comité de lecture, me refuse la joie de vous publier tout de suite. Il exige plus de travail. A l'oeuvre donc, puisque je vous affirme que vous réussirez.

COEUR SINCERE.—Merci!
S. TONI.—Votre signature est à peu près illisible, et je ne suis pas certaine de l'avoir déchiffrée. Envoyez ce roman qui sera soumis à l'appréciation du comité de lecture, — mais envoyez le dactylographié, — et nous vous en donnerons une critique.

RUTH L'ANCIENNE.—Il en est fait suivant votre désir.

UNE MAMAN.—L'on donne des cours de dessin au Monument National, Conseil des Arts et Métiers. Adressez-vous au secrétaire, M. J.P.L. Bérubé, qui vous donnera tous les détails utiles.



MARIUS.—Je ne puis intervenir dans la décision qui vous frappe, mais l'on m'affirme, qu'avec du travail, vous aurez tôt fait de faire venir le succès.

BERNADETTE.—Vous êtes une amie "exceptionnelle", et je vous sais gré de votre admirable amitié.

MADELEINE.—Merci! je profiterai de vos renseignements.

NINETTE LA RIEUSE.—Je ne vois rien qui puisse entraver vos doux projets. Défendez-les d'ailleurs, ils en valent la peine. Il faut gagner son bonheur, autrement on ne saurait pas l'apprécier.

LA PETITE FILLE DU 2e "RANG".—Cela prouve que tout simplement les petites filles du 2e et du 3e rang, tout comme

celles du premier et du cinquième, ont la louable ambition de s'instruire et de prendre part aux discussions intellectuelles et morales. Je les aime ainsi ces p'tites filles réfléchissant, pensant, appréciant...

YVETTE P.—Ne croyez-vous pas que c'est une joie véritable de se rencontrer ici de se parler de se comprendre, et bien aussi de s'aimer de cette belle et désintéressée amitié dont les profanes n'ont aucune notion. Pas n'est besoin de s'être jamais vues; les âmes se comprennent, et n'est-ce pas là le meilleur de tout?

MOQUEUSE.—Très gentil le petit billet, et j'aimerais à en lire souvent de pareils.



VIOLETTE.—Merci de la façon jolie dont vous me rendez service. Cela va m'aider soyez-en certaine. Guérir de l'inconstance? Le remède? Mais c'est l'amour, pauvrette, l'amour vrai, le grand, celui qui vous prend le coeur et le tient pour toujours. Je n'en sais pas d'autre, voyez-vous!

IMPRESSIONNABLE.—Si je vous pardonne de me parler avec une telle franchise? Sûr! et vos billets seront toujours reçus avec amitié et joie, croyez-le bien. Je vous remercie affectueusement de la propagande que vous allez faire à notre revue, et je suis certaine que vous saurez la faire aimer. Je crois que ce dernier roman vous a plu, et que celui-ci vous plaira encore davantage. Dans l'autre numéro "Seule" de Henri Ardel, et jolie jolie à la portée de tous les goûts, vous allez voir comme c'est délicat et charmant.

SENSITIVE H.—Comment vous remercier de votre encouragement si gentil et si sincère? Je suis ravie d'avoir des amies telles que vous, et rien ne vaut cette joie profonde pour me soutenir dans l'oeuvre entreprise, et qui marche aussi bien qu'on peut le souhaiter, grâce à tous ces précieux concours.

MARIE LOUISE P.B.—Votre charmant accueil à la Revue Moderne est de ceux qui ne s'oublient pas. Merci.

FRANCINE.—Vous êtes une fée, savez-vous bien, et grâce à votre propagande, la Revue va bientôt sourire à tous les foyers de votre belle ville. Combien j'apprécie votre travail, et avec quelle gratitude, je vous en remercie.

ATTENTIVE.—Je souhaite que vous vous attachiez tellement aux enfants qui vivent avec vous, que votre vie se trouve embellie par toutes ces tendresses, les meilleurs et les plus doux. Ainsi vous vous ferez à la joie de vivre, et vos regrets, sans disparaître, s'en trouveront adoucis. Venez souvent causer, je vous garde une amitié

très profonde et très vive. Je vous comprends si bien, vous qui souffrez de tout!

LILI SAGUENAYENNE.—Vous êtes une amie gentille, oh! gentille, et comment hésiter à vous répondre "oui" tout de suite et avec bonheur. Je saurai concilier le beau et le bon. Et je vous remercie de tout mon coeur.

LIERRE GIVRE.—Tout est réparé maintenant, n'est-ce pas, et vous pouvez vous procurer votre revue tous les mois. Je vois que nous avons beaucoup d'amis chez vous. Merci des mots aimables.

JACQUES.—Vos félicitations me font plaisir, et je vous en remercie cordialement. C'est plutôt le bon sens que l'humilité, peut-être, qui fait accepter les justes critiques. Quant à la bienveillance, pour cela, oui, et comment d'ailleurs n'en pas avoir, quand l'on compte des amitiés aussi aimables qui s'appliquent à nous faire trouver la tâche facile et agréable.

ROSANNE.—Votre joli souvenir m'a fait chaud au coeur. Vous êtes bien gentille pour moi, Rosanne, et je vous devine de beaux yeux pleins de rêve, et un sourire infiniment doux.

MAMAN.—Ne pas vous reconnaître? Non, vous n'avez pas pensé cela une minute, n'est-ce pas? Vous savez bien pourtant que trop de sympathie est resté entre nous, pour que j'aie pu vous oublier, vous qui avez toujours su me parler, m'encourager, me reposer. Car elles reposent, vos lettres, et elles donnent aussi une telle impression de sincérité et d'amitié. Serais-je blasée,—notez que je ne le suis nullement—que vos billets féliciteurs me réveilleraient. Et comme il n'en est rien, imaginez ce qu'ils me font plaisir, et combien je vous en remercie!

EMMA M.—Je serais si contente d'aller partout, là où l'on est seul, où l'on s'ennuie, et d'apporter aux plus isolés qui ont besoin de bonne lecture, le réconfort de lire tous les excellents collaborateurs de la Revue Moderne. Je vous remercie de me faciliter les moyens d'arriver jusqu'à eux-là. Savez-vous que notre circulation s'étend tous les jours, grâce à toutes les amitiés précieuses qui rayonnent ici, et qui nous ont fait la meilleure comme la plus sincère propagande. Pour cette revue qui est leur oeuvre, elles se dévouent, et la Revue marche... marche... Merci.

MOQUEUSE.—Mais si vous êtes moqueuse vous allez peut-être décourager cette petite amie que vous souhaiteriez comme correspondante. Je crois que votre voeu serait promptement exaucé si vous vous adressiez simplement à quelqu'une que vous connaissez. Cela vaut mieux croyez-m'en. D'ailleurs je vais penser à votre requête, et je tâcherai de vous l'exaucer, pour que vous nous aimiez encore mieux et plus.

BERTHE P.—Je ne pourrais jamais trouver de dévouement comparable au vôtre, et combien je vous remercie.

Mme C. E. L.—Que vous êtes bonne de m'écrire toutes ces choses aimables. Je souhaite que vous vous intéressiez bien vite à tout ce qui vous entoure. La vie près de la terre a de tels charmes; seulement l'habitude des villes empêche souvent qu'on goûte cette paix dans toute sa plénitude. Seulement, petit à petit, le charme opérera soyez-en certaine, au point que vous serez étonnée de ne pas l'avoir tout de suite aimée. Venez souvent chez-nous, causer de tout ce que vous avez quitté, et qu'il est si naturel que vous regrettiez.

LA SACRIFIEE.—Mais n'hésitez pas. Si l'occasion s'offre de refaire votre vie, acceptez! Seulement ne recommencez pas la triste expérience que vous savez. N'allez pas confier votre vie et l'avenir de vos filles à un être sans-coeur, et surtout ne vous départissez pas en faveur d'un nouveau mari de quoi que ce soit. Ce qui vous appartient devra revenir à vos enfants. C'est votre devoir sacré de mère. N'allez pas abandonner, à un autre mari, une part de ce qui leur appartient. Restez maîtresse de tout votre avoir, et, plus tard, si vos filles sont bien établies, et si leur avenir ne peut vous inspirer d'inquiétude, il sera toujours temps d'avantager le mari qui vous aura rendu la vie meilleure, et ce ne sera d'ailleurs qu'un acte de simple justice. Si ce mariage de votre fille avec un homme qu'elle aimerait, — et j'insiste sur ce point, — pouvait aussi vous aider, je ne vois pas pourquoi il ne se ferait pas? Est-ce que dans votre village, quelqu'un ne pourrait se charger de la vente de la Revue Moderne? Vous seriez bien aimable de me donner ce détail qui m'aiderait à me rapprocher de vous. N'y a-t-il pas un marchand de journaux? ou le maître de poste? Enfin, vous saurez j'en suis certaine, trouver si cela se peut. Et d'avance, merci.

LIGERI.—Dans bien des cas le traitement électrique seul peut donner un bon résultat, et je vous conseillerais de l'essayer. Je ne me rappelle plus du tout si c'est la même chose. Songez qu'il y a de cela 7 ans, et je suis assez excusable de ne pas me rappeler le fait.

GHISLAINE SIMIANE.—Vous aimez la lecture à la folie... C'est en tout cas une excellente folie. Il y a plusieurs autres revues, vous en entendrez parler par Louis Claude, et cela vous aidera à diriger votre choix. Merci de vos souhaits de succès; ils me porteront bonheur, j'en suis certaine.



JACQUELINE.—Votre lettre, que l'on me fait lire, me donne un de ces grands plaisirs qui font le meilleur bien, et je vous en suis un gré infini.

VONNE.—Que vous êtes gentille!

MARICHETTE.—Non, cela ne m'énerve pas, mais cela me fait tant de peine, si vous saviez. Je voudrais adoucir, endormir votre peine, pour que vous n'y pensiez plus jamais. Mais qu'il est méchant celui qui ne veut pas vous comprendre, et vous fait tant souffrir.

MADELEINE

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Je demande à tous mes correspondants et à toutes mes correspondantes, d'écrire sur du papier non rayé. A l'avenir je n'accepterai pas, non plus, de la copie, mais rien que des lettres vraiment écrites, vraiment pensées.

SYBIL DE MAISY.

MIRZA D.—Quelle belle fierté! Se connaît et s'estime; sensible et très impressionnable; souffre pour les malheurs des autres; ne manque pas de gaieté; vie intense. Se hâte toujours; aime à faire des projets qui amusent l'imagination. Esprit cultivé, de l'imagination, de l'intuition, de la déduction, de la volonté, de la persévérance; fine et un peu rusée.

LA PETITE.—Jabote, jabote... mais si l'on réussit à étourdir tout le monde, c'est si finement que personne ne peut s'en plaindre. Ne manque pas d'ardeur, mais ne le laisse pas trop deviner. Du tact, de la diplomatie, du jugement, voire même un peu de ruse. Sait vouloir et a de la persévérance. Aime le dessin. Intelligente et fine, assez moqueuse, délicate et suffisamment sensible. Humeur égale.

REVEUR.—Droit, franc et positif. Manque totalement de goût. A de la vanité et cherche à se faire remarquer. Est un peu susceptible et sensible.

FLEUR DE GIVRE.—Volonté bien équilibrée, humeur égale. A du jugement; est un peu timide, discrète, active et ambicieuse.

VONNETTE.—Assez contente de soi, et le laisse voir un peu trop. Ce qui est dommage car bien des qualités en sont gâtées. De la volonté, de l'énergie, de la tenacité; goût artistique, intelligence cultivée, de l'ambition, de l'économie. Met de l'ardeur en tout. Excellente femme d'affaires.

VETERAN.—Bon, un peu positif, manque d'imagination et d'ambition; se décourage quelquefois mais réagit. Entêté, nerveux, réprime difficilement un emportement. Droit et généreux.

BRUNETTE.—Exaltée et fantasque, passe facilement du rire aux larmes. Prétentieuse et a des préférences marquées. Aime avec ardeur. Ambitieuse et un peu maligne.

GRAND BEBE.—Beaucoup de jugement, du tact. Délicate et bonne. Sensibilité équilibrée. Aimable, distinguée, a de la culture intellectuelle. Souvent rêveuse.

ANXIEUSE QUE.—Pas contente de sa destinée, cherche autre chose. Y arrivera à force de tenacité. Ne se raconte pas, parle de tout excepté de soi. Se possède très bien, et saisit tout ce qui pourrait lui être profitable. Économe, prudente, un peu maligne. Manque d'ordre. Sage et digne; triste parfois.

FIDELIS.—Écrivez, écrivez, vous avez toutes les qualités voulues: le sens esthétique, du goût, de l'intuition, de la déduction, de la méthode, de l'idéal. L'imagination manque de couleur. La volonté, où est-elle? La lutte pour la vie, qu'en fait-on? Je crois qu'on n'y a pas encore songé. Les goûts sont distingués et simples. Se décourage quelquefois. Bon, assez économe, mais aime bien son confort et un dîner bien servi!

BLONDE AUX YEUX BLEUS.—Sentimentale, généreuse, persévérante, fran-

che et bonne. Petite volonté très tenace qui sait attendre pour arriver plus sûrement. Doit aimer les mathématiques. Beaucoup d'ordre.

UNE SIMPLE OUVRIERE.—Qui sait mieux écrire son français que beaucoup de jeunes filles diplômées et médaillées. Dévouée, délicate, sensible. Souffre de la peine des autres; un peu portée à la mélancolie. Ne sait pas lutter, est un peu timide, susceptible et vive. A de l'idéal. Très intelligente et active.

SABINE.—Sensible, mais lutte contre cette délicatesse du cœur; n'est pas toujours de bonne humeur. A de l'esprit et des idées qui veulent se développer. Discrète et un peu mystérieuse. Droiture, jugement, de l'élegance et du goût. Timide et sage.

ROXANE.—Que d'enthousiasme. On a déjà dit que les québécoises n'en manquaient pas, et encore une fois je le constate. La volonté est ferme, on est despote, mais franche; économe; très intelligente; de la culture; du jugement; pense beaucoup à soi; un peu rusée et diplomate; positive.

CID.—Sensible et rêveur, un peu timide, nerveux, délicat. Sait vouloir une chose et lui donner suite. Non, pas jaloux, mais si sensible! Est très actif, l'esprit occupé de tout, beaucoup d'intellectualité, un peu bohème et très bon. Véritable Cyrano, mais je ne reconnais pas Roxane dans l'écriture analysée sous ce pseudonyme.

PAPILLON NOIR.—Ne manque pas d'imagination, mais d'idéal; cependant on est artiste. Volonté très arrêtée, de la persévérance, de la jalousie, alors gare aux ennemis. Intelligente, mais sans culture; c'est dommage, car on a des idées et on sait les analyser. Vive, nerveuse et très active.

SYBIL DE MAISY.

Note.—Sybil de Maisy s'empressera de répondre par lettre personnelle, aux demandes d'études graphologiques, qu'il lui seront faites, et ce, au prix d'un dollar, nos correspondants sont priés de mettre un vingt-cinq sous, en timbres postes, dans toutes les lettres sollicitant une étude graphologique dans La Revue Moderne.

LA PETITE POSTE

A la demande de lecteurs nombreux nous inaugurons, aujourd'hui, la "petite poste" dans laquelle, sous forme de dépêche, les amis de notre Revue pourront inscrire des annonces de tous genres, échanger des renseignements, solliciter l'échange de lettres, de postales, et où également l'on pourra de l'ouest solitaire, par exemple, demander la jolie petite Canadienne de l'est qui voudrait bien venir, embellir le foyer isolé et vide... Et tout ce que l'on voudra enfin pourvu, naturellement que cela reste dans la note convenable et intelligente. **CONDITIONS:** 1er 25 sous par 15 mots, plus 1 sou par mot additionnel. 2. Chaque insertion devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3. Ces petites annonces devront être adressées avant le 25 du mois qui précède la publication de la Revue.

MLLE M. C.—(Numéro, rue, ville), désire échanger des cartes postales américaines contre des canadiennes. (exactement 15 mots).

M. P.—(Adresse) agriculteur de l'ouest, désire correspondre avec jeune fille sérieuse, échanger impressions, pensées. (15 mots).

Jeune fille aimerait vie calme, sereine accepterait correspondance avec quelqu'un de l'ouest ou de l'Abbitibi. Mlle G. D. (suit adresse).

TOUTES CES ANNONCES DEVRONT AVOIR UNE ADRESSE PERSONNELLE qu'il est toujours facile de voiler impénétrablement.

Voici maintenant une annonce véritable dont nos lecteurs voudront bien prendre note:

L'ABORD A PLOUFFE

Le Tirage d'une peinture à l'huile, organisé par Mde J. Girouard au profit d'une chapelle, aura lieu le soir du 4 avril, à la Salle du Conseil. Trois prix aux concurrentes; 1er prix un coussin valeur \$25., 2e \$5.00 en or; 3e une petite peinture.

Prière d'adresser toutes communications à

La Petite Poste

Revue Moderne

Casier 35, Station N. Montréal, P.Q.

COURRIER POÉTIQUE

L'ALLUMETTE.—Fantaisie agréable. Le 2e vers de la 4e strophe est fautif: "muet" compte deux syllabes et non une. L'inversion au 4e vers de la 5e strophe est par trop fautive.

A FRANCIS.—Madelon a du talent. Sa pièce est fraîche et gracieuse.

CHANSON EN LAMBEAUX.—Hélas! les vers aussi sont en lambeaux, au point qu'on ne sait s'ils ont des vers, de la prose, ou une façon jusqu'ici inconnue de s'exprimer. Ni rimes, ni rythme, ni rien!

VIEUX LIVRES.—Pièce inégale. La première partie vaut mieux que la seconde.

SOIR.—Première neige.—Les bulles de savon.—Des vers de poète, qui méritent un peu d'espace, dans la Revue.

BERCEUSE.—A part les "grottes d'ombre qui creusent le firmament blême," et la faute de grammaire de la dernière strophe, cette berceuse berce bien.

CHANSON DU TROUBADOUR.—Donnons l'hospitalité au gentil troubadour!

DEVANT UNE MOMIE EGYPTIENNE.—2e strophe: momifiés, 4 syllabes, non 3. "Un lit qui livre un arôme", ce n'est pas poétique. "Insignifiante," 5 syllabes à la rime. Etc., etc. Fautes de versification.

Saint Just..

PENSEES ET MAXIMES

Il n'y a rien de tel pour simplifier la vie que de la prendre simplement.

On dit qu'on n'a jamais qu'une passion dominante; moi, j'en ai deux; la guerre et la patrie.

Ce n'est pas assez de voir, il faut encore prévoir.
Duc d'AUMAË.



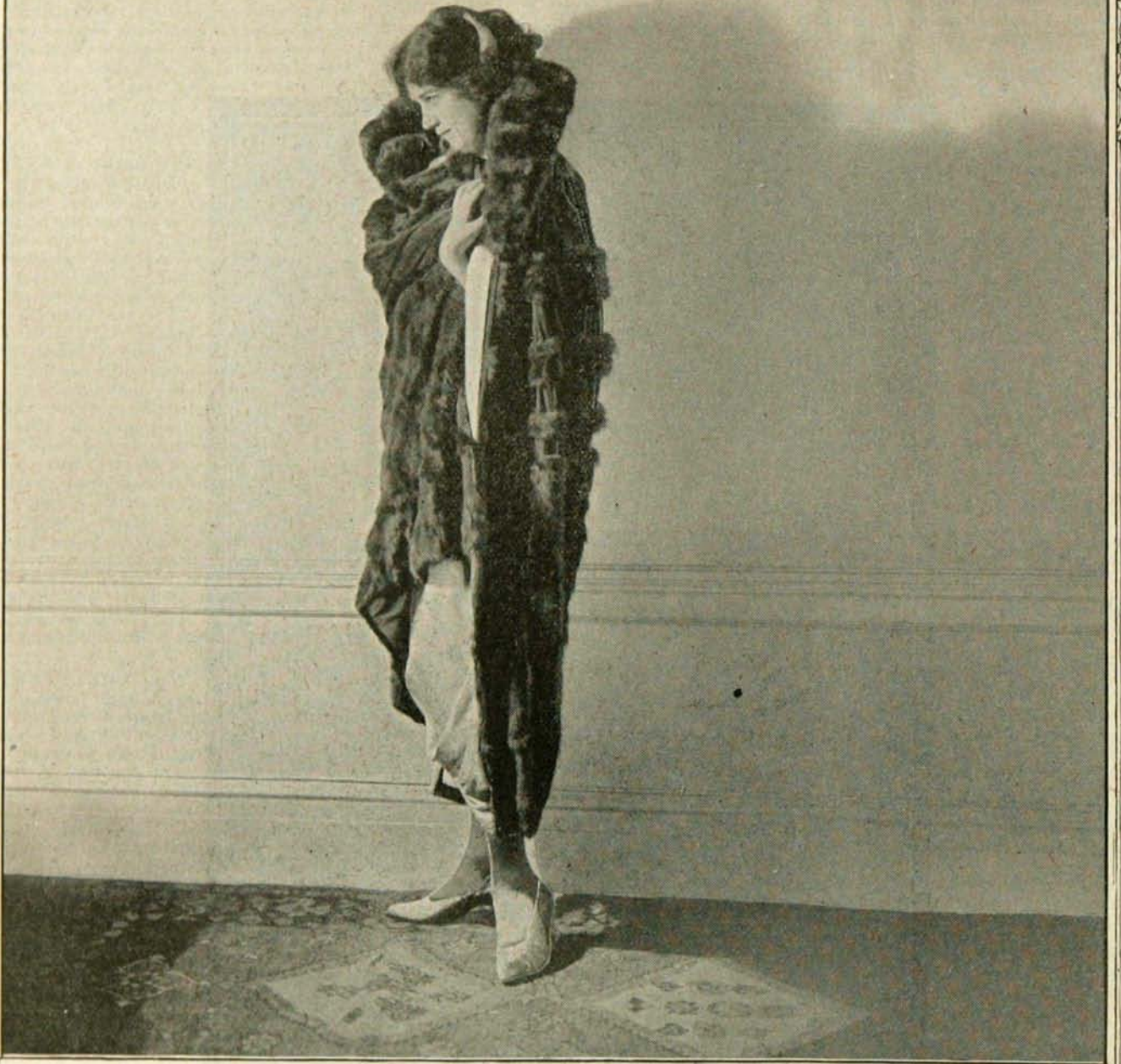
PALL MALL

La Cigarette par Excellence

Après le Thé

*Bouts en Siège
et Unis*

*1/3 à Londres,
30¢ ici.*



LABERGE LIMITÉE

392-Ouest Rue S.-Catherine — Angle Avenue McGill Collège

FOURRURES — MODES — IMPORTATIONS

EMMAGASINAGE — TAUX: 2%

MOI ET L'AUTRE

PAR JULES CLARETIE

ILLUSTRATIONS DE S. MACCHIATI

PREMIERE PARTIE

LE DOCTEUR CHARDIN

Dans le grand salon du docteur Chardin, boulevard Haussmann, des malades attendaient, venus à l'heure de la consultation, et, enfoncés dans les fauteuils, en des attitudes impatientes, les regards bourrus, timidement assis au bord des chaises, gardaient ce silence ennuyé des accusés conduits à l'antichambre d'un juge. Il y avait là deux vieilles dames, à l'air très triste, amenant un petit enfant pâle qu'elles grondaient un peu, très doucement, quand il toussait; une jolie jeune femme visiblement nerveuse et qui feuilletait fébrilement des albums de voyages, des livres illustrés, traînant sur la table; un gros monsieur au visage gonflé et apoplectique, et, dans un coin, les jambes croisées et son chapeau sur les genoux, un jeune homme maigre, élégant et fin, dont les yeux interrogateurs allaient des tableaux de maîtres appendus là, aux arbres du boulevard dont on apercevait, au-dessus des brise-bise des fenêtres, les feuilles jaunes, les branches à demi dépouillées par le vent d'automne.

Et le jeune homme, venu le dernier et ayant à laisser passer devant lui ces femmes et ces malades attendant près de lui, songeait que cette longue station dans le salon du médecin ressemblait vaguement aux autres stations de misère de la vie quotidienne. Les regards des impatients se fixent avec une sorte de colère jalouse sur ceux des clients qui doivent entrer les premiers.

— A quoi bon? A quoi bon se hâter? disait au jeune homme un voisin d'attente. A quoi bon, puisqu'on arrive toujours à son tour?

Le salon du docteur peu à peu se vidait ainsi. Les deux dames en deuil avaient poussé vers le cabinet le petit enfant pâle, le gros homme apoplectiforme s'était précipité vers le médecin en se cognant à un meuble et, charmante, élégante, ramenant fort joliment sur ses épaules son étole de fourrure, la jeune femme était entrée dans le cabinet toute souriante et brave, comme à un rendez-vous.

Maintenant, seul devant ces toiles qui l'attiraient, allant d'un Diaz à un Ziem, puis, debout devant la fenêtre et regardant sur le boulevard, à travers les plantes, passer les tramways électriques et les automobiles, le jeune homme attendait son tour pendant que le domestique, cravaté de blanc, ouvrant la porte qui donnait sur l'antichambre, introduisait de nouveaux malades, prenant sur les fauteuils et les chaises les places désertées.

Elles étaient courues, les consultations du docteur Chardin, et la postérité, qui commence à la frontière, avait commencé pour ce novateur hardi, aussi renommé

à l'étranger qu'à Paris, plus apprécié même peut-être en Amérique et en Russie, pour ses travaux sur les maladies nerveuses, les affections encéphaliques, la pensée, la vie du cerveau.

Aussi bien du docteur Chardin racontait-on comme d'une sorte de personnage légendaire, des histoires de guérisons inespérées, sortes de gageures d'un docteur Miracle, mais sans tapage et sans réclame. Libre, n'appartenant à aucune académie, le docteur n'admettait, dans le laboratoire qu'il avait à Montrouge, aucun visiteur, aucun témoin, fuyant les reporters comme d'autres les recherchent. Un original.

En revanche, son cabinet du boulevard Haussmann voyait affluer la foule, la clientèle aristocratique presque aussi nombreuse que les dolents faisant queue à la porte d'une clinique d'hôpital.

Et, tandis que le jeune homme regardait les passants, marchant vite, comme éperonnés par le premier froid piquant de novembre, le salon s'emplissait encore de ces nouveaux clients, accourant à la consultation comme à une vivante espérance.

La porte du cabinet s'ouvrit. Le crâne chauve du docteur apparut, le long bras maigre fit un geste d'appel et le jeune homme entra, le médecin lui indiquant un fauteuil de cuir, pour s'asseoir.

Devant un vaste bureau couvert de papiers et de livres, avec des crabes en bronze japonais pour presse-papier, le docteur Chardin, impassible avec son visage taillé à larges traits, fort pâle et qui évoquait le ressouvenir de tel ou tel visage sommaire sculpté dans la chair blême de quelque noix géante, se tenait les coudes appuyés sur son buvard et, ses doigts grêles entre-croisés, examinait jusqu'au fond des yeux le sujet placé en face de lui.

Le jeune homme, de son oeil sombre illuminant sa figure blême entourée d'une barbe noire très fine, semblait examiner, de son côté, avec une curiosité un peu inquiète, cet homme dont le regard interrogeait, cherchait la pensée comme avec une pince.

— Voyons, Monsieur, voulez-vous m'expliquer votre cas le plus sommairement possible. Il s'agit d'une maladie nerveuse, évidemment?

Grand, bien découpé, joli garçon, l'homme interrogé n'avait l'air ni d'un dégénéré ni d'un débile et il fallait le coup d'oeil spécial du docteur Chardin pour apercevoir la tare invisible.

— Oui, docteur, dit le client, la voix un peu émue. Et d'une maladie assez irrégulière. Mais vous avez beaucoup de monde dans votre salon et je crains d'être un peu long. D'un autre côté, vous verrez tout à l'heure que je ne puis remettre ma visite et que vous ne pouvez rejeter votre arrêt à un autre jour. Je vous demande

de vouloir bien m'écouter avec patience. Les autres...

— Vous avez passé à votre tour, Monsieur, les autres attendront leur moment. De quoi s'agit-il?

— Voilà. C'est, je vous l'ai dit, assez étrange, docteur. Tout autre que vous me prendrait pour un fou, un fou dont il constaterait officiellement la folie. Je suis malade, sans doute mais — vous pouvez me soumettre à tous les examens et à toutes les épreuves que vous voudrez — je ne suis pas fou. Non... Tous les aliénés prétendent, me direz-vous, qu'ils ont le cerveau parfaitement sain, je ne dis pas cela pour moi, notez bien au contraire. Il y a une lésion en moi. Et je vien vous exposer mon cas en vous demandant, non pas guérison d'abord, mais d'abord conseil et guérison ensuite.

— Je vous écoute, dit le docteur Chardin, dont les yeux gris ne quittaient pas les noires prunelles de celui qui parlait.

— Avant tout, il faut que vous me connaissiez, docteur. Voici ma carte.

Le médecin regarda:

— André Fortis... Le peintre?

— Le peintre.

Le docteur sourit — et l'expression de ce sourire inattendu dans cette physionomie glacée, parut charmante — puis il eut une phrase rapide, pittoresque et juste sur les beaux paysages mélancoliques exposés par Fortis au Salon dernier et il dit doucement:

— Vos toiles en effet sont d'une vision qui sait "saisir" et d'un art qui sait exprimer. Vous êtes un poète mais, à en juger par votre œuvre, un cerveau parfaitement constitué. Je n'en dirai pas autant de tous vos voisins. Passons.

— Docteur, fit André Fortis, qui sourit à son tour, mais plus tristement, puisque votre appréciation préalable m'est aussi favorable, elle me met plus à l'aise pour une confession qui, je l'espère, et malgré sa bizarrerie, ne modifiera pas votre diagnostic. Je vous ai dit que je n'étais pas fou. Mais mon état morbide me rend aussi malheureux que si je l'étais. Je suis un être dont à de certaines heures et pendant un laps de temps assez long, la personnalité se dédouble.

— C'est-à-dire?

— C'est-à-dire que, tout à coup, au moment où je m'y attends le moins, en marchant, en causant, en travaillant, à l'atelier ou à table, une soudaine attaque de sommeil s'empare de moi, je m'endors sans cause, et je deviens alors, — vous n'allez pas me croire — oui, je deviens un autre homme, un tout autre homme, un homme qui a sa vie différente de la première, ses opinions, ses idées, ses préoccupations qui ne sont pas les miennes, un homme qui vit en moi à côté de moi et qui coupe en deux mon existence accoutumée pour recommencer et continuer une autre

existence, soudaine, imprévue, presque foudroyante. Si bien que mécaniquement, dans cette seconde vie qui me donne en réalité une seconde existence, je suis tout différent de ma nature habituelle et vivant nécessairement avec les mêmes gens, je dois, gardant le même corps, la même voix, les mêmes gestes, je dois évidemment leur paraître incompréhensible et anormal puisque cette double vie fait en réalité de moi deux hommes enfermés dans le même homme. Notez, docteur, que je ne me serais même jamais rendu compte de mon état puisque je ne me souviens de ma seconde existence que lorsque la crise vient me surprendre, si un vieil ami de ma famille, mort il y a six mois, le docteur Burke...

— Je l'ai connu. C'était un brave homme.

— Si donc, le docteur Burke ne m'avait expliqué ce qui se passait en moi et comment un sommeil soudain pouvait me rejeter à une autre existence complètement différente de la mienne propre, quitte à me rendre à l'existence première sans que j'aie même, je vous le répète, le souvenir de ce que j'ai fait, dit et pensé pendant l'état second... Etat second, c'est bien ainsi, n'est-ce pas ? que vous appelez cette espèce de somnambulisme incroyable qui s'empare de moi et fait que pendant un certain temps je ne suis plus moi, je suis lui, un être que je ne connais pas, qui n'est pas moi, qui est l'Autre ?

II

DEUX EXISTENCES EN UNE.

Le docteur ne quittait pas des yeux le jeune homme et semblait étudier à la fois ses gestes, le son de sa voix, les mouvements du visage, une physionomie qui, assez calme tout à l'heure, semblait anxieuse peu à peu, colère comme si quelque tierce personne se fût introduite entre ces deux hommes et qu'André Fortis, devinant l'intrus, en fût irrité.

— Je suis persuadé, docteur, que vous me croyez parfaitement aliéné.

— Non, dit le médecin. Malade, oui, et vous venez de définir un cas tout à fait extraordinaire...

— Unique, fit le peintre avec violence, oui, unique.

Le docteur Chardin hocha la tête en souriant.

— Voilà bien l'orgueil humain ! Il se retrouve même chez les malades. Surtout chez les malades. Rien n'est unique, Monsieur, dans la nature. Tout a un précédent. La science ne connaît guère et n'a noté et étudié que cinq ou six cas identiques ou comparables au vôtre : mais cette question de la double conscience et du dédoublement de la personnalité, elle est connue, elle est même classique. Je regrette de vous enlever une illusion. Vous avez eu des prédécesseurs. Il est même une observation fameuse qui court dans les livres de physiologie et de psychologie, c'est l'histoire de Félicité...

— Félicité ?

— Vous ne connaissez pas ? Si vous ouvrez un volume relatif à l'hypnotisme — et je ne vous le conseille pas dans l'état nerveux où vous êtes — vous trouverez contée, répétée, rassasée l'histoire de cette jeune femme de Bordeaux qui a vécu deux existences en une, a eu un mari, des enfants, une double vie, vie triste, lorsqu'elle continuait l'une de ses deux existences,

gaie lorsqu'elle retournait à l'autre et étonnant par cette qualité les savants qui l'avaient mise en observation. Un charmant homme fort érudit, professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux et que je vois encore, en une de ses visites à la Salpêtrière, petit, pensif, modeste, causant bien, écoutant mieux. — le docteur Azam, qui s'est fort occupé d'hypnotisme, a attaché son nom à cette extraordinaire observation de Félicité. Félicité était une hystérique. Ne prenez pas le mot dans le sens que lui donne le vulgaire. Vous êtes un nerveux et la nervosité est l'hystérie des hommes. Et si les phénomènes que vous me décrivez sont exacts — votre précision me dit qu'ils sont exacts — vous êtes un Félicité mâle... Quel âge avez-vous ?

— Vingt-neuf ans.

— Vous n'avez, dans vos ascendants aucun parent d'humeur bizarre ? Cherchez bien ?...

— Aucun, dit le peintre.

— Votre père est mort à quel âge ?

— Soixante-quatre ans. Il était robuste. Un refroidissement pris en sortant du théâtre l'a emporté.

— Votre mère ?

— Ma mère est morte jeune. Je l'ai peu connue. Une figure souriante, un crayon de Chaplin, c'est tout ce qui me reste d'elle.

— Et dans les traditions de famille, rien qui vous rappelle quelque personnage par trop exceptionnel ?

— Rien.

— Il doit cependant y avoir un ascendant à qui vous devez cette névrose. En nous vit ou revit toujours quelque ancêtre inconnu qui réapparaît et nous impose ses tares ou nous apporte son génie. Vous n'avez pas eu d'accidents dans votre enfance, une secousse, une peur ?

— Rien, répéta le jeune homme.

— Souvenez-vous bien...

— J'ai beau me souvenir, docteur, je n'évoque rien, je ne me rappelle rien...

— Du reste, les causes ne suppriment pas les effets. Et ce sont les effets qu'il s'agit de combattre.

André Fortis regarda le docteur bien en face puis, après avoir paru hésiter :

— Combattre, soit. Mais, dit-il lentement, guérir ? Peut-on guérir ?

— On peut toujours guérir ! fit M. Chardin, la voix nette.

— Mais Félicité ? Cette Félicité du docteur...

— Azam !

— Mais Félicité ? A-t-elle été guérie ?

— Elle a vécu, je vous l'ai dit. Elle a été femme et mère et elle vit peut-être encore.

— Guérie ? répéta André en appuyant sur le mot.

— On peut toujours redevenir malade, répondit le docteur sur le même ton net dont il avait parlé de la guérison.

Un geste saccadé du jeune homme souligna la réplique :

— C'est que je n'ai pas le droit de redevenir malade, moi, docteur !

— Pourquoi ?

— Ah ! pourquoi ? pourquoi ?... Je me marie demain. Voilà.

Il y avait dans le regard du peintre une telle expression de fièvre hagarde que le docteur, observant jusqu'ici un névropathe, se demanda s'il n'était pas en présence d'un dément. Mais avec une précision singulière et comme s'il eût répondu à la préoccupation muette, à la pensée même

du médecin, le jeune homme se hâta d'ajouter et de répéter :

— Encore une fois, ne me croyez pas tout à fait fou. Troublé, oui, effrayé, oui. Poussé comme vers un gouffre, voulant reculer et ne pouvant plus reculer, oui. Et c'est pourquoi je viens vous consulter, me confesser en quelque sorte, je vous l'ai dit. Quant à avoir toute ma raison, j'ai toute ma raison, je suis bien moi — et depuis longtemps d'ailleurs j'ai reconquis ce moi et c'est ce qui a fait que j'ai pu commencer sans remords le roman d'amour qui se terminera ou qui doit se terminer demain par un mariage. — J'adore la jeune fille qui sera ma femme. Elle m'aime. J'ai une fortune indépendante et mon pinceau me ferait presque riche si j'étais harcelé par le besoin de travailler. Nous avons devant nous toutes les chances de bonheur. Mais à une condition, c'est que le dédoublement même de mon être ne rende pas impossible, absolument impossible cette existence nouvelle que je vais me créer et qui est le salut. C'est, en un mot, que cet autre moi qui n'est pas moi — en vérité, docteur, il me semble que je parle là comme Sosie dans l'*Amphitryon* de Molière — ne se jette pas à la traverse de ma vie, de mes joies, de mon foyer, et ne change pas en enfer ce qui doit être pour moi le refuge le plus délicieux, je vous le dis, le plus ardemment souhaité.

André s'arrêta, interrogeant avec inquiétude les roides prunelles du docteur Chardin. Il ressemblait, anxieux, à un homme qui attend la sentence d'un juge.

Avant de prononcer, le médecin interrogeait encore :

— Cet état second dans lequel vous entrez, de quelle façon commence-t-il ? Avez-vous un signe ou une sensation — ce que nous appelons l'*aura* — qui nous avertisse de sa venue ?

— Oui. Ne vous l'ai-je pas dit ? Généralement une sorte d'éclair, de zigzag lumineux et persistant passe par mes yeux, les objets me paraissent ou zébrés de traits de lumière, ou cernés comme d'une auréole, d'un halo... Ou encore une somnolence soudaine, une invincible envie de dormir, une lourdeur de tête qui n'est pas désagréable, non, au contraire, qui est engageante, attirante, comme si s'enfonçait dans la nuit était quelque chose de doux et de bon... Puis je sors de ce demi-sommeil vague ou de ces éblouissements pour me retrouver, pour me réveiller sans doute dans cet état second et devenir l'autre personne, endosser, si je puis m'exprimer de la sorte, la livrée et les idées d'autrui, être un autre, être l'Autre et continuer, dans cet état, l'existence nouvelle qui n'a rien de commun avec l'existence précédente. Mais je vous ai déjà dit cela. Je vous demande pardon, c'est de l'obsession.

— Y a-t-il un assez long temps que vous n'avez subi cet état second ?

— Oui, docteur, oui. Deux ans. Et le docteur Burke m'assurait même que j'étais guéri.

— Il avait raison. En pareil cas la suggestion est très puissante. D'ailleurs, Burke pouvait parfaitement dire vrai. Il est fort possible que vous soyez guéri... fort possible.

Une lueur de joie traversa les yeux d'André Fortis, rivés sur ceux du médecin.

— Alors, docteur, ce mariage ? Ce mariage a lieu demain...

— Eh bien ? fit Chardin, froidement.

— Rien ne s'oppose à ce qu'il ait lieu ? Je n'ai pas à craindre qu'une façon de fantôme s'impose entre mon bonheur et moi, prenne ma place, ou m'expulse en quelque sorte de ma propre existence ?

— Il faut surtout vous dire et vous redire, Monsieur, que ce que vous redoutez n'est pas possible. Il faut vous pénétrer, vous imprégner de cette conviction. Il faut chasser toute inquiétude. Il faut vous persuader que vous avez rêvé, et que le cauchemar est chassé. Vous entendez bien, vous persuadez intimement, absolument. Vous venez me consulter à une heure de votre existence où il est difficile de reculer. C'est demain, vous m'avez dit demain ?

— Demain, à onze heures, mairie du II^e arrondissement... A midi, à Saint-Roch...

Le docteur restait songeur, cherchant, hésitant, puis se mordant les lèvres. Il avait deviné le trouble de cette âme en détresse, l'effarement de cet esprit. Il se sentait devant un abîme.

Maître d'une destinée humaine, il avait le droit de vie et de mort. Un mot, un seul devenait une sentence.

— Demain!... dit-il. Et cette jeune fille vous aime ?

— Profondément, j'en suis sûr. Comme je l'aime moi-même.

Alors, lentement, le médecin prononça :

— Mon Dieu, Monsieur, vous seriez venu me consulter, il y a deux mois, je vous aurais conseillé de réfléchir, je vous aurais mis en observation, et mon opinion eût été bientôt nette. Mais vous venez, à l'heure où il s'agit du bonheur et aussi de la réputation d'une jeune fille, m'interroger en m'affirmant que votre médecin, qui, lui, vous a étudié, soigné, vous déclarait guéri... Vous m'embarrassez... Etiez-vous déjà fiancé quand le docteur Burke est mort ?

— Non...

— A-t-il eu vos confidences lorsque votre amour pour la jeune fille que vous devez épouser est né ?

— Oui, docteur. Et comme je lui exprimais mes troubles, une angoisse toute naturelle, je vous ai dit qu'il m'avait rassuré. Une existence certaine, une affection profonde, un métier que j'aime... Il croyait fermement que je pouvais braver l'avenir et que le passé, l'odieux passé, est en effet le passé...

— Je le souhaite, fit M. Chardin.

Il ajouta bien vite, André Fortis étant devenu légèrement pâle :

— Et je le crois, puisqu'il l'a dit. L'excellent docteur Burke n'était pas le premier venu.

— Alors ? demanda le peintre, dont la voix s'étranglait en posant la question.

— Alors entre le scandale certain, d'où peut naître quelque malheur irréparable...

— Certain aussi, docteur. Oui, si vous me dites de ne pas me marier demain, je rentre chez moi, j'écris ma lettre d'adieu, et je me tue ce soir.

— Ce serait une bêtise, fit le médecin. Mais ce sont les bêtises qu'on fait toujours dans la vie avec le plus d'empressement. Je vous disais qu'entre un malheur — et la bêtise en serait un qui ouvrirait peut-être la porte à beaucoup d'autres — entre un malheur et un aléa ou, ce qui vaut mieux, une espérance, il faut choisir la solution la moins tragique. Vous allez me donner votre adresse. Quoi qu'il arrive, vous reviendrez me voir et vous pourrez au besoin, jeter sur le papier, pour moi — pour moi seul, bien entendu — vos sensations, vos inquiétudes si vous en avez, si vous prévoyez le réveil de cet *Autre* comme vous dites, s'il réparait dans votre existence, ce que je ne crois pas — vous entendez, regardez-moi bien — (et le docteur enfonçait comme un bistouri son regard dans les prunelles du jeune homme) — ce que je ne crois pas (il appuyait sur les mots impérativement, les dictait comme un ordre) ce que je ne crois pas, vous accourez, tout de suite, nous aviserons ! Et nous serons les maîtres de la situation !

— Vraiment ? dit André Fortis comme dans un cri d'affranchissement.

— Vraiment ! fit M. Chardin avec fermeté.

— Ah ! docteur, docteur, docteur !... Vous me sauvez la vie !

— J'en suis persuadé. Vous êtes capable d'avoir déjà chargé votre revolver.

Le peintre eut un petit rire nerveux et comme effrayé — non de son acte — mais d'être deviné ainsi, sûrement.

— Oui, dit-il, c'est vrai ! Que voulez-vous ? J'adore ma fiancée. La perdre me paraît une chose impossible. Je ne peux pas me résigner à la perdre. Qu'est-ce donc qu'un bout de plomb dans la tête ?

— Soyez certain que ce n'est pas un remède, dit le docteur Chardin.

Il s'était levé tendait la main au jeune homme :

— Allons ! Et confiance !

— Et merci, docteur !

Puis, André Fortis, faisant le geste de déposer sur un coin du bureau les honoraires du docteur, M. Chardin l'arrêta :

— Non, non. Plus tard. Il s'agit ici d'une cure. Nous réglerons cela quand je vous dirai qu'elle est achevée. Et c'est vous, oui, vous, à l'heure voulue, qui me direz qu'elle l'est...

— Ah ! docteur ! répéta le jeune homme. Il y a quelque chose de plus admirable que l'artiste qui vend l'illusion de la cou-

leur et du rêve, c'est l'homme de science qui donne du bonheur.

— Tiens, fit le médecin, je retiens le mot : marchand de bonheur. C'est un titre. Eh bien ! soyez heureux, je vous le souhaite, monsieur Fortis. Et dites-vous : je suis heureux, comme vous vous répétez : je suis guéri. Se croire ce qu'on veut être, c'est peut-être la seule façon assurée d'avoir ce qu'on souhaite.

André Fortis descendit allègrement l'escalier du docteur et, regardant le boulevard, fit sonner joyeusement ses talons sur l'asphalte. Il marchait droit devant lui, la tête haute, aspirant l'air à pleins poumons. La vie lui semblait meilleure, ou plutôt devenait possible. Les feuilles sèches tombées des platanes couraient devant lui, rapidement, pareilles à des messagères de joie. Il y avait, au fond de l'horizon, dans la teinte d'un gris de perle de novembre, des coins de ciel bleu, d'un bleu tendre à la Corrèze, qui s'ouvraient comme des yeux de femmes. Du soleil apparaissait, puis disparaissait, animant les toits d'ardoises et les hautes maisons blanches. Et le temps était très doux, printanier, un de ces temps de mélancolique été de la Saint-Martin, où les paysages et les êtres ont la joie déjà blessée des choses qui vont finir.

Et c'était, au contraire, pour André Fortis une joie commençante. Il avait pris avec anxiété, deux heures auparavant, l'ascenseur qui devait le monter à l'appartement du docteur Chardin, et, la consultation achevée, il venait en descendant de poser sur le tapis des pas de conquérant victorieux ou de prisonnier affranchi.

La vie lui paraissait belle, les passants lui semblaient joyeux. Sur son socle, Shakspeare debout — Shakspeare, le poète des profondes amours et des tristes folies — avait l'air de lui dire : Rejette au loin le Doute qui tue, répète-toi à toi-même le contraire de la parole d'Hamlet : *Espère et vis !*

Vivre ? Le peintre ne demandait qu'à vivre. Le sang de la jeunesse battait ardemment dans ses veines. Les visions de l'art lui donnaient de beaux rêves. Les paysages étaient pour lui comme de vivantes poésies qu'il fixait sur la toile avec une joie de créateur, printemps qui souriaient de toutes leurs blancheurs ou larmes d'automne, avec leurs pluies de feuilles d'or. Comment ! Il avait devant lui un avenir de gloire et brusquement, comme un voleur de nuit se glissant en son être, un autre, l'*Autre*, viendrait lui arracher tous ses rêves, substituer des pensées nouvelles à sa propre pensée, arrêter net cette vie qui s'ouvrait triomphante, heureuse. Une sorte d'étranger se glissait

EAU PURGATIVE "RIGA"

LES ANCIENS VIVAIENT VIEUX
LES MODERNES VIVENT MIEUX
ILS POSSEDENT L'EAU RIGA
LE LAXATIF "NEC PLUS ULTRA"

Guérit la Constipation — la mauvaise Digestion

LA SOCIÉTÉ DES EAUX PURGATIVES RIGA :: MONTRÉAL

en lui et devenait lui. André endossait comme un costume, une personnalité nouvelle, et dans ce costume il se sentait étouffer, éperdu comme dans une armure de fer, trop étroite et trop lourde!

Et le docteur Chardin venait de lui dire là qu'on pouvait secouer le joug de l'intrus, briser cette armure morale aussi pesante que les instruments de torture dans lesquels on enfermait les patients autrefois! Le médecin avait, d'un mot, rendu au désespéré ce prétexte de vivre: l'espérance! André Fortis, joyeux, remerciait mentalement le ciel, les arbres, les feuilles, tout le cadre de son bonheur, de s'associer à cette ivresse de forçat évadé.

Oui, si la sentence de Chardin eût été tout autre, il avait résolu de mourir. Plutôt que d'écrire à Mlle de Jandrieu qu'il renonçait, pour des raisons inexplicables, à l'honneur et à la joie de l'épouser, il se serait logé une balle dans la tête. Ce n'était pas tentation impulsive du suicide, c'était une résolution prise après réflexion, l'acte mûri d'un homme qui ne sait comment sortir d'une position fautive. Et, Dieu soit loué, il en sortait naturellement! La jeune fille qu'il aimait deviendrait demain sa femme, et le docteur Chardin avait, comme le docteur Burke, déclaré que l'Autre pouvait être chassé, expulsé, conquis ou cloué au seuil de la maison heureuse comme un hôte importun, comme un oiseau de mauvais augure.

Epouser Mlle de Jandrieu! C'était pour André l'union souhaitée. Un roman qui, dans sa tendresse, eût été le plus simple et le plus banal du monde, si la terreur de l'affreux lendemain n'eût pas été tapie au fond, pareille à une angoisse vivante assise au foyer. André Fortis avait rencontré Mlle de Jandrieu à Trouville. Un ami le présentait aux parents, le père, vieux gentilhomme, général retraité, qui avait été riche autrefois et dont les terres, les vignes ravagées, ne valaient plus aujourd'hui ce qu'elles valaient jadis; la mère, charmante femme souriante, timide et pieuse, qui adorait son unique enfant, sa fille, et avait pris soin de façonner cette âme. Et le hasard des promenades, les promiscuités de la table d'hôte, les parties de tennis, les causeries d'abord rapides, puis, l'espèce d'intimité de la place succédant aux saluts et aux shakehands des *planches*, tout avait rapproché peu à peu, dans cette demi-liberté des villes d'eaux, les jeunes gens dont les rencontres, sous l'œil de M. et Mme de Jandrieu, n'avaient rien du *firt* banal, et devenaient au contraire une affection grave et profonde.

André avait mis d'ailleurs une discrétion absolue dans ses rapports et l'inquiétude qu'il ressentait de son état lui imposait une réserve anxieuse. Mais, comme si l'influence de Mlle de Jandrieu eût été sur lui spécialement calmante, très douce, il n'avait jamais éprouvé, chose extraordinaire, près d'elle, aucune de ces angoisses qui l'étreignaient autrefois, aucune terreur de la venue de l'Autre. Le bon regard clair de Cécile de Jandrieu lui donnait la sensation d'un lac limpide dont il eût vu le fond. Il le comparait à l'eau bleue du Léman dont les pensées de la jeune fille (il souriait à la préciosité de l'image) étaient les cygnes.

Elle était grande, mince, jolie, très blonde, le nez mince et les oreilles roses, avec une grâce alanguie de miss anglaise. La mère de M. de Jandrieu était Irlandaise. Aime d'artiste, musicienne, elle était pein-

tre aussi — oh! sans prétention — et ce goût, une passion pour l'aquarelle, l'avait rapprochée de Fortis. Elle avait particulièrement admiré au Salon dernier le *Ruisseau des Vaux de Cernay*, où le paysagiste avait mis une impression si profonde de mélancolie, l'eau fuyant parmi les roches, dans les arbres tristes, comme la vie parmi les duretés quotidiennes. Du moins Cécile avait-elle vu cela dans cette toile. En un paysage on aperçoit surtout ce qu'on porte en soi.

Et, assez timide, comme sa mère, Mlle de Jandrieu avait soumis ses aquarelles à Fortis. C'était mieux qu'un talent d'amateur qui paraissait là dans ces études du bord de la mer, des études variées de coin de plages ou de villes — au hasard des voyages, — des solitudes de Port-Royal, des déserts de la Crau, l'idéale patrie de Ziem. Et en critiquant, comme le professeur appréciant et corrigeant dans l'atelier les esquisses des élèves, ces aquarelles de la jeune fille, André Fortis échangeait avec elle des idées, des souvenirs, des sensations éprouvées devant ces visions réalisées là; quelque coucher de soleil sur la lagune, quelque bois d'oliviers gris en terre de Provence.

Une sympathie naissait ainsi. Mlle de Jandrieu trouvait chez l'artiste une sorte de guide exquis, des idées nouvelles qui la touchaient, cette fraternité d'admiration qui mène à la confiance attendrie. Chez André, c'était de l'amour. Un amour fait de joie rayonnante et d'inquiétude. Car il avait beau se dire que ces espèces d'apparitions d'un être inconnu dans sa vie, ce dédoublement de son "moi" qui l'avait autrefois saisi, et par deux fois dans son existence toute cette fantasmagorie malheureusement trop réelle appartenait au passé, était le passé, le souvenir et l'appréhension de cette étrange névrose lui revenaient non pas précis, mais avec les vagues et pénibles images qui vous suivent, après le réveil lorsque le cauchemar dissipé laisse encore le cerveau malade, comme un mauvais repas laisse la bouche amère.

Il se souvenait de la première atteinte de ce mal bizarre. A quinze ans, un jour de fête, en sortant d'un concert où les malédictions du *Manfred* de Schumann, les voix démoniaques ou divines de la partition byronienne avaient mis ses nerfs en mouvement, sa sensibilité à fleur de peau, il ressentait une douleur aux tempes, des éblouissements lui passaient devant les yeux. Engourdi, sommeillant à demi, il suivait ses camarades sans dire un mot puis, après quelques minutes de cette somnolence, ses paupières se relevaient une expression toute nouvelle emplissait ses yeux de flammes, et il tenait à ses amis des propos qui les étonnaient, qui étaient tout autres que ceux de la matinée, de l'heure précédente. Il était devenu un autre en effet, réellement et visiblement un autre. Et son père vivant alors, appelait le professeur Charcot, puis le docteur Adam Burke, vieil ami de la famille, et leur demandait:

— Mon fils est-il fou?

Il n'était pas fou. L'accès prenait fin après quelques jours et André redevenait lui-même. Les médecins avaient l'un et l'autre prononcé le même nom, diagnostiqué la même affection. C'était le cas de tout à l'heure rappelé à Fortis par le docteur Chardin. La double conscience de Félicité, venant d'une double existence, normalement ou en *condition seconde*, — le

mot était du docteur Azam, — cette double conscience se partageait aussi l'être, le corps et le cerveau d'André.

Par trois fois il avait été "un autre" vivant d'une vie inattendue sous le même nom et avec le même visage. Oui, ce phénomène fantastique s'était produit. André, pour fuir les regards de ses amis, avait fait en Italie un voyage, emportant sa boîte à couleurs et ses pinceaux; — et, espèce de somnambule, continuant son rêve pendant des mois, il prenait des notes, des croquis, achevait des tableaux dans cet état anormal dont pas un compagnon de voyage, pas un guide de musée, pas un étranger ne pouvait soupçonner l'existence, l'intelligence, la parole, le raisonnement — mais un raisonnement nouveau, très différent des opinions habituelles de l'artiste — étant parfaitement intacts.

Et tout ce qu'il avait pensé, cherché, trouvé pendant ces entr'actes de sa personnalité, le comblait, d'étonnement, le stupéfiait.

Car — la toute-puissante nature a de ces ironies — rien n'était plus différent que l'art et les réflexions d'André Fortis pendant les périodes distinctes de sa double vie. L'autre était excessif, emporté vers toute nouveauté, paroxyste, et secoué de fièvre. La douceur, au contraire, un peu mélancolique du jeune homme était le charme de son geste, de sa voix, de son regard.

C'était cette douceur qui avait lentement séduit Mlle de Jandrieu, inspiré confiance au général et à la mère. Une douceur qui semblait, du reste, être devenue le caractère même, l'unique façon d'être du jeune peintre.

D'abord timide, hésitant, André s'était laissé aller à la confiance. Il n'espérait plus, traversant la vie comme un homme qui serait menacé d'être forcé, de temps à autre, à se laisser écrouler dans une prison. Et voilà qu'une rencontre d'été, le sourire d'une enfant, la caresse d'une voix de femme, lui rendaient une espérance. Vite, il consultait le docteur Burke.

— Puis-je me marier? Suis-je fou?

— Vous n'êtes pas un fou. Vous êtes, mon cher enfant, un malade. Et, la condition seconde que vous avez traversée ne réapparaissant plus, vous êtes un malade guéri.

— Guéri? Vous l'affirmeriez? Vous me le jurez?

— Je ne jure pas, moi, je crois. Je crois fermement. Et surtout je vous ordonne de croire. Vous êtes vous. Votre personnalité vous appartient. Vous êtes libre.

C'était un peu l'ordonnance, l'ordre du docteur Chardin.

— Libre d'aimer, de réussir, d'être époux, d'être père? demandait André.

— Libre de votre destinée, avait répondu le docteur Burke dans toute la plénitude de sa conscience et de sa confiance.

Alors André s'était laissé aller sans résistance à son amour pour Cécile. Il lui semblait en effet que rien ne pouvait désormais troubler sa quiétude, foudroyer sa joie. Il se sentait jeune, bien portant, plein de foi, riant à l'avenir. Le coup d'œil du docteur Burke n'était pas de ceux qui peuvent faiblir. Et, encouragé par Mme de Jandrieu, il demandait, il osait demander après une dernière entrevue avec le docteur, — la main de Cécile.

Les fiançailles duraient depuis trois mois, André ayant loué à Ville-d'Avray un

atelier pour se trouver plus près des Jandriou qui, au retour de Trouville, passaient les premières semaines d'automne à Marnes. La mort soudaine du docteur Burke, emporté par une embolie, avait un moment terrifié le jeune homme. Il aimait profondément le vieux médecin qui l'avait soigné tout petit. Et puis, M. Adam Burke était le confident de ses angoisses, le maître impératif qui lui enjoignait d'espérer, de croire. En le perdant, André perdait le grand appui cordial de son existence et la détresse, une détresse éperdue, un moment s'empara de son esprit. Il se sentait de nouveau environné de nuit. Les Chœurs de *Manfred*, aux sonorités sataniques, lui revenaient comme des échos d'un sinistre au-delà. Il avait devant lui le spectacle de l'*Autre*. Un regard, un sourire de Cécile chassaient ces oiseaux de nuit. Et puis il se rappelait, se répétait les paroles du vieil ami :

— Je vous ordonne de croire. Vous êtes libre. Vous êtes mort !

Le docteur mort lui parlait encore.

Il croyait, il espérait. Il rêvait. Il se laissait bercer, entraîner par l'amour et la vie. Tout avait disparu, tout était vain, tout était mort. Il n'aurait qu'à aimer et à être aimé.

Puis, au dernier moment, le doute et l'épouvante l'avaient pris. Demain il épouserait Mlle de Jandriou, demain, Cécile, cette grâce, cette candeur, lui appartenait. Il sourirait à ce visage de vierge. Il emporterait vers l'inconnu cette jeune fille qui, du fond de l'âme, lui avait dit, la veille en tendant son front au baiser : "Toute ma vie est à vous et je suis bien heureuse !" Demain ? L'angoisse atroce l'étreignait encore à cette pensée et il avait la peur du cercle de fer le serrant aux tempes.

Alors il pensait au docteur Chardin. Il se rappelait ce que Burke lui en avait dit : Un maître. Le Maître.

Il se précipitait chez le médecin comme vers une espérance suprême. Avait-il le droit de condamner une créature exquise comme Cécile à vivre désormais avec un être marqué d'une indélébile tare ? Burke, en son affection, ne s'était-il pas trompé ? Le médecin, pour sauver ou essayer de sauver un homme, n'avait-il pas menti en disant : "Vous êtes libre !" Cette liberté ne devait-elle pas conduire à une déception, à une révélation sinistre, aboutir à la démence ?

Mais voilà que quelques mots du savant illustre rendaient à André, plein de jeunesse, la foi suggérée par le médecin mort. Il était libre de faire sa vie à sa guise. Il était libre d'espérer. Il espérait.

III

LE MARIAGE D'ANDRÉ FORTIS.

Et ce fut une soirée exquise, ce dernier soir où, seuls dans le petit salon, tandis que M. et Mme de Jandriou causaient, eux aussi, de l'avenir dans la pièce voisine, les jeunes gens—les époux de demain—échangeaient ces dernières pensées, ces dernières paroles des êtres qui, étrangers encore l'un à l'autre, demain porteront le même nom, demain partageront la même destinée.

Elle le regardait de ses yeux bleus, toute sa délicate physiognomie, souriante et claire, illuminée de confiance et d'amour. Et lui, enveloppant d'une expression de protection et de dévouement, cette fine créature au corps souple doucement étendue sur le

canapé où ils étaient assis, André approchant ses lèvres de la petite oreille rose de cette enfant, qui, demain serait sa femme, lentement, dans un murmure, lui disait :

—Je t'aime!

C'était la première fois qu'il la tutoyait et le fiancé un peu réservé, timide et inquiet qu'il avait été, devenait un amoureux passionné, parlant un langage qui semblait à Cécile une musique inconnue. Elle avait rougi à ce tutoiement inattendu, à ce *tu* qui était comme la prise de possession de tout son être par l'élu et sa jolie tête blonde, comme devenue lourde de pensées nouvelles, se laissait tomber à demi sur l'épaule du jeune homme.

—Oui, vous m'aimez ! Et que je suis heureuse ! répondait une voix à peine perceptible.

Leurs mains, qui devaient se joindre devant l'autel ne se quittaient pas.

Le général de Jandriou, paternel et cordial, entra, interrompant le duo par un : "Eh bien ?"—puis ajoutant : "Mes chers enfants, je conçois que le temps vous semble court, mais il passe. Il se fait tard. Et demain Cécile doit s'éveiller de bonne heure. La robe ! La fameuse robe !..."

André se leva, Cécile sourit :

—Tu as raison, papa !

—J'ai toujours raison !

Le fiancé prit congé de Mme de Jandriou qui lui tendait les mains, le regard ému—et Cécile l'accompagna jusque dans l'antichambre, toute seule, attendant qu'il eût endossé son pardessus et qu'il cherchât le front de la jeune fille, y posant un dernier baiser, pour lui dire, à son tour, doucement, lentement :

—Moi aussi, je t'aime !

André emportait, dans ce dernier mot, tout un monde de joies. Il oubliait tout, ne pensait qu'à Cécile, s'absorbait dans cette pensée unique : "Je serai le mari de cette délicieuse créature !" Le reste disparaissait, angoisses et mauvais rêves. Tout était dissipé, chassé, éclairci, joyeux.

Et ce fut avec une âme légère, une confiance alerte, une sensation de gratitude envers la destinée, qu'il se rendit au logis où l'attendait sa fiancée, sous le voile blanc, dans la robe blanche...

Les portes de Saint-Roch s'ouvraient maintenant et sur le tapis ourlant les marches de pierre le cortège s'avançait vers l'autel. L'orgue jetait aux voûtes cette *Marche Nuptiale* qui a salué tant de couples allant ainsi, vers l'inconnu, le sourire aux lèvres. *Marche Nuptiale* des jours de fête, succédant sur ces mêmes touches de l'orgue, sous ces mêmes voûtes de pierre à la *Marche Funèbre* que, plus d'une fois, la destinée pourrait faire exécuter par avance pour tant de mariés avides de bonheur.

Devant l'autel, André, lorsqu'il passa l'anneau de mariée au doigt de Cécile, se sentait ramené aux impressions d'enfance et il lui semblait qu'il se retrouvait tel qu'il était lorsqu'il avait la foi, il y avait longtemps, si longtemps ! Ses doigts serraient avec une douceur tendre la main que la jeune fille mettait dans la sienne et l'émotion ne faisait pas trembler celle qui se donnait, se fiait à lui, certaine d'une affection et d'un dévouement.

Sous la bénédiction du prêtre, Cécile courbait le front avec une ferveur pareille à la netteté avec laquelle le *oui* qui lie deux créatures humaines avait été prononcé devant le maire. Et les parents regardaient sur les chaises de velours doré, l'habit noir

du marié, à côté de la robe blanche dans la lumière de l'autel.

Lorsque le couple maintenant uni traversa la double haie des invités, amis, curieux, envieux, visages interrogateurs ou souriants penchés sur le passage des nouveaux mariés, un rayon de soleil vint à passer, à travers les vitraux, envelopper comme d'une auréole la beauté blonde de celle qui était maintenant Madame Fortis. Une projection de lumière électrique n'eût pas éclairé avec plus de sûreté ce joli visage qui apparut joyeux dans cette illumination soudaine. Et les superstitieux souriaient à cette soudaine intervention du soleil en disant :

—C'est signe de bonheur !

Cécile s'appuyait sur le bras d'André et cette pression confiante et charmante semblait au jeune homme une caresse.

Le cortège suivait derrière les jeunes gens, vraiment beaux dans l'inconsciente fierté de l'amour heureux, et la sacristie s'emplissait de la foule énorme des invités.

Et tout heureux de cet empressement, de ce flot succédant au flot, les mariés et les parents trouvaient très long pourtant le défilé, comme ils allaient, tout à l'heure, dans la bousculade et l'escalade des salons de M. de Jandriou, trouver interminable la réception, l'assaut des buffets, la visite aux cadeaux, les compliments recommencés, les nouveaux : "Tous mes vœux !" parmi les touffes de roses ou lilas, de fleurs toutes blanches.

Cécile allait et venait, rayonnante avec sa couronne d'oranger sur sa belle chevelure couleur de blé mûr et quand elle parlait devant lui, André, qui la cherchait du regard dans l'élégante foule, lui jetait un sourire ému, heureux, très fier. Il croyait vraiment faire un rêve. Ainsi cette belle jeune fille qui était là, admirée, enviée, aussi rayonnante dans ces appartements que tout à l'heure sous le rayon doré, dans l'église, elle était à lui ! C'était sa femme. Elle portait son nom. Il avait chassé les pensées lugubres, les craintes noires. Il pouvait espérer et vivre.

Puis, tout à coup, dans le brouhaha de la réception, comme il voulait traverser un petit salon pour rejoindre précisément Cécile, il s'arrêta net : une impression singulière, non pas une douleur, une sensation presque agréable au contraire, quelque chose comme le vague du demi-sommeil, comme ce geste d'un bereur invisible qui nous attire doucement, lui traversa le cerveau et il lui sembla que quelque doigt inaperçu le touchait à la tête, du côté droit. Et André Fortis resta immobile. Et sur place.

Alfred St-Cyr
Maison fondée en 1860
TÉL: MAIN 1287

Hurtubise & Saint-Cyr

Courtiers d'Assurance, Feu, Vie, Accidents,
Bris de Vitre (plate glass), Automobile
et Garantie Patronale, Etc.

Agents Financiers, Emprunts négociés
Administration de successions
Agents Royal Insurance Co. Limitée
Représentants des Révdes Soeurs Gries

BUREAU :

EDIFICE DE L'ASSURANCE ROYALE

5-6 F. PLACE D'ARMES

Brusquement, il se sentit pris de terreur. Était-ce une crise? Le passé, l'épouvantable passé, n'était-il donc pas mort?

—Allons, voyons, voyons, je me trompe? L'odeur des fleurs... le bruit, la foule... Il est permis d'avoir la migraine. C'est une migraine, rien de plus. J'ai la migraine, voilà.

Il s'arracha à la pensée d'angoisse qui l'avait d'un coup comme cloué sur le tapis. Il alla vers le petit salon. Cécile riait avec des amies. L'une d'elles, armée d'un appareil, voulait absolument photographier les mariés, sur le balcon.

En passant, André aperçut une sorte de pâle visiteur, un peu hagard, dans la glace. C'était sa propre image. Tout à l'heure souriants, les traits avaient pris vivement une expression d'inquiétude.

—Je suis bête!... Le docteur Chardin me l'a dit, affranchi, délivré. Plus rien à craindre.

Et comme l'amie de Cécile, miss Howe, une Américaine, répétait:—Oui, oui, je veux vous photographier, ce sont des souvenirs qu'on a du plaisir à garder.—Allons nous faire photographier, dit-il gaiement.

Sur le balcon, loin de tout ce bruit qui leur arrivait encore par la fenêtre, il oubliait la sensation chassée. La tête nue, dans le grand air de ce beau jour qui semblait printanier, il ne ressentait plus la pression de cette main sur son crâne, ni obsession, ni migraine.

—Il n'y a pas de plus beau temps, disait miss Howe. C'est l'été de la Saint-Martin. Quand vous serez très vieux, très vieux, vous serez enchantés de retrouver cet été là dans mon verascope.

—Oh! très vieux! nous avons le temps. Ils riaient. L'Américaine remerciait.

—C'est fait. Oh! ce n'est pas long. Aussi court que dire *oui*.

Et ils rentraient dans l'appartement qui peu à peu se vidait, avec le buffet dégarni, les carafes à sec, et les pétales de fleurs tombées sur le tapis. Cette solitude, qu'ils appelaient dans la lassitude de la journée de joie officielle, leur semblait délicieuse.

Peu à peu le soir entra dans l'appartement où flottaient les odeurs de liqueurs et de roses. La mélancolie du crépuscule emplissait les pièces, tout à l'heure envahies, maintenant désertes. M. et Mme de Jandrieu songeaient que bientôt—si tôt—Cécile allait partir, laissant plus vide encore le logis, la petite chambre aux rideaux de perse à semis de fleurettes où elle avait passé sa dernière journée de jeune fille.

Elle, harassée, mais joyeuse, allait, de meuble en meuble, s'asseyant et disant avec un grand rire clair:

—Je suis brisée!

Le général, essayant de sourire, répondait, croyant être gai:

—Heureusement on ne se marie pas tous les jours!

Le repas en famille fut silencieux, les parents songeant au départ, Cécile à cette sorte de fuite qui la séparerait tout à l'heure de ces êtres chers pour l'entraîner vers l'inconnu.

—C'est tout de même étrange, la vie, disait M. de Jandrieu. On élève un enfant qui est notre joie de tous les jours pour qu'un monsieur qu'on ne connaît pas, un passant—oh! je l'aime infiniment ce passant, mon cher André—vous la prenne et vous l'emmené. On était tout hier, on ne sera plus rien demain. C'est banal comme

la vie. Tous les parents ont fait cette réflexion là; mais quand on la fait soi et pour soi, ah! ma foi, on est un peu troublé! Je n'ai pas très faim!

Tous les espoirs des parents se traduisaient en regards, doux comme des bénédictions, fixés sur les époux, doucement. L'abdication est le lot des vieux: si les jeunes ne les oublient pas trop ils sont consolés de leur déchirement et payés de leurs peines.

Mme de Jandrieu donna un dernier baiser à sa fille, le général serra à la briser la main de son gendre et dans le coupé qui attendait à la porte, Cécile monta, les yeux en larmes, et André oublieux de ses craintes, heureux, joyeux!

—Ce n'est pas de chagrin que je pleure, dit Cécile assise à côté de son mari. Je regrette ceux qui sont seuls, mais je suis heureuse, vous savez!

—Vous?... Pourquoi me dire vous?

—Je ne sais pas...

Le tutoiement, qui lui avait paru tout simple, chez elle sous le toit de ses parents, l'intimidait, la troublait dans le tête-à-tête de cette voiture qui les emportait comme dans une fuite. Et pourtant elle n'avait pas peur. C'était bien le compagnon rêvé qu'elle avait là à ses côtés, et dont elle sentait le regard dévoué fixé sur elle. Quand le coupé passa devant quelque bec de gaz, la lumière entra par la vitre, elle éclairait un instant le visage souriant d'André et la robe blanche, puis disparaissait—et doucement Cécile laissait aller sur l'épaule du jeune homme sa tête blonde, puis, dans un murmure:

—Oui, heureuse, je suis heureuse et je t'aime!

Alors, il la serrait contre sa poitrine et ses lèvres cherchaient le front de cette vierge et s'y posaient dans un baiser d'extase.

Ils regardaient aussi, les mains jointes, dans la rue.

—Nous vivrons très vieux, disait André gaiement.

—Très vieux?

—Oui. Je viens d'interroger une enseignante. Je me suis dit si la première lettre rencontrée est un O—c'est que nous serons longtemps, longtemps l'un à l'autre, si c'est un R...

—Et la lettre?

—*Coiffure!*... *Virgile coiffeur!*

—*Virgile?*

Elle s'était mise à rire.

—Ce bon *Virgile!*... Alors vous êtes donc superstitieux?

—Très. Je ne crois qu'à demi pourtant à ces réponses du hasard. Mais quand la réponse est favorable, eh bien! je suis content... *Virgile coiffeur!*... Nous vivrons très vieux...

IV

LA CRISE REVIENT

Le coupé s'arrêta devant la maison de la rue Murillo, où la femme de chambre, qui avait servi Mlle Jandrieu, attendait Madame Fortis. Cécile passa rapidement devant la loge du concierge, fuyant très vite les regards curieux, et, le frisson de sa robe troublant seul le silence de l'escalier, monta, légère, comme furtive, jusqu'à l'appartement qu'ils allaient habiter. La lumière électrique éclairait, dès l'anti-chambre, les fleurs, dont Mme de Jandrieu avait surveillé l'arrangement pour donner à ce logis nouveau un air de fête. Les lilas,

par touffes blanches, apportaient là du printemps, un décor de joie.

Et Cécile sourit à ce cadre heureux de lumière et de fleurs.

Ils restèrent un moment silencieux, debout devant la cheminée de leur chambre, leurs visages reflétés par la glace, le coude appuyé au marbre et les mains jointes. Leurs regards avaient une ferveur de prière. Cette solitude délicieuse qui commençait leur vie nouvelle les emplissait d'une même émotion exquise, d'une anxiété qui se fondait en douceur.

—Ma femme! disait André. Quel mot où tient toute une existence, la nôtre désormais. Ma femme!

Elle ne répondait qu'en lui prenant les mains, et l'étreinte muette disait tout un poème de tendresse.

Elle n'avait pas à parler pour qu'André la comprit. Il lisait dans cette âme comme à livre ouvert et doucement, la laissant seule dépouiller cette robe de mariée qui moulait sa taille, son corsage, cet être tout entier de séduction et de grâce, où il y avait encore un doux charme enfantin, il s'éloigna, ne disant rien, faisant signe seulement qu'il était là, tout à côté, tout près, dans sa chambre qui serait la sienne, s'ouvrant sur la pièce où Cécile allait dormir.

Une sorte de chambre de garçon avec une bibliothèque, un bureau, quelques tableaux de choix. André tourna le bouton électrique et après avoir regardé autour de lui, redressé un cadre qui penchait, pris et repris sur les rayons un livre sans l'ouvrir, se laissa tomber sur un fauteuil. Il songeait.

Toute cette journée passée lui semblait éhémérique. Ce bruit, cette foule, ce défilé, tous ces visages disparus, était-ce bien réel? Et se trouvait-il vraiment rue Murillo à deux pas de cette jeune fille qui était sa femme, dans l'appartement loué par lui et dont il avait surveillé l'aménagement?

Oui, tout cela était vrai! Mademoiselle de Jandrieu était Madame Fortis. Ce logis était le nid, le foyer, le refuge. Il avait là-haut son atelier, dans la clarté, avec le parc Monceau pour horizon. Il allait travailler. Il allait être aimé, aimer. C'était la halte, la halte heureuse, la vie nouvelle.

—Ou plutôt, la vie! songeait-il. Car ai-je vécu jusqu'à présent?

Et il ne savait même plus le nom des amourettes qui avaient précédé ce grand amour.

Il écoutait, se demandant à quoi pensait maintenant Cécile, ce qu'elle faisait, si elle songeait à lui. Il n'entendait aucun bruit, la chambre à côté semblait vide.

—Elle prie peut-être:

Il ne lui déplaisait pas à lui, libre esprit, que cette enfant priât pour leur bonheur commun.

Il eût voulu le lui dire, lui parler, la revoir. Il trouvait la solitude étrange après le brouhaha du jour. La pendule sonna. Le timbre le fit sursauter.

—Tiens, je suis nerveux, moi!

Il se leva, reprit un livre au hasard, un volume de Musset: *Les Nuits*.

Du temps que j'étais écolier
Je restais, un soir à veiller...

Il referma le livre bien vite. Cette *Nuit de Décembre* l'avait toujours troublé, lui trouvant la sensation d'un fantastique réel. Le docteur lui avait même dit, un jour, que l'homme qui avait évoqué cette nuit était médicalement parlant un fou.

—Ces médecins. Un tel poète!
Il trouvait d'ailleurs bizarre que le hasard de son geste l'eût conduit tout juste à cette pièce de vers qui faisait vibrer ses nerfs comme sous un archet!

Quand auprès de moi vint s'asseoir
Un écolier vêtu de noir
Qui me ressemblait comme un frère...

Et les vers qu'André Fortis savait par cœur chantaient comme un refrain, revenaient comme un lamento dans la mémoire du jeune homme. Il s'était assis de nouveau et il lui semblait que, derrière lui, derrière le fauteuil, quelqu'un marchait.

Dans la glace, il se vit lui-même, tournant vivement, interrogative, sa tête pâle.
—Personne!

—Et qui eût pu être ici ? C'est insensé ! Il se mit à rire et il s'entendit rire.

—Ce diable de Musset ! C'est sa faute.

Il s'était levé, sifflait un air quelconque, et subitement, invisiblement se sentait comme ramené, poussé vers la même idée obsédante.

Je restais, un soir, à veiller...

Il éprouvait cette sensation étrange, que le veilleur de la nuit d'hiver c'était lui, et qu'il en éprouvait les angoisses et les terreurs. Un bruit venu de la chambre de Cécile, un son de voix furtif à travers la porte, et la sensation obsédante eût été chassée brusquement. Mais la chambre restait muette. A ce point que maintenant André redoutait un danger, un évanouissement, un accident.

—Si je l'appelais ?

Et puis il tentait de se ressaisir. Il voulait la laisser libre. Tout à l'heure, en riant, il lui dirait ses craintes...

Mais peu à peu elles prenaient, ces craintes, une autre forme. Et c'était de lui, de sa propre souffrance, maintenant, qu'il s'inquiétait. Ne ressentait-il pas, aux tempes et, là, au côté droit du crâne, cette sensation de pression singulière, celle d'un doigt qui presserait les os, toucherait, invisible, le cerveau ? Oui, cette lourdeur presque charmeuse, tentatrice, comme un sommeil attirant, très doux, ce sommeil particulier, berceur dans sa cruauté, ce sommeil maladif qui faisait de lui un autre homme, lui imposait une personnalité nouvelle, ce sommeil dont il n'avait plus, depuis longtemps, si longtemps, senti les approches, il venait là, ce sommeil, comme un spectre inattendu, disparu, brouillard fondu qui reprenait corps, se dressait, se glissait dans sa propre individualité, ou plutôt la chassait et la transformait.

—Ah ! dit André tout haut. Le docteur Chardin s'est donc trompé ! Le docteur Chardin a donc menti ?... La crise est là ! Elle revient !... Mais c'est effrayant !

Et, la voix devenue rauque, il répéta encore ce terrible mot, pour lui plein d'horreur :

—La crise !

Alors il se leva tout droit, regarda un moment avec une expression d'égarément et d'épouvantable douleur la porte qui le séparait de Cécile, puis, le pas sa cadé, voulut aller à un petit meuble là-bas, près de la bibliothèque, où il avait mis l'autre jour, une arme, un revolver.

Il cherchait la clef dans sa poche.

—Où est-elle donc, cette clef ?

Sa main, devenue fébrile, ne la trouvait pas. Une torpeur le prenait, lui rendait la tête pesante et, tandis qu'il essayait de relier entre elles des idées éparées comme dans l'avant-sommeil, son front alourdi

semblait l'entraîner en avant et vaincu il s'asseyait enfin dans le fauteuil où— inquiète à son tour, après une attente assez longue, timide, le cœur battant bien fort, Cécile—ouvrant sa porte, le trouvait assis mais non pas endormi, songeant les yeux ouverts.

Elle s'arrêta, attendant un sourire, un mot, puis, un peu surprise, elle s'avança doucement, attendant que Fortis levât les yeux sur elle.

Dans son peignoir blanc, elle semblait, la lumière des lampes avivant l'or fin de ses cheveux, plus rose et plus délicieusement frêle élançée, avec les élégances d'une Diane de Jean Goujon, mais d'une Diane juvénile et dont la fierté était encore timide.

L'immobilité d'André, qui ne paraissait même pas s'apercevoir qu'elle était là la surprit. Elle n'osait pas avancer, elle se taisait, une parole de ses lèvres lui eût semblé un appel. Mais le moindre bruit, le frissement de son peignoir glissant sur le tapis, eût dû avertir André. Il ne la regardait pas. Il fixait, dans le vide, elle ne savait quelle image. Un moment elle le crut endormi.

Mais il se leva brusquement et cette fois il tourna les yeux vers elle. Ces yeux paraissaient étonnés.

Il eut un geste de grande politesse, sans affectation, le geste d'un galant homme qui salue une femme en s'excusant de passer devant elle, et très doucement :

—Je vous demande pardon, Madame !

Cécile croyait rêver. Cette voix n'était plus celle d'André. Elle avait une sonorité singulière. Les mots prononcés étaient brefs. Le pardon demandé semblait s'adresser à une étrangère. "Pardon, Madame !" Ce mot, Madame, après la tendresse des confidences murmurées à l'oreille dans le coupé qui emportait les amoureux, ressemblait à une parole d'une langue nouvelle, inattendue. André avait esquissé le salut comme s'il eût tenu un chapeau à la main et il s'éloignait d'un pas hâtif, ouvrant la porte vivement et disparaissant dans l'ombre de la pièce voisine.

Et toute seule, Cécile éprouvait la sensation de terreur singulière, comme si elle eût échappé tout à coup à la réalité et se fût trouvée devant une vision. Avait-elle vraiment aperçu là, dans ce fauteuil vide, celui qui était son mari ? André lui était-il apparu, debout, la regardant de cet air surpris qui la surprenait elle-même ? Avait-il vraiment parlé ? Ces mots : "Je vous demande pardon, Madame !" les avait-elle entendus ?

Elle examinait les objets qui l'entouraient, les meubles, la bibliothèque ouverte, le livre tombé sur le tapis... Cette pièce inconnue où elle se trouvait seule, était-elle un décor de théâtre, une image de songe, ou quelque chose de tangible et de vrai ?... Cette porte ouverte sur le vide noir, et par laquelle André avait disparu, lui donnait une sensation d'épouvante. Elle avait envie de crier, toute seule, dans cette maison, avec lui elle n'y redoutait rien. Mais sans lui, elle se sentait menacée d'un danger confus, enveloppée d'une menace invisible.

Alors elle appela. Pourquoi était-il parti ? Pourquoi ce changement dans sa voix ?

—André ! André !

Par la porte ouverte, la pièce voisine apparaissait toujours vide et noire. Il ne venait pas. Il ne répondait pas.

—André ! André !

Il devait entendre pourtant. Le cri maintenant était strident, l'appel au secours d'une enfant terrifiée. Et toujours ce trou d'ombre, cette sensation d'abandon dans un logis sonnante le vide.

—Oh ! je veux partir, je veux partir ! répétait Cécile, et, sur ses lèvres qui tremblaient, les appels de son enfance revenaient instinctivement, ceux que même les vieillards mourants retrouvent, pour demander du secours, dans le fond de leur mémoire : *papa, maman*, la puérité des cris se sublimant par le péril.

Elle rentra, comme si on l'eût poursuivie, dans sa chambre. Elle en avait à demi, tout à l'heure, éteint les lumières. La tache de sa robe blanche étendue sur un canapé lui fit peur, comme un suaire étendu. Elle ralluma les lampes. Les fleurs encadraient toujours la glace de la cheminée ; mais Cécile aperçut dans cette glace une figure convulsée qui était la sienne et, comme André étonné tout à l'heure de sa propre image, elle s'effraya de son visage même.

Et, éperdue, elle renouvela son appel, redit le nom, l'entendit de nouveau tomber dans le silence :

—André !... Où êtes-vous, André ?

Elle ne comprenait pas, elle ne cherchait pas à comprendre. Elle avait seulement une hâte de fuir, d'échapper à ce vide, à cette solitude, d'entendre une voix humaine au lieu de se débattre dans ce silence inquiétant comme un gouffre.

Et si elle sonnait sa femme de chambre ? Oui ! Elle posait déjà un doigt sur le bouton d'ivoire. Mais que lui dirait-elle ? Quoi ? Cécile n'allait pas lui demander de quitter ce logis, de l'accompagner chez ses parents, si elle fuyait. Et pourquoi fuir ? André était là. Il allait reparaitre. Il n'était pas parti.

Non, non—puisque, justement, sur le seuil de la chambre, voilà qu'il réapparaissait, regardant devant lui et comme interrogeant, avec un sourire dans sa barbe noire.

Alors un grand cri éperdu fit se précipiter Cécile vers son mari : "Ah ! toi, toi, enfin !" —et elle courut à lui comme pour se réfugier dans ses bras. Mais cette même expression étonnée qui l'avait surprise tout à l'heure l'arrêta encore, et les yeux d'André la regardaient d'une façon interrogative, comme s'il ne connaissait ou ne reconnaissait pas cette femme qui était là.

—Oh ! si tu savais, si tu savais comme j'ai eu peur, disait-elle, mettant dans ce tutoiement toute sa terreur, toute sa

LES PARFUMS DE GRAND LUXE

Concentration extrême **NESTLÉ** Nouvelles Créations parisiennes



EXIGER LA MARQUE "NESTLÉ" DE FABRICATION FRANÇAISE

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNIES PHARMACIES ET DANS LES GRANDS MAGASINS

F. BÉRANGER & C^{ie} 19-21, Côte d'Abraham, QUÉBEC

UN GROS SEULEMENT SEULS AGENTS POUR LE CANADA

tendresse et sa soumission. Oh! mais tu es là, maintenant, je suis rassurée. Étais-je folle? je songeais à sonner Marthe, à m'en aller! Oui, crois-tu? Je ne savais pas!... Je t'appelais, tu ne répondais pas. Alors, tu comprends...

Elle s'approchait de lui, elle attendait qu'il lui tendit les bras pour s'y blottir comme un pauvre oiselet craintif. Il ne bougeait pas. Il restait là, attentif, écoutant ce qu'elle disait, avec l'expression d'un homme qui veut comprendre des paroles, dont le sens exact lui échappe.

A la fin, il dit lentement, souriant avec politesse, répétant les mêmes mots d'excuse:

—Je vous demande pardon, Madame. Pourquoi suis-je ici?... Pourquoi êtes-vous ici?...

Il se regarda dans la glace:

—Cravate blanche... Habit noir... Pourquoi?... Je n'ai pas de soirée aujourd'hui. J'ai à travailler demain. Un tableau qu'on attend. Et pour être plus tôt à l'œuvre, je vais passer la nuit dans mon atelier. Je serai tout porté.

Puis il répéta encore:

—Mais pourquoi êtes-vous ici? Pourquoi?

Et le ton d'interrogation était si profond, insistant et inquiet, que Cécile recula, certaine que cet homme était fou. Oui, fou ou ivre. Et la terreur lui revenait, plus intense, comme si on l'eût enfermée dans le cabanon d'un dément.

La politesse excessive de celui qui était son mari et qui la traitait en étrangère, s'étonnant de sa présence, la regardant là

comme une visiteuse inconnue, lui semblait plus effrayante que ne l'eût été une menace. Il lui avait fait signe de s'asseoir et renouvelant sa question:

—Pourquoi êtes-vous ici? A qui ai-je l'honneur de parler?

A qui?

Elle le regardait bien en face pour voir si l'interrogation n'était pas quelque étrange plaisanterie:

—A qui? Mais à moi, votre femme! André, vous ne vous souvenez donc pas?

Il répétait, comme s'il se fût efforcé de comprendre quelque chose d'insaisissable:

—Ma femme?

Il la regardait longuement, avec une sorte de pitié tendre, l'expression d'un être plein de bonté et qui pardonne.

—Mais je n'ai pas de femme, je ne suis pas marié, j'aime la vie libre, la vie de travail dans mon atelier, la complète liberté dans le monde; je ne me marierai jamais.

Le ton des paroles était froid, résolu et raisonné. Elle croyait maintenant à une épreuve dont elle ne saisissait pas bien le sens. Elle-même se demandait si elle était vraiment consciente de ce qui se passait autour d'elle, de ce qu'elle voyait et entendait.

Assise devant cet homme en habit de soirée, parmi ces fleurs, sous la lumière électrique, il lui semblait peu à peu qu'elle conversait avec un étranger, dans une maison inconnue et que toute cette journée finie—avec son départ pour l'église, le défilé du cortège, la sacristie, l'après-midi, la foule, puis la solitude et le tête-à-tête dans le coupé—tout cela était une vision, quelque chose de fugitif, d'apparu et de disparu comme les fantômes éperdus, éperonnés des projections cinématographiques.

V

EST-CE LA FOLIE?

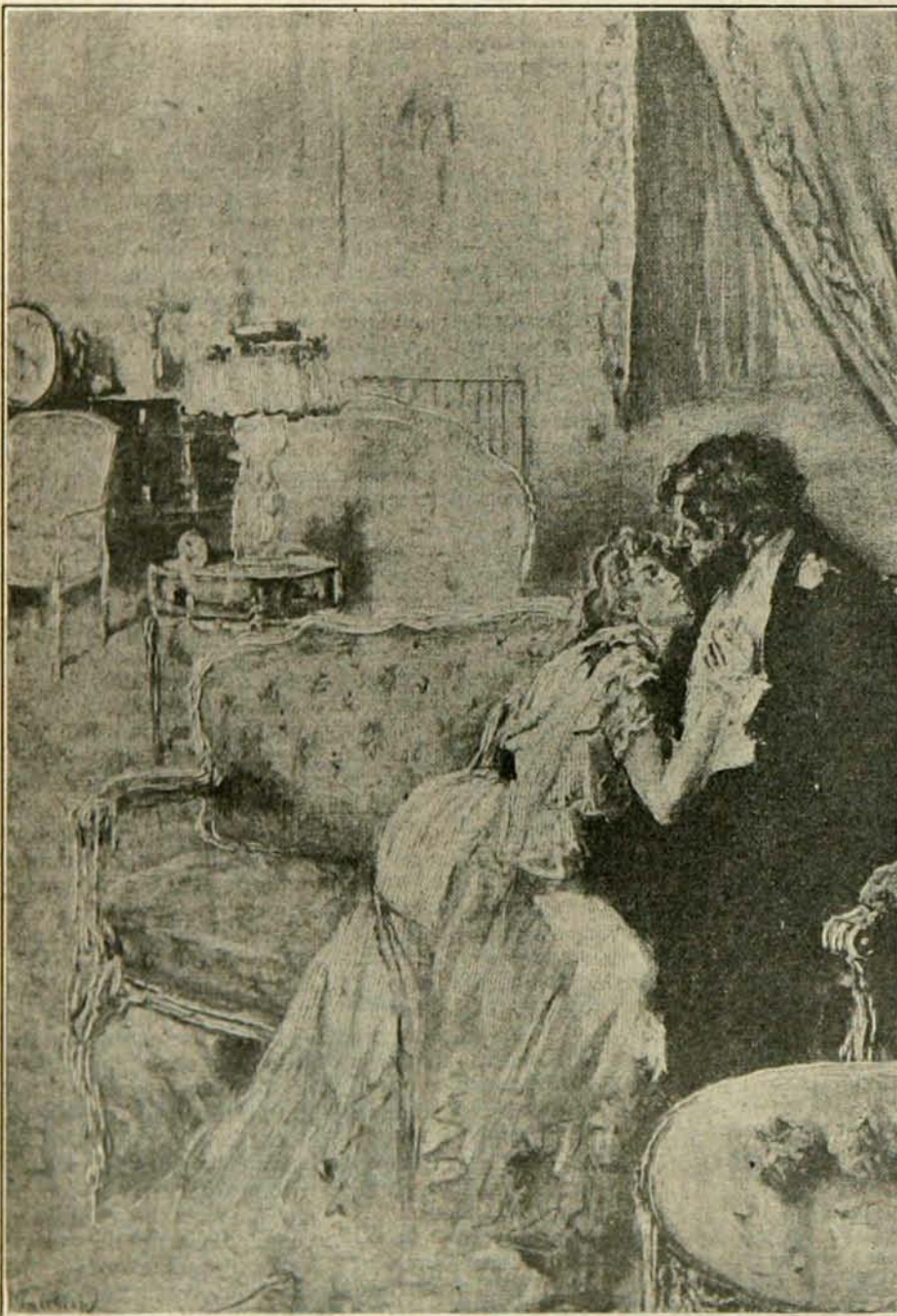
Il y avait une sensation de rêve dans ce qu'elle éprouvait. Autour d'elle il lui semblait que, béant, tout à coup s'ouvrait un gouffre. Elle en ressentait le vertige. Ou ce qui lui était advenu pendant cette journée de fièvre était une vision, ou ce qui lui apparaissait maintenant était un cauchemar. Que le fiancé exquis des heures bénies, l'amoureux attendri de cette fuite dans le sourire et dans la joie fût l'homme distant, froidement interrogateur, qui était là, avec une personnalité différente, sous les mêmes traits, une voix d'un timbre nouveau, inattendu et glacial tombant des mêmes lèvres, c'est ce qui lui paraissait impossible, incroyable et à ses oreilles bourdonnantes, à ses tempes serrées, à son cerveau, c'est ce qui faisait monter cette pensée:

—Ou André joue quelque comédie incompréhensible, ou il est fou, ou je suis folle!

Alors la voix brève, décisive et comme sentencieuse, continuait:

—Non, Madame, non, jamais, je ne me marierai! A l'artiste il ne faut pas d'entraves. J'ai mon œuvre à faire. Une grande œuvre. J'ai à vivre aussi, vivre de toute l'intensité de ce que l'existence moderne offre à l'homme, aller, venir, voyager, voir, tout voir, tout!

—Mais, dit-elle, cette existence, je la partagerai avec vous, André. Moi aussi je veux voir et je veux vivre! Je serai la plus dévouée des compagnes en tout et pour tout, vous le savez bien.



Il s'avança, ferma la porte, la prit dans ses bras

Elle attendait une réponse et le jeune homme restait muet, son visage exprimant une surprise grandissante—et ses yeux noirs s'arrêtaient sur les yeux de Cécile avec une fixité entêtée.

—Oui, André, oui, partout et toujours! Mais je vous le disais, je vous l'ai dit. Et plus l'œuvre rêvée sera belle, plus je serai fière de vous! Si fière!...

Il se leva brusquement.

—Vraiment, Madame, je m'excuse de ne pas comprendre ce que vous voulez me dire. Où croyez-vous être ici?

—Chez vous... chez nous.

—A qui croyez-vous parler?

—A Monsieur André Fortis, mon mari.

—Je suis, en effet, André Fortis, oui, vous connaissez mon nom, mais je ne suis pas votre mari!

—Vous n'êtes pas mon mari?... Nous n'étions pas, ce matin, agenouillés devant l'autel? Vous ne m'avez pas mis au doigt cet anneau?

Elle lui montrait sa main tendue. L'anneau d'or brillait à son doigt, sous la lampe.

—Cet anneau?

—Vous ne m'avez pas emportée, prise à mes parents, amenée ici?... Voyons, voyons, André... Que voulez-vous? M'éprouver, me faire peur? Je ne comprends pas. Mais je vous en prie, je vous en supplie, cessez cette plaisanterie ou je vais perdre la tête. Vous ne savez pas le mal que j'éprouve. Je comprends bien que c'est un jeu, mais pourquoi ce jeu?... André, par pitié, André, dis-moi un mot qui me rassure, j'ai peur, je te jure que j'ai peur!

Elle était certaine qu'il allait cesser cette affreuse plaisanterie, que son masque allait tomber, qu'elle retrouverait tout de suite l'être exquis dont elle devait partager la vie. Cette absurde gageure allait finir.

Il avait voulu l'effrayer. Pourquoi l'avait-il voulu? Cécile n'en savait rien; mais maintenant, puisqu'elle tremblait, à quoi bon continuer?

—Oui, j'ai peur, j'ai peur!

André, impassible, répliqua:

—Vous savez mon nom et je ne sais pas le vôtre. A qui ai-je l'honneur de parler?

Ah! cette fois, elle ne pouvait douter. Quelque affreuse crise métamorphosait cet homme. André Fortis n'était plus le même, n'était plus lui-même. Un fou sans doute. Elle était la femme d'un fou!

Elle se leva, mettant entre elle et lui le fauteuil où elle s'était assise.

—Mon nom, vous le connaissez, André. J'étais Mademoiselle de Jandrieu, je suis Madame Cécile Fortis.

—Il n'y a pas de Cécile Fortis, dit la voix qui se fit stridente. Il n'y a pas de Madame Fortis. Je ne suis pas marié! Je suis libre!... Ah! Madame Fortis!, Madame Fortis! Une femme qui serait une geôlière, une espionne de tous les jours! Ah! non, ah! non! Non, non, non!

Il parcourait la chambre avec de grands gestes saccadés, et à sa froideur correcte succédait une agitation presque farouche; ses doigts, impulsivement, cherchant quelque façon, quelque bibelot qu'il pût jeter à terre, briser, mettre en miettes.

Alors Cécile crut comprendre qu'une sorte de colère le saisissait, la colère désespérée d'un être libre la veille et qui se sent lié, qui s'est lié et comme emprisonné pour la vie. Elle fut épouvantée! André regretta de l'avoir épousée. Dès les premiers pas dans la vie il reculait, pris de révolte devant ses devoirs. Elle avait tué son

bonheur—pourquoi? comment? elle l'ignorait—mais ce bonheur il était là, gisant, plus cassé que l'un de ces objets qu'André, résistant à l'impulsion, voulait mettre en miettes.

—Madame Fortis! Une Madame Fortis! Où est-elle Madame Fortis? Quand vous entendrez annoncer une Madame Fortis, vous pourrez dire qu'elle ment! Il n'y a pas de Madame Fortis! Il y a un nommé André Fortis—et c'est moi—qui a la prétention de ne dépendre de personne et qui en effet, je vous le dis, Madame, ne dépend de personne! De personne!

—Je comprends, dit-elle, très digne. Vous voulez que je sorte dès à présent de cette maison où je suis entrée si heureuse. J'en sortirai. J'en sortirai demain. Demain je retournerai chez mes parents. Vous serez obéi. Il n'y aura pas de Madame Fortis!

Tout à coup calmé, il se rapprocha d'elle, sourit, haussant légèrement les épaules:

—Mais ce n'est pas cela que je vous dis, Madame. Je vous dis que je ne suis pas marié qu'il n'y a pas de Madame Fortis parce qu'en effet il n'y en a pas—et je vous demande pardon de vous avoir fait peur involontairement, en énonçant le plus naturellement du monde la plus simple des vérités.

Elle eût préféré le voir comme tout à l'heure emporté et insolent. Cette douceur, plus conforme à sa nature, succédant comme par un effort de volonté à un accès de colère, paraissait à la malheureuse une sorte d'injure. Il donnait à ses paroles le ton froid d'une sentence. Il trouvait "tout simple" ce coup de tonnerre. Avec la correction étudiée de l'homme du monde, la politesse voulue, il s'excusait de cette révélation, de cette transformation qui pour Cécile était quelque chose d'incroyable, de sinistre et de fou, et qui restait pour lui un fait, rien de plus, un fait comme si le fantastique de cette situation lui eût échappé.

Et il lui échappait en effet. Cécile, à travers l'affolement de sa propre raison, devinait chez André une conviction absolue, la conviction du dément qui croit à sa vision. Elle avait épousé un fou! Elle n'avait qu'une pensée, fuir. Retrouver sa chambre de jeune fille, redevenir Mademoiselle de Jandrieu puisqu'il n'y avait pas de Madame Fortis.

Elle regarda la pendule. Elle allait sonner deux heures.

André devina sa pensée:

—Il est trop tard pour que vous vous retiriez, Madame. Je vous répète que puisque le hasard a fait que vous veniez ici à une pareille heure, vous pouvez y rester jusqu'au jour. Je dormirai dans mon atelier.

Une fois encore, il salua et, comme tout à l'heure il disparut dans la profondeur sombre du salon.

Alors, instinctivement, d'un bond, Cécile se précipita vers la porte pour en pousser le verrou. Elle ne voulait plus le voir. Elle avait peur de le revoir. Toute seule, enfermée dans l'étrange chambre nuptiale, elle voulait essayer de se rendre compte de ce qui se passait, rassembler ses idées, chercher ce qu'elle allait faire...

—Voyons, voyons, quoi?... Est-ce qu'il est fou? Il doit être fou!

Elle s'était assise dans le fauteuil où, tout à l'heure, elle le regardait, l'étudiait. Les coudes sur les genoux, les ongles aux dents, elle songeait. Deux heures! M. et Mme de Jandrieu, là-bas, parlaient d'elle

sans doute et de son bonheur. Ils ne devaient pas être couchés. Son bonheur? Si elle allait leur dire ce qu'il était devenu, dès la première heure, son bonheur! Les pauvres gens! Que deviendraient-ils en la voyant réapparaitre ainsi, en fugitive, dans la nuit?

—Non. Demain. Attendons à demain. J'irai demain.

Elle regardait la porte close. Avec ce verrou tiré, elle n'avait rien à craindre. Elle était bien chez elle. Elle attendrait le jour. Mais, qu'elle serait longue cette nuit commencée!

Elle avait épousé un fou! Elle était la femme d'un fou!

Où était-il? Dans son atelier? Là-haut. Et s'il appelait? S'il avait besoin de secours? Si personne ne répondait?

—Je vais le voir. Il est impossible qu'il ne revienne pas à lui!

Mais elle s'arrêtait devant la terreur qu'elle avait de le retrouver impassible et résolu, répétant: "Il n'y a pas de Mme Fortis!"

Elle se sentait brisée, ne voulant pas dormir, s'enveloppant de son manteau, et, pourtant, peu à peu, dans l'assoupissement de la fatigue, se laissant glisser vers le sommeil, parmi ces confuses visions hypnagogiques d'avant le repos, où se mêlaient des visages souriants, le cortège, les musiques, les sourires de sa mère, les mots d'amour d'André, et le rire enfantin dans la voiture, la voiture qui les emportait vers la vie, l'heureuse vie à deux. Et peu à peu, oubliant la désillusion et l'épouvante, heureuse, bercée par ces images de joie consolante, Mlle de Jandrieu—celle qui était Mme Fortis et qui n'était pas Mme Fortis—s'endormit dans la chambre close qui, tout à l'heure, lui semblait menaçante comme un cabanon, lugubre comme une prison.

VI

LE REVEIL

Quand elle s'éveilla il faisait jour. La grise lumière de novembre filtrait à travers les rideaux. Elle se leva, sentant le frisson du froid. Elle se demandait comment elle se trouvait dans cette chambre qu'elle ne connaissait pas. Elle cherchait autour d'elle ses meubles familiers. Elle avait la sensation d'un rêve. Par la fenêtre que prolongeait un balcon de pierre, elle regardait, appuyant son front sur la vitre, ce coin de paysage inconnu, le parc Monceau dont les arbres dépouillés découpaient leurs branches sèches sur la pâleur d'un ciel de neige.

Elle se sentait désespérément triste, perdue. La vue de ce jardin lui rappelait où elle était, qui elle était. Quel réveil!

Ainsi, voilà où aboutissait ce pauvre roman d'amour commencé à Tourville et finissant là, comme dans un gouffre. Elle était la femme d'André, et André, secoué par quelque névrose, était là, quelque part, sous ce même toit, mais séparé d'elle par cet étrange mal qui l'empêchait de la reconnaître. Maintenant, qu'allait-elle faire? Rentrer au logis paternel? Tout dire aux chers parents qui la croyaient heureuse? Fuir?

Mais c'était rompre brusquement tous les liens qui l'attachaient à André. C'était mettre entre lui et l'avenir de l'irréparable. Si elle patientait? Si elle attendait? Cette crise peut-être était passagère?

Oui, mais elle avait peur. Elle éprouvait une angoisse profonde à l'idée que son mari

—son mari!—pouvait reparaitre devant elle et lui dire de cette voix implacable qui semblait celle d'un juge parlant à une aventurière:

—Il n'y a pas de madame Fortis!

Elle avait toujours eu l'instinctive horreur de cet atroce mal, la folie. En voyage à Dijon, elle avait visité avec ses parents la Chartreuse où sont recueillis les déments. Elle avait entendu leurs lamentations sortir des fenêtres ouvertes. Elle avait vu un malheureux amené en voiture, criant, appelant, les yeux hagards, de l'écume aux lèvres, emporté presque par les gardiens. Elle avait eu longtemps ces cris désespérés dans les oreilles. Avait-elle donc épousé un de ces déchets humains, et allait-elle entendre André appeler et se plaindre comme les fous de la Chartreuse?

Elle avait envie de sonner sa femme de chambre, et elle redoutait de la voir apparaître, lui annonçant quelque nouvelle tragique.

C'était une fille dévouée, Thérèse, que Mme de Jandrieu lui cédait en la regrettant. Elle avait servi *Mademoiselle*, elle l'aimait. La mère était heureuse de la savoir auprès de Cécile.

—Thérèse me dira où il est, peut-être!

Elle poussa le bouton électrique. Et maintenant elle regretta d'avoir appelé. Si tôt? Et que penserait la femme de chambre lorsqu'on lui demanderait des nouvelles de Monsieur?

Le visage de Thérèse ne laissa paraître aucune expression d'étonnement et, à l'interrogation de sa maîtresse, la femme de chambre répondit que déjà M. Fortis était à l'atelier et avait sonné François, le domestique. Monsieur travaillait.

—C'est bien, Thérèse. Je vous remercie.

—Madame veut-elle que je la coiffe?

—Non, je me coifferai moi-même.

Elle voulait être seule, songer, pour prendre un parti. Elle sentait bien que, sur sa décision, sur le geste qu'elle allait faire, elle allait jouer toute sa vie. Retourner à son loisir de jeune fille, c'était abandonner André à sa destinée, abdiquer, divorcer dès le premier jour. Et elle éprouvait pour le malheureux qu'elle avait vu, quelques heures auparavant, si différent de lui-même, une pitié attendrie, une pitié de mère. A sa terreur de pauvre femme effrayée par la folie succédait, avec un besoin de dévouement, un appétit de sacrifice qui venait plus encore de l'amour que de l'instinctive charité féminine.

Il travaillait? Elle voulait le voir. Peut-être retrouverait-elle en lui maintenant le délicieux fiancé, doux, confiant, un peu mélancolique et d'une tendresse presque timide, dont la voix, si différente de ce ton sec et bref qu'elle avait entendu cette nuit, lui semblait une musique écoutée parfois, les yeux clos, comme dans un bercement de rêve.

Elle ne voulait pas, même après l'affreuse épreuve de cette nuit de cauchemar, briser cet espoir en retournant chez M. de Jandrieu. Si même André avait été frappé de quelque mal subit, si l'épouvantable tête-à-tête devait se renouveler, eh bien! le devoir, son devoir d'épouse, n'était-il pas là? N'avait-elle pas promis son dévouement à toute souffrance, comme elle avait promis son affection de toutes les heures?

—Il travaille! Je vais le voir. Et je ne dirai rien à personne. Et on ne saura rien. Rien.

A mesure qu'elle montait, elle se sentait reprise d'un sentiment de peur. Si elle

allait retrouver, là-haut, cette apparition aux noires prunelles impénétrables fixées sur elle comme sans pensée, indéchiffrables?

Elle s'appuyait sur la rampe de bois sculpté. Elle sentait son cœur battre. Elle était tentée de redescendre.

—Allons donc! Ce serait lâche!

A la porte fermée de l'atelier, elle frappa. Une voix répondit: "Entrez!" La voix d'André. Mais c'était la voix brève, la voix cassante, la voix hostile de cette nuit.

Ce n'était pas André qu'elle allait trouver là derrière cette porte, c'était ce quelqu'un d'inconnu qui lui était apparu comme un spectre de malheur.

—Je ne veux pas le voir! Je ne veux pas le voir!

Elle prononçait, tout haut, ces mots qu'elle croyait seulement penser tout bas et, le geste impatient, involontairement, elle ouvrait la porte cependant et, dans le vaste atelier encombré d'œuvres précieuses, là-bas, assis devant sa toile, la palette à la main, elle apercevait André que la lumière de la vaste baie vitrée éclairait de son jour triste.

Le corps à demi penché sur sa toile, dans une attitude d'attention laborieuse, il ne leva même pas la tête, lorsque Cécile entra. Il paraissait pris d'une fièvre de travail, attiré, attaché à sa toile, hypnotisé par son œuvre même.

Cécile le regardait. Il avait enlevé sa cravate blanche, l'habit, jeté sur un fauteuil, et, en veston de velours noir, il avait repris sans doute sa vie de tous les jours. Cécile s'approcha jusqu'auprès du tabouret où il était assis sans même qu'il s'aperçût qu'il y avait quelqu'un là.

Elle s'arrêta avant de lui parler, examinant la toile qu'André avait commencée. Elle fut stupéfaite.

Ce que le peintre cherchait, jetait là sur cette toile, ce n'était pas un de ces paysages dont la poésie pénétrante avait fait la réputation du jeune maître, poésie d'une tristesse douce, rêveuse, dégagant de la nature la tendresse consolante qu'elle a parfois, la marâtre; c'était une vision macabre, où parmi les ors et les couleurs, dans une apothéose de féerie où les pierres eussent éclaboussé les yeux sous une éblouissante pyrotechnie—c'était l'Humanité incarnée dans la diversité de ses types, vautre devant une immense idole à tête de Bête écrasant des corps, broyant des nudités, faisant, comme le pressoir fait jaillir le vin du raisin, couler le sang de cadavres entassés, foulés aux pieds comme dans une épouvantable promenade de Jaggernag. Et ce monstre, à face bestiale, c'était le Veau d'Or, avec, derrière lui comme deux spectres, la Famine et la Guerre:—la Famine, hâve, sinistre, comme anémiée de tout le sang, de toute la sève pompée par la Bête ventrue, avide et goulue; la Guerre, toute saignante, hurlante, les bras nus, rouges de tuerie, comme son glaive était rouge, comme étaient rouges ses pieds pataugeant dans une boue de massacre.

Cécile en fut épouvantée. Elle recula instinctivement devant ce spectacle. C'était cette évocation peut-être qui hantait le cerveau d'André?

Elle voulut savoir. Elle appela:

—André!

Il releva la tête alors et la même expression qui, cette nuit, avait effrayé Cécile, passa dans ses yeux. Assurément, il était étonné de voir là, en son atelier, une visiteuse inattendue. Il hésita, un moment,

à interrompre son travail, comme s'il eût cherché à se rendre compte de ce qui survenait, puis—après un regard à son œuvre—se levant, il posa sur le tabouret son appui-main et sa palette et demanda à Cécile, de ce même ton froidement poli, indifférent, qui l'avait épouvantée:

—Vous voulez me parler, Madame?

Il lui fit signe de s'asseoir et elle obéit, voulant essayer de savoir ce qui s'agitait sous ce front, ce qui se passait dans ce cerveau malade.

Alors elle évoqua, avec une précision encore charmée par le souvenir, tout le pauvre roman, d'une simplicité exquise, qu'ils avaient vécu jusqu'à la fin de cette journée d'hier, jusqu'à cette horrible nuit. Elle essaya de réveiller dans cet esprit qui semblait être obstinément sourd à ses paroles, de chères images, des mots, d'humbles faits délicieux, et elle se faisait tendre, caressante, suppliante.

Et toujours l'impassibilité de ce visage, la pâleur de ces traits comme figés dans la barbe noire, la morne expression de ces yeux profonds où elle ne pouvait rien lire—sortes de lacs noirs où tout s'enfonçait sans reflet, sans bruit—l'incompréhension où s'acharnait André, involontairement sans doute, la rendait peu à peu nerveuse, prête à crier. Elle se butait à une résistance obstinée, parlant à son mari, et lui parlant de lui-même, mais se rendant bien compte que ces souvenirs évoqués ne rappelaient rien à cet homme qui était là, et écoutait, indifférent.

Même, le nom de Fortis ayant été prononcé par Cécile, elle eut un frisson de véritable épouvante lorsque André répondit:

—Je le connais beaucoup. C'est mon homonyme. C'est un autre moi-même si vous voulez. Ce n'est pas moi. Les paysages que vous voyez accrochés là sont de lui.

Ainsi André parlait de son œuvre comme l'eût fait un étranger.

Tout à coup elle poussa un cri, où il y avait de la joie et de la tristesse.

Elle avait aperçu, parmi ces études de forêts, ces sous-bois de Barbizon ou de Chailly, une toile récente, un bout de mer, une plage immense et, sur le sable fin, des silhouettes qu'elle reconnut tout de suite, son père, sa mère, et elle-même, à côté d'un jeune homme qui était lui!

—Ah! dit-elle, Trouville!

C'était Trouville, avec la toilette qu'elle portait le jour où il l'avait vue, avec le temps qu'il faisait, le beau ciel clair, la couleur de la robe de Mme de Jandrieu, le coin de plage très précis, avec le décor des villas et des maisons normandes où ils s'étaient rencontrés.

Et regardant André, désignant de la main l'étude lumineuse:

—C'est Trouville, dit-elle encore, essayant de réveiller un cher souvenir.

—Paysage parisien, fit André, sujet pour aquarelle. Je ne comprends pas.

Encore une fois, ou il jouait une atroce comédie, ou sa raison était perdue. Elle ne voulait plus prolonger son séjour dans l'atelier. Elle y étouffait.

—Je vous demande pardon d'être venue!

Il se dressait entre elle et sa toile, comme s'il eût voulu garder pour lui seul le secret de son œuvre.

—Oh! je puis être interrompu quand je travaille!

Il porta à son front le maigre index de sa main droite:

—Mon œuvre est là, dit-il.

Et les yeux noirs, tout à l'heure sans expression, eurent un éclair rapide, comme illuminés de fierté.

Il répéta: là, avec joie, et Cécile, par la porte entr'ouverte, le vit, avant de redescendre l'escalier, se rasseoir sur le tabouret, reprendre la palette et, fiévreux, penché sur "l'œuvre", se remettre vivement au travail—la toile, le sujet, la vision bizarre ayant un aimant invisible qui l'attirait, l'appelaient, le tenait.

VII

LE DEVOIR DE CECILE FORTIS

Elle rentra, désespérée, dans sa chambre, et le problème se posa de nouveau pour elle. Allait-elle fuir? Allait-elle rester? Frapper au cœur ses parents en leur disant la vérité? Ou se condamner à vivre en tête-à-tête avec un fou?

Un fou? Était-ce bien un fou? Le ton précis de ses paroles, la façon dont il jugeait l'œuvre de ce Fortis auquel il semblait étranger, gardaient l'expression la plus nette, la forme en apparence la plus raisonnable. Mais, quelque ignorante qu'elle fût des caractères de la démence, Cécile savait bien que les fous—le général de Jandrieu en avait parlé tout un soir à propos d'un camarade mort mégalomane—gardent dans leurs visions ou leurs manies une logique déconcertante.

Elle savait aussi, elle espérait que la folie peut se guérir.

—Je resterai auprès de lui!

Oui, c'était son devoir. André reviendrait peut-être à lui bientôt. Et d'ailleurs, elle épargnait à son père, à Mme de Jandrieu, une douleur épouvantable. "S'ils pouvaient ne rien savoir? Ou plus tard. Beaucoup plus tard!"

Elle serait, auprès de celui qui était son mari, la Sœur de Charité, la surveillante de toutes les heures. Souffrait-il? Ce qui est certain, c'est qu'elle était là pour l'empêcher de souffrir.

—Je resterai, je resterai.

Sa résolution était prise. De sa vie qui lui semblait brisée, elle ferait un devoir, attendant la fin du cauchemar sinistre, comptant sur l'avenir.

Elle s'inquiétait seulement de savoir ce que penserait de l'attitude d'André, de ses propos, de l'étrangeté de son état d'esprit, les domestiques. Pourrait-elle dissimuler à ces témoins de toutes les heures le changement subit des idées de son mari? Ils observent tout, cherchent à tout deviner.

Et, tout à coup, comme elle se demandait si elle allait, à l'heure du déjeuner, faire prévenir André ou essayer encore en remontant vers son atelier, de le ramener à elle, de le ressaisir et de le retrouver, quelqu'un frappa à la porte de sa chambre et, effrayée, redoutant elle ne savait quel malheur, elle s'écria:

—Qui est là?

—Moi, dit une voix très douce.

Elle la reconnut, cette voix. C'était celle d'André, non pas de cet André froidement impassible qui laissait tomber ses paroles d'un ton sec, non, la voix pleine de tendresse qui, pendant les douces heures des fiançailles, lui avait, tout bas, à l'oreille, parlé de l'avenir, des rêves à deux, de mariage, d'amour.

Ce nom alors jaillit de ses lèvres: André! Elle se précipita vers la porte. Là, souriant, la contemplant avec une indéfinissable expression de tendresse à la fois

mélancolique et joyeuse, il était sur le seuil. Il semblait ne pas oser avancer, timide, ou plutôt heureux de regarder dans le cadre de cette chambre fleurie, celle qui était sa femme.

Elle alla à lui, les mains tendues, prête à se jeter à son cou, sentant des pleurs de joie lui monter aux yeux.

—C'est vous, c'est bien vous!

Il s'avança, ferma la porte, la prit dans ses bras.

—C'est toi!

Et ce tutoiement lui parut d'une infinie douceur comme la preuve même de la disparition du cauchemar.

—Comment avez-vous passé la nuit? demanda André.

Elle sentait dans le ton de la question une inquiétude vague et les yeux noirs du jeune homme l'interrogeaient avec une sorte d'angoisse légère, mais qu'un rayonnement heureux emportait bien vite.

Elle n'osait pas lui dire qu'elle l'avait attendu. Elle ne savait pas s'il s'était rendu compte de la crise passagère qu'il avait subie. Elle ne voulait pas interroger, elle ne voulait pas savoir. Il était là, il lui souriait, il lui parlait. Il était redevenu lui-même. Adieu, le souvenir de cette vision affreuse! La vie continuait, reprenait. Elle bénissait la vie.

André avait cependant la sensation indistincte d'une lacune dans les dernières heures vécues. Ses questions même le prouvaient à Cécile. Il l'interrogeait, lui demandait si rien n'était venu la troubler, cette nuit. Lui—il s'en souvenait bien—oui, il s'en souvenait,—il s'était assoupi, dans sa bibliothèque, là, tout près, et venait de s'y retrouver, endormi dans le même fauteuil, un volume de Musset à ses pieds.

Comment était-il revenu là? Qu'était devenu le tableau bizarre qui avait épouvanté Cécile? Comment André avait-il fait disparaître (ainsi ferait un criminel des traces de son crime) les vestiges, les preuves de sa seconde vie? L'autre seul eût pu répondre qui, mathématiquement, avait accompli un acte dont le véritable André ne se souvenait même pas et, obéissant à cette autre conscience, rangeait, cachait, dérobait son œuvre à la vue—et faisait place à un être nouveau continuant, dans un même corps, une vie nouvelle. Mêmes traits, âmes différentes.

—C'est la première fois que Musset me pousse au sommeil, dit André Fortis en riant. Un sommeil étrange qui m'a pris tout à coup... Avez-vous pensé à moi, Cécile, pendant que je dormais ainsi, tout près de vous?

—Tout près de moi?

—Dans votre sommeil d'enfant m'avez-vous appelé? Il me semble, lui dit-il, tout bas, effleurant la chair de son oreille rose, que je t'aurais entendue!

Elle frissonnait. C'était bien André qui parlait cette fois. Et cette espèce d'accès de folie n'était donc qu'un somnambulisme passager dont, au réveil, il n'avait pas le souvenir. Elle ne voulait même pas songer à tout ce qu'aurait de redoutable une telle crise qu'une émotion quelconque, inattendue, pourrait renouveler. Elle avait été si effrayée cette nuit et tout à l'heure encore, en se haurtant à elle ne savait quel mannequin ambulante, quelle statue mouvante, qu'elle se laissait aller, sans analyser, sans prévoir, à cette joie de retrouver André tel qu'il était, avec son charme et son sourire.

—Mais, est-ce absurde, ce sommeil! disait-il. Et, il y a un moment, en me réveillant dans ce fauteuil, je me suis demandé où je me trouvais. Le froid m'avait saisi. Je grelotais. J'ai réchauffé mes mains à la bouche du calorifère. Et j'ai pensé que si je me retrouvais dans le palais d'une fée, la bonne fée, la douce bonne fée, c'était toi!

Elle avait pris entre ses mains les doigts, encore glacés d'André et les réchauffait de son haleine.

—C'est absurde, répétait André. Une sorte de main qui s'abat sur le crâne... Une torpeur douce... Et ce réveil dans le froid du matin!...

Il ne se rendait pas un compte exact de la sensation subie. Il semblait chercher, interroger sa mémoire.

—Ne pense plus à cela, dit-elle. Je t'aime. M'aimez-vous, André?

—De toute mon âme!

—Et tu m'aimeras toujours?

—Toujours.

C'était la même expression profonde des mots répétés dans le tête-à-tête du coupé, il y avait si peu de temps—si peu de temps—un siècle pour Cécile qui, un moment, avait entrevu l'épouvante d'une catastrophe. C'était le même éternel duo des amoureux au seuil de la vie. Elle aussi, Cécile, croyait à quelque mauvais rêve. Vision disparue, ce qui s'était passé cette nuit! Était-elle bien certaine d'avoir vu cet autre André, sinistre et implacable?

—Je voudrais voir ton atelier? dit-elle.

—Mon atelier?

Il paraissait étonné.

—Oui, Je ne le connais pas. Je voudrais voir des toiles commencées, des esquisses...

—Oh! je n'ai rien de présentable, même à toi. Depuis mon tableau du dernier Salon, je n'ai rien entrepris. J'étais tout à toi. Il m'eût semblé que donner quelque temps à ma peinture, c'était te voler les heures que je te devais.

Il dit avec une grâce charmante:

—Cela prend du temps, le métier de fiancé!

N'importe, fit-elle. Je voudrais voir!

—Allons voir, Madame!

Et prononçant d'un ton de caresse, ce mot *Madame*, que les lèvres de l'autre faisaient si dur et comme hostile, il tendit son bras à Cécile qui, s'y appuyant, remonta marche à marche, avec des sourires, cet escalier gravi le matin avec des battements de cœur. Elle s'arrêtait parfois pour lui dire:

—Alors, c'est bien vrai? Je ne rêve pas? Nous sommes chez nous?

Mais elle avait peur, à mesure qu'elle approchait de l'atelier, d'éprouver tout à coup une déception profonde de retrouver l'autre André, l'André redoutable, en

" MIMEOGRAPH "

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait Simple, économique, pratique. Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée.

FABRICANTS PAPETIER.

210 rue Notre-Dame Ouest

Angle de la rue S.-Pierre - MONTREAL
5-12 F.

revoyant le tableau sinistre, apocalyptique qui l'avait effrayée si peu de temps auparavant.

André ne venait-il pas de dire qu'il n'avait rien fait, rien, depuis le Salon dernier ?

Et cette toile—et ce *Veau d'Or* ?

Elle poussa, bien qu'elle voulût se dominer, un cri de surprise en entrant dans l'atelier et en regardant le chevalet. Le *Veau d'Or* n'y était pas.

Sur le chevalet vide, aucune toile. Le tabouret, les pinceaux, la palette étaient loin.

—Voilà mes esquisses, dit André en montrant les études accrochées à la muraille. C'est tout ce que je pourrais offrir.

—Et c'est toute une existence de poète du pinceau!... Oh! je dis la vérité!... Si je trouvais un tableau indigne de vous, vous ne savez pas, André ?

Elle s'arrêta.

—Non, j'aurais peur de te fâcher...

—Me fâcher? moi? Jamais, par exemple. Eh bien! si vous ne trouviez pas un tableau digne de moi... Oh! les grands mots! Vous allez me rendre vaniteux, Madame. Eh bien! Il attendait la réponse en l'attirant à lui, ses lèvres posées sur les blonds cheveux.

Elle lui répondit, blottie dans ses bras: —Eh bien! je vous demanderais de l'effacer.

—Ah! bah? dit-il.

—Oui, je veux que mon mari, mon cher mari, ne fasse que des chefs-d'œuvre!

—La consigne est d'être génial! fit-il en riant. Diable! Allons! on tâchera!

Elle le regarda bien en face.

—Et vraiment, tu n'as pas d'autre tableau commencé dans ton atelier ?

—Vrai. Pas d'autre tableau.

—Il n'y avait pas de toile placée ce matin sur ton chevalet ?

—Ce matin? demanda-t-il un peu inquiet. Pourquoi ce matin ?

Il avait froncé les sourcils comme cherchant ce que Cécile voulait dire.

Elle comprit qu'elle allait le troubler, l'inquiéter.

—Je dis que ce matin, je pourrais dire hier...

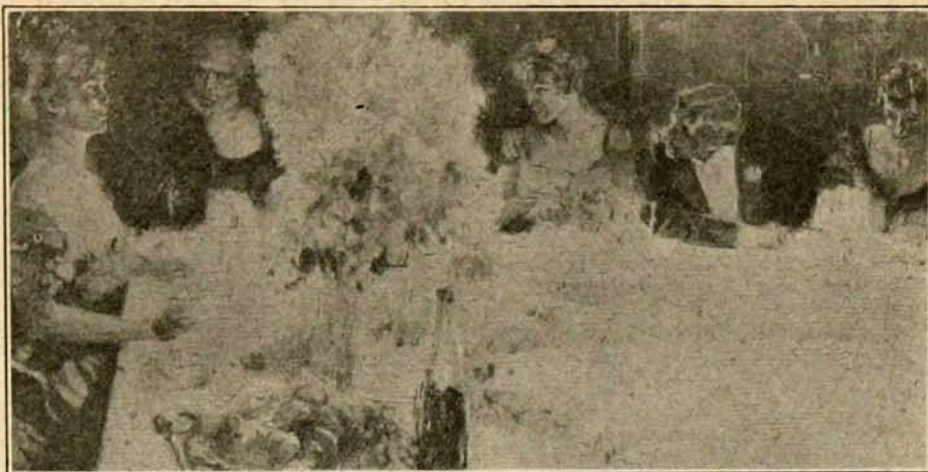
—Je ne suis pas entré dans mon atelier depuis trois jours. Personne n'y est entré. Quelqu'un vous a dit qu'il y avait une toile sur mon chevalet?... Quelle toile... Qui a vu cette toile? Je n'ai commencé aucun tableau, aucun... Pourquoi me demandez-vous cela ?

—Pour rien, dit-elle. Je trouve triste un chevalet vide, alors, je pensais...

—Eh bien! dit André, mon premier tableau sur le chevalet ce sera, tiens, ce Trouville dont l'esquisse est là-bas, et si je retrouve l'impression de cette heure de clarté,—tu te souviens, tu te souviens... —ce sera le chef-d'œuvre que tu exiges!

Elle regardait le paysage d'une finesse exquise, le bout de mer, la plage, les villas, cette étude en pleine lumière qui l'avait frappée tout à l'heure et qui, fixée par André Fortis, contenait une minute de sa vie...

Le tableau lugubre avait disparu. André disait la vérité, il n'avait pas entrepris une œuvre nouvelle. Une sorte d'être inattendu, de passant, quelque visiteur fantastique, était venu pour disparaître. Et c'était maintenant Cécile qui se demandait si vraiment elle n'avait eu la vision réelle de cette toile qui n'était plus là, et si toutes ses angoisses de cette nuit n'étaient pas



C'était au dessert, chez Mme de Vernière.

une hallucination, si elle n'avait pas vécu, d'une vie bizarre, un rêve éveillé.

Peu lui importait! Elle éprouvait une telle joie à retrouver André aussi confiant, souriant, aussi amoureux que la veille!

Elle n'avait plus de crainte. Avec cette facilité que donne une illusion heureuse, elle fermait les yeux et s'abandonnait à la joie du bonheur retrouvé. Ah! le cauchemar de cette atroce nuit! Il était loin, très loin, si loin!

—Tu m'aimes? disait-elle doucement, en appuyant en son geste habituel sur l'épaule d'André sa fine tête blonde.

Et lui, de cette voix si différente de l'âpre accent de la vision mauvaise, lui répétait le mot éternel des éternelles amours:

—Je t'adore!

—Alors, mon cher docteur, vous croyez fermement que l'homme peut avoir une double conscience ?

C'était, au dessert, dans un grand dîner que donnait Mme de Vernière un peu en l'honneur de M. et Mme Fortis, si parfaitement heureux. Glorieux aussi, André Fortis avait exposé au dernier Salon des paysages d'une poésie infinie et il rapportait de délicieuses toiles d'Italie où pendant de longs mois il avait voyagé avec Cécile, tantôt à Venise, tantôt à Palerme, dans les petites villes pittoresques de l'Ombrie ou les coins exquis du golfe de Naples—une Italie vue à travers un tempérament nouveau, non plus l'Italie théâtrale des romantiques, une Italie intime et rare, d'une modernité qui semblait une fleur nouvelle épanouie dans les marbres du passé.

Il y avait tout juste un an que Cécile était la femme du peintre et pas une allusion n'avait été faite entre elle et lui à cette étrange crise de leur première nuit sous le même toit, pas un mot n'avait pu faire croire à Cécile qu'André eût la sensation de ce qui s'était passé ou qui pût faire soupçonner à André que Cécile avait perçu quelque chose d'anormal. Peut-être, par une sorte de consentement tacite, faisaient-ils, l'un et l'autre, un silence sur ce qu'il y avait—où plutôt sur ce qu'il y avait eu de mystérieux dans leur existence—peut-être aussi la jeune femme avait-elle parfaitement oublié ces heures d'épouvante. L'année qui venait de passer—si vite—avec ce séjour en Italie, ce retour à Trouville où André achevait la toile promise,

paysage de *high life* aussi profond, d'une poésie aussi intense sous son pinceau qu'une vue de Sicile ou un coin de Sorrente. Cette première année de mariage avait eu la rapidité heureuse d'un éclair de soirée d'été. Le général de Jandrieu, fier de son gendre, répétait souvent à sa femme qu'ils avaient eu la main heureuse, et, charmante, Mme de Jandrieu s'efforçait de paraître "le moins belle-mère possible" dans le jeune ménage. Elle ne songeait qu'à la joie de devenir aïeule et de s'entendre appeler de quelque petit nom délicieux par le balbutiement d'une bouche rose.

—Ils ont bien le temps! répondait le général.

—Mais nous, mon ami? disait-elle.

Et, au dîner que donnait Mme de Vernière, la marraine de Cécile, André Fortis retrouverait le docteur Chardin qu'il était allé précisément consulter l'an passé, presque à pareille date, et l'interrogation d'un convive,—un journaliste toujours prêt à se renseigner sur toutes choses—mettait précisément la conversation sur le sujet qui avait été une dramatique angoisse. A travers la table, tout en suivant avec sa voisine, une petite brune spirituelle, éprise de tous les snobismes courants, une conversation qui consistait pour elle à démolir à peu près tout l'art du passé et pour lui à défendre certains maîtres, André écoutait ce que disait le docteur Chardin, à la droite de qui, précisément, Cécile était placée.

VIII

UNE INTERVIEW SCIENTIFIQUE

Et le journaliste répétait sa question, comme il eût interrogé le savant dans une interview.

—L'homme peut avoir une double conscience ?

—Parfaitement. Il y a même plusieurs consciences, selon les états et les fonctions. La conscience d'un agent de change n'est pas celle d'un pasteur protestant, par exemple. J'ai fait du tapage autrefois au cours de M. Désiré Nisard, et je me suis même fait mettre au poste pour avoir hué le professeur qui nous déclarait qu'il y avait deux morales. Peut-être s'était-il tout simplement mal expliqué; il y a souvent autant de morales que de situations.

—Oh! docteur! dit Mme de Vernière.

—Entendez-moi bien, Madame, il n'y a qu'une morale, en réalité, une morale unique, certaine, mais il est différentes façons de l'interpréter. Et sans faire de casuistique...

Mais, docteur, interrompit le journaliste, ce n'est pas par conscience même que je veux dire, c'est l'état double dont je veux parler... Je m'en préoccupe... Je veux publier une série d'articles sur la Salpêtrière...

—Et vous me demandez de la copie?... Comme cela, au dessert, en manière de fromage!... dit M. Chardin, qui se mit à rire. Eh bien! oui, la personnalité d'un être humain peut se dédoubler et par conséquent avoir deux consciences... On connaît des cas d'amnésie périodique, c'est-à-dire de perte périodique de la mémoire et pendant ces amnésies il est évident que la conscience est autre...

—Voilà la question que je voulais vous poser, docteur. Un homme a, comme vous le dites, sa personnalité dédoublée... Bien. Sa vie est donc double comme sa conscience...

—Oui, c'est même là un phénomène scientifique devenu classique...

—Je sais... On peut comparer l'état d'amnésie dont vous parlez à l'état dans lequel, par exemple, se trouve un somnambule qui va, vient, lit, travaille, sans qu'il se souvienne de rien au réveil...

—A peu près, dit M. Chardin... Quoi qu'il y ait des différences...

—Je sais... Les journalistes savent tout, fit le médecin.

—Comment s'appelle ce monsieur? demanda Cécile à son voisin de droite.

—Frédéric Clément, du Boulevard.

—Mais, voilà la question que je voudrais me permettre de vous poser, mon cher maître,—dit le chroniqueur, je suppose que, pendant cet état d'amnésie, de double conscience ou d'inconscience, comme vous voudrez, l'homme dédoublé dont nous parlons commette un crime, oui, assassine ou vole quelqu'un, est-il responsable? Un somnambule a-t-il la responsabilité de ses actes de somnambule?

Cécile éprouvait depuis un moment une sorte de gêne qui ressemblait à l'angoisse éprouvée l'an dernier et pendant que les propos s'échangeaient, elle regardait André assis en face d'elle, pour étudier sa physiologie, l'impression qu'il pouvait ressentir d'une telle conversation. A travers les fleurs de la corbeille, camélias et chrysanthèmes, le visage d'André lui apparaissait absolument impassible, seulement pâli par la lumière électrique éclairant la moitié de son front et dans sa barbe très noire, ses joues maigres. Peut-être y avait-il quelque vague inquiétude dans l'attention de son regard, très expressif et comme tendu vers le docteur Chardin—bien que la bouche fût souriante et répondit à la petite dame brune qui ne faisait, de ses jolies dents, qu'une bouchée de la "noire" peinture des Vénitiens de Musée, du Tintoret, du Titien—des marchands d'encre.

La question de Frédéric Clément avait du reste rendu la table entière attentive. Le docteur Chardin devenait le centre de tous les regards et Cécile attendait la réponse du médecin comme si le point d'interrogation du chroniqueur eût exprimé sa propre préoccupation.

—On a déjà posé la question, fit le docteur. On a même, je crois, écrit là-

dessus des mélodrames. Il me souvient d'en avoir vu un, il y a très longtemps, en province, où il était question d'un magistrat qui, à l'état de somnambulisme, commettait un crime et avait tout justement à présider la Cour d'assises qui jugeait le prétendu meurtrier...

—Un innocent?

—Un innocent naturellement.

—Et comment finissait le drame, docteur, demanda Mme de Vernière.

—Par un dénouement heureux, chère madame. En plein tribunal, le magistrat, assassin sans le savoir, était pris subitement d'un de ses accès de somnambulisme, et, là, sous les regards du jury stupéfait et de ses collègues épouvantés, il refaisait, avec une précision tragique, les gestes mêmes du meurtre—prenant son couteau à papier comme il avait manié le poignard dans un acte précédent,—et il racontait lui-même pourquoi il avait tué, pourquoi il s'était vengé. Alors, acquittement de l'accusé, embrassade de la famille, applaudissements du public. Je vous passe le baisser du rideau.

—Et le magistrat? dit Cécile.

—Ma foi, je ne sais pas ce que l'auteur en faisait. Je ne me souviens pas du dénouement, je ne me rappelle que le cas, tout médical, porté sur la scène.

—Bien, mon cher maître, mais,—précisa Frédéric Clément—dans votre pensée de spectateur, dans votre appréciation d'homme de science, le magistrat qui jouait du couteau était-il coupable?

Il semblait à Cécile qu'une expression d'angoisse s'allumait comme une lueur mal éteinte dans les yeux devenus fixes d'André.

—Non, non, à mon avis il n'était pas coupable. L'homme qui avait tué était, en quelque sorte, très différent de l'homme qui jugeait. Ces amnésies, ces pertes de la mémoire, ces dédoublements de la personnalité, sont des névroses absolues. Le somnambulisme fait, d'un être particulier, un être tout nouveau pendant une certaine période de temps. L'ivresse de même. Un ivrogne est un fou passager. Le plus brave des hommes devenant ivre peut se métamorphoser en brute complète, bestiale, féroce. Le peuple ne s'y trompe pas, qui fait de la science sans le savoir lorsqu'il dit par exemple d'un lâche: "Il a les foies blancs!" et de tel ou tel ivrogne: "Il a le vin mauvais." L'homme qui rêve comme l'homme qui boit a deux existences très distinctes: sa vie réelle et sa vie factice, et l'une est indépendante de l'autre. Par conséquent, il n'est pas responsable de la dualité de conscience que lui impose cette étrange névrose, le dédoublement de la personnalité.

—Deux êtres dans un être, deux vies humaines différentes dans une même existence d'homme? Mais c'est une histoire d'Edgar Poe que vous nous contez là!

—Pas du tout. Il ne s'agit point des *Histoires extraordinaires* du conteur américain. Je vous parle de faits classés, catalogués, scientifiquement connus... Tenez, l'autre jour, on a ramassé sur un banc du boulevard des Batignolles un soldat en uniforme, le pantalon couvert de boue et qui s'était endormi là... On le prenait pour un alcoolique... Quand, réveillé, on l'a interrogé, il ne savait comment expliquer sa présence à Paris... Il était en garnison à Limoges, et de Limoges il était venu là, sans savoir pourquoi, sans savoir comment, ayant quitté la caserne sous une impulsion inexplicable et marchant, marchant devant lui comme dans un rêve...

On l'a traduit comme déserteur devant un conseil de guerre. Déserteur! Le pauvre garçon n'était absolument pas coupable. Ce n'était pas lui qui avait abandonné le régiment, erré de Limoges à Paris, c'était un autre.

—Que de romans on ferait avec la science! dit Mme de Vernière.

—Et de l'histoire aussi, Madame, si je vous disais que le Juif Errant... vous savez bien, le fameux juif errant de la complainte et de la légende? C'était sans doute tout simplement un somnambule!

—Le vieux Laquedem?

—Parfaitement. On a remarqué que cette névrose particulière dont souffrait le petit soldat et qui s'appelle la folie ambulatoire, le besoin de s'échapper, de marcher, d'aller en avant, on ne sait où, atteint assez fréquemment les juifs. Or, dans nos villages de France on a vu souvent arriver, à des époques différentes, quelques juifs de Pologne et de Roumanie, avec leurs longues barbes et leurs houppelandes fourrées, le bâton de voyage à la main, et ces juifs apparaissant là, allant droit devant eux, comme le fantassin allait de Limoges à Paris, ces juifs poussés ainsi par la folie ambulatoire apparaissant à des dates diverses ont, pour les imaginations de nos paysans—et même des bourgeois de *Bruzelles en Brabant*—incarné le juif poursuivi par la malédiction du Calvaire. Frappés de névrose, espèces de somnambules du voyage, ils sont devenus pour le peuple le juif Errant légendaire:

Tu marcheras toi-même
Pendant plus de mille ans.

Et ces errants qui montrent ainsi, de temps à autre, leurs haillons et leurs faces décharnées, ce sont des espèces de somnambules, des êtres qui ont fui leur foyer sans savoir pourquoi, y retournent peut-être pour y mourir, sans se rendre compte qu'ils l'ont déserté... Le docteur Tissier a rencontré un de ces errants qui faisait plus de soixante-dix kilomètres par jour en cet état de songe. Il partait après avoir pris dans sa caisse des billets de banque dont il ignorait même la valeur dans sa condition seconde, et il allait devant lui en vagabond. Il a vu ainsi l'Allemagne, la Turquie, la Hongrie, la Russie, l'Afrique... En Russie, il a failli être pendu comme nihiliste... En état de rêve... La potence eût vu mourir un innocent, un inconscient... Et ces errants s'en vont promenant ainsi leurs songes ambulatoires... Ce sont des êtres qui mènent une double vie et ce n'est pas d'Edgar Poe, encore une fois, qu'ils relèvent, c'est de Charcot!

—Et, demanda le journaliste, vous en avez rencontré de ces sortes de somnambules qui vivent de cette double vie? Dites-nous cela, docteur.

A travers cette table fleurie, dans l'atmosphère échauffée de la salle à manger, il sembla une fois encore à Cécile que les regards d'André prenaient tout à coup une expression inquiétante, quelque chose de farouche. Elle ne le perdait pas des yeux. Le visage avait blêmi, un léger tremblement agitait la lèvre inférieure et un geste singulier, lent, mécanique presque de la main droite, semblait chercher indistinctement sur la nappe blanche, un couteau.

André attendait, guettait, la gorge serrée, la réponse du médecin:

—J'en aurais rencontré, dit froidement le docteur Chardin, que je ne vous le dirais pas, mais si vous tenez à écrire sur ce

sujet, cher monsieur, ce n'est pas à moi, c'est au docteur Klipper qu'il faut vous adresser.

—Le docteur Klipper?

—Oui, un Alsacien. Et un homme de génie.

—Le docteur Klipper, répéta le journaliste. C'est étonnant. Je ne le connais pas.

—Et personne ici sans doute ne le connaît, dit M. Chardin en cherchant du regard quelqu'un qui, parmi les convives, le contredit, en venant parler du docteur Klipper. C'est un homme extraordinaire et qui, dans son laboratoire, rappelle absolument ces alchimistes que peignait Rembrandt, qu'il évoquait dans ses gravures. Il vit dans un coin, à la recherche du mystère comme le Balthazac Claës de Balzac était à la recherche de l'inconnu, et il prétend avoir trouvé ou être à la veille de trouver un instrument, un rayon X, ou Y, ou Z qui permettrait de lire à travers le crâne dans le cerveau humain comme dans un livre ouvert.

—C'est un fou, dit Mme de Vernière.

—Pas du tout. Je vous l'ai déjà dit: C'est un homme de génie! Mais on a déjà essayé de prouver que le génie est une névrose.

—Oh! mais il faudra que j'aie interviewé le docteur Klipper, fit le rédacteur du *Boulevard*.

M. Chardin hocha la tête:

—Vous n'arriverez pas à la faire parler. Je ne sais même pas si vous parviendrez à la voir.

—Ah! par exemple! Mais si j'ai besoin de lui, si je suis souffrant, si je me porte malade, comme on dirait au régiment?

—Le docteur Jean Klipper ne fait pas de clientèle.

—Et qu'est-ce qu'il fait?

—Je vous l'ai déjà dit: il cherche.

Le médecin regarda les convives qui l'écoutaient, intéressés par le mystère.

—Et si j'essayais de préciser ce qu'il cherche, c'est alors que vous crieriez à l'invraisemblance et que vous croiriez à un conte d'Edgar Poe, de Wells ou de Stevenson.

—Voyons, docteur!

—Docteur, vous nous mettez l'eau à la bouche!

—Que cherche-t-il, votre Jean Klipper?

André, plus que personne, attendait de M. Chardin l'explication que sollicitaient ces jolies femmes attablées, ces voisins de table qui devenaient silencieux comme si le maître eût été en chaire ou eût commencé une conférence.

—Ma foi, c'est assez difficile à vous expliquer sans devenir un peu pédant. Je vous demande pardon, Mesdames, mais je vais vous paraître apparemment incompréhensible.

—Vous nous insultez, docteur, dit en riant Mme de Vernière. Je proteste au nom de ces dames.

—Eh bien! fit M. Chardin, cet étonnant, extraordinaire et, je vous le répète, génial Jean Klipper—vous voyez que les médecins se rendent parfois justice et ne se dévotent pas toujours entre eux comme les loups, les artistes, et—excusez-moi, Monsieur, les journalistes—le docteur Klipper cherche notre troisième œil!

—Vous dites?

—Je dis notre troisième œil!

—Qu'est-ce que cela signifie? demanda au nom de tous la maîtresse de maison.

—Tout simplement que nous avons,—comme tous les vertébrés—que nous avons là, tenez, sous le front, une glande nommée par les zoologistes, la glande pinéale ou encore la pomme de pin, le corps pinéal, la toupie, et que cette glande, en dépit de son nom, n'est ni une glande en réalité, ni un ganglion nerveux, ni un ganglion lymphatique, mais un organe dégénéré—que cette pseudo-glande donc peut être considérée comme un troisième œil, un œil que nous avons en nous à l'état latent, un œil qui n'a pas abouti, qui n'a pas émergé, qui n'a pas troué la boîte crânienne, mais qui existe et que les physiologistes ont trouvé au bout de leur scalpel.

—C'est donc cet œil-là, dit le reporter, qui expliquerait la fable des cyclopes.

—Parfaitement. On peut se figurer qu'il y eut une heure où ce troisième œil avait apparu au milieu du front d'on ne sait quels hommes des temps primitifs ou fabuleux. Je ne vous parle pas là de choses absurdes. Il est certain que cet organe rudimentaire, dégénéré, qui sert à rien aujourd'hui qu'à perpétuer en nous le souvenir d'un organe ayant existé chez nos lointains ancêtres, est un legs atavique, atrophie dans le cours des temps. Oh! le docteur Klipper n'est pas seul à avoir étudié cette glande pinéale épiphyse! Rabl Rückhard, en 1882, l'observait chez les poissons et déclarait que c'est bien un œil. De Graaf, en 1886, l'étudiait chez l'orvet, vous savez, ce joli reptile qui peut vous effrayer, Mesdames, dans les allées de la forêt de Fontainebleau, mais qui est plus inoffensif qu'un moineau franc, l'orvet, un faux serpent, un lézard dégénéré. Et Rawlin Spencer l'étudie précisément, ce troisième œil, chez les lézards. On le trouve aussi, très évident et très caractérisé, chez l'oiseau, par exemple, le pigeon. Chez le pigeon et chez l'homme.

—Ce qui est souvent la même chose, dit un homme d'esprit.

On rit un peu, pas beaucoup. Le petit discours du docteur Chardin captivait l'attention.

—Seulement, fit-il, chez le pigeon l'organe en question est apparent, tandis que chez l'homme, il faut une préparation pour l'apercevoir, enlever toute la partie supérieure des hémisphères. N'en parlons point, ce ne sont point propos de dessert. Il n'y a que Thomas Diafoirus qui entretient les dames de ces belles choses chirurgicales.

—Mais vous savez, docteur, interrompit un vieux monsieur, un peu timide, très grand lecteur et bibliophile, vous savez que Descartes en a parlé, de la glande pinéale, de votre troisième œil? Mon très savant ami le professeur S. Pozzi me le rappelait l'autre jour. Descartes prétendait même que c'était là, oui, cette glande, le siège de l'âme!

—Pas tout à fait. Je n'ai pas son texte présent à la mémoire. Mais vous avez raison, Monsieur, Descartes en a parlé et Galien avant Descartes. Mais ni l'un ni l'autre n'ont pensé à ce que rêve Jean Klipper—c'est de donner à l'homme ce troisième œil dont il est privé!

—L'œil supplémentaire?

—Où cela? Au milieu du front!

—C'est stupéfiant!

—C'est cyclopéen!

—C'est épouvantable!

—Un œil au front! Ah! fi, l'horreur!

Les interruptions partaient de tous les coins comme des pois fulminants. Et M.

Chardin jouissait doucement de la stupéfaction d'un auditoire. Les interjections amusaient le savant accoutumé à ces effarements devant l'imprévu.

—Bah! c'est une affaire d'habitude, dit-il, si la mode en était prise, on regarderait cela comme un grain de beauté. Et puis, quoi, ce serait utile! Les cyclopes devaient, moins que les forgerons d'aujourd'hui, craindre d'être aveuglés par les étincelles. Un œil de plus ce serait de la vie en plus, et la vie c'est pour l'homme la denrée la plus précieuse, un prêt de quelques années qu'il doit à échéance sans date rembourser à la grande Usurière. Or, voilà où je vous disais que Jean Klipper a du génie. Il a auprès de lui une femme jeune, jolie, qu'il adore—et qui est aveugle. Et c'est pour elle qu'il multiplie ses travaux et qu'il tente l'impossible. La vue de la malheureuse est perdue. Il veut la lui rendre. Elle n'a plus ses deux yeux. Ils sont clos, ils ne perçoivent plus que la lumière sans distinguer la forme des objets. C'est ce troisième œil qu'il veut restituer à sa compagne.

—Allons donc! fit le reporter.

—Ce que je vous dis là n'a pas l'air croyable, c'est la vérité pure. Le docteur Klipper a inventé une sorte de lampe électrique projetant son rayon sur le front même de la jeune femme, faisant en quelque sorte sur le crâne la fonction du rayon solaire sur la terre. Le soleil fait pousser la graine invisible; le docteur espère que l'électricité, pénétrant à la longue les os de cette créature humaine—fera éclore, épanouir ce troisième œil qui rendra la vue à sa chère aveugle! Je ne vous raconte pas là un roman, je vous cite un fait, un cas. Nous avons vu tant de miracles scientifiques. Vous en verrez et nous en verrons bien d'autres!

—Où demeure Jean Klipper, que j'aie bien vite chez lui? répéta joyeusement Frédéric Clément. Quelle révélation! Quel article!

Tous les auditeurs du docteur Chardin échangeaient des observations incrédules. Il y avait, sur les lèvres des femmes, de jolis sourires sceptiques. Cécile seule peut-être était intéressée, troublée aussi, sachant tout possible. Mme de Vernière disait au savant: "Vous contez comme Schéhérazade!"

—Non, non, je conte comme le phonographe. Je suis de mon temps. L'impossible est banalisé!

—Alors, précisa André, dont les yeux brillèrent, ce docteur Klipper est vraiment capable de faire des miracles?

—Non, mais il est capable de découvertes qui bouleverseraient toutes les connaissances et toutes les lois. Il est de ces savants d'avant-garde, qui signalent les terres inconnues. Il est possible qu'il échoue.

—Mais, c'est Méphisto, cet homme-là? dit Mme de Vernière.

—Non, c'est un brave homme de bon Alsacien, sans pose et sans malice, qui se contente de bouleverser le monde du fond d'une cave, dans un laboratoire grand comme cette serviette.

—Il ne loge pas sur le Brocken?

—Non, il habite les Batignolles. Oh! le fantastique est à la portée de tout le monde. Pour voir des sorciers on n'a qu'à prendre un ticket du Métropolitain!

—Je le prendrai, le ticket! Je le ferai causer, votre sorcier! Et le *Boulevard* publiera son portrait en première page!

—Et vous ne direz pas que je ne vous ai pas averti du génie! C'est un homme de génie!

—Toqué! Etoilé!

—Il n'y a que les sots qui n'aient pas la féture!

Pendant tous ces propos échangés, Cécile sentait s'accroître, augmenter— le sentiment de gêne, l'angoisse qui l'étreignait, et, à travers la salle, elle continuait à regarder, sans avoir l'air de l'étudier, son mari, dont le visage, avec sa blancheur mate, lui semblait plus pâle que d'habitude, la barbe noire encadrant la maigreur de cette tête sarrazine. L'éclat fiévreux des prunelles n'échappait pas à la pauvre femme, tremblant d'y retrouver l'étrange flamme des yeux d'André, de ces yeux hagards fixés sur la toile extérieure, la vision d'Apocalypse, dans l'atelier, en l'inoubliable nuit.

Toute cette conversation de dessert, à demi scientifique, à demi parisienne, tournait autour du cas inquiétant d'André Fortis. Pour Cécile il était le centre de cette discussion. Elle examinait, sentait, avec l'acuité de l'être qui aime, tout ce qu'André devait souffrir s'il se rendait compte de son état, s'il avait encore les affres d'une crise nouvelle. Elle se demandait si ces propos, qui amusaient la table comme une chronique curieuse, ne réveillaient pas chez le malheureux un souvenir, une sensation, une douleur.

La fébrilité du regard, les mouvements des doigts crispés, tout à l'heure, ne permettaient pas de douter qu'André ne souffrit, ne comprimât des sensations cruelles pendant que le docteur parlait. Mais tout se dissipa lorsqu'on se leva de table et que le docteur Chardin offrant le bras à Mme Fortis, on passa dans le salon, les hommes allant bien vite au fumoir où le journaliste continuait à interviewer le médecin, tandis qu'André restait avec la maîtresse de la maison, comme s'il eût voulu, par la conversation des dames, chasser les pensées obsédantes, le songe douloureux de sa vie.

—Ainsi, répétait Frédéric Clément, c'est un monsieur, votre docteur Klipper, et il nous réserve de belles surprises?

—S'il ne s'arrête pas en route, oui. Vous savez que Pasteur eut une hémorragie cérébrale qui faillit l'emporter ou le laisser diminué, ce qui eût été plus triste encore?... Elle fut, au total, bénigne cette attaque. Mais supposez qu'un peu plus de sang, quelque chose comme la grosseur d'une lentille, ait pénétré dans le cerveau—c'en était fait de toutes les admirables découvertes du grand savant. La longueur du nez de Cléopâtre influa, paraît-il, sur le monde. Un peu plus court, le sort de l'univers était changé. Une goutte de sang de plus ou de moins et l'humanité gardait la rage. Elle la garde en politique, il est vrai, et les partis n'ont pas encore trouvé leur Pasteur. Quant à Jean Klipper, s'il reste, s'il dure—le tout est de durer en ce bas monde—il stupéfiera son siècle et il aura, un jour, sa statue.

—Ce qui ne prouverait pas, mon cher maître, fit le journaliste, qu'il est un homme incommensurable. Qui n'a pas sa statue aujourd'hui? Qui n'a pas son marbre? Qui n'a pas ses confetti?

Le docteur Chardin se mit à rire:

—Ah! Parisien incorrigible, vous faites toujours de l'esprit!

—Que voulez-vous? Vous faites bien toujours de la science!



— Venise, la ville exquise pour y bercer l'oubli.

Comme, le cigare étant fini, le docteur rejoignait Mme de Vernière, sur le seuil du salon, il trouva Cécile qui paraissait le guetter. Elle souriait d'un sourire forcé, se doutant bien qu'André ne la perdrait pas des yeux pendant qu'elle allait parler au médecin et, s'efforçant de donner à la conversation l'apparence d'un banal échange de paroles insignifiantes, elle dit très vite à Chardin et tout bas:

—Ne vous étonnez pas du sourire qui va contraster avec tout ce que je vais vous dire, docteur, et pardon de vous le dire ici. Mais je connais un de ces cas de doublement de la personnalité dont vous parlez. Faites attention, on nous regarde!

Le docteur Chardin, habitué à conserver toute son impassibilité devant les confidences ou les souffrances humaines, ne laissa pas son visage rasé de Yankee trahir le moindre étonnement.

Il dit avec lenteur:

—Ah! vous savez!

—J'ai vu, dit-elle.

Elle conservait son sourire.

—Une crise grave? demanda Chardin qui, lui aussi, affectait de paraître indifférent.

Les yeux d'André ne le quittaient pas.

—Quelques heures.

—Quand cela?

—Il y a un an.

—Et depuis?

—Rien. Mais j'ai peur...

—La peur est la plus mauvaise conseillère de l'homme. Ne redoutez pas d'être optimiste. J'ai précisément observé celui dont vous voulez me parler, tout à l'heure. Et dans mon bavardage il y avait une façon d'expérience tentée... Il a écouté sans trop de nervosité...

—Pourtant! fit-elle.

Elle s'arrêta.

—Il épie, il devine!

Le docteur acheva rapidement:

—Il pourra y avoir quelque orage encore—il y a, en effet, de l'électricité dans l'air, je l'ai bien vu,—mais le tonnerre s'éloigne. D'ailleurs, je suis là!

Il ajouta, saluant comme un mondain qui eût remercié madame Fortis de quelque tasse de thé:

—Et nous appellerions au besoin le docteur Miracle.

—Ce docteur Klipper? C'est sérieux?...

—Très sérieux.

—Un prince de la science consultant un rebouteux!

—Oh! ce n'est pas l'appel au rebouteux. Et d'ailleurs, je ne mépriserais pas un rebouteux qui me guérirait!

André semblait, de loin, écouter avec une sorte d'inquiétude ce court dialogue dont la gravité se dissimulait sous les gestes de la banalité mondaine. Cécile alla vers lui, donnant plus d'expression à son sourire qu'elle eût voulu joyeux.

—Que te disait le docteur Chardin, demanda le peintre.

—Il me parlait de tes vues de Venise.

—Vraiment?

—De quoi voudrais-tu qu'il me parlât?

—Je ne sais pas, fit André.

Et songeur:

—Venise? dit-il. Ah! la ville exquise pour y bercer l'oubli.

—Et pour s'aimer, fit Cécile dont le regard enveloppa de douceur le chercheur de rêve.

Alors André répondit par un sourire profond au sourire de femme qui consolait et espérait...

IX

LE MAL REVIENT

Espérer!

Dans le luxueux hôtel du parc Monceau, Mme Fortis vivait précisément entre l'espérance et l'angoisse. Rien ne lui faisait croire que son mari pût retomber sous le coup de griffe de son mal, tout lui faisait craindre pourtant que l'"inconnu" se réveillât brusquement dans celui qu'elle aimait.

André lui avait paru plus nerveux que de coutume depuis cette soirée chez Mme de Vernière et, malgré l'assurance du docteur Chardin, elle redoutait, comme celle d'un spectre, l'apparition de cet autre qu'elle avait vu, terrifiée par cette espèce de fantôme vivant, d'étranger, d'intrus.

Elle évitait de faire la moindre allusion aux paroles du docteur. André travaillait

beaucoup avec une sorte de fièvre. Elle redoutait même que cet acharnement dans le labeur ne tendît ses nerfs un peu trop. Elle le suppliait parfois de se donner des répit, des jours de vacances.

—Non, tu sais que je ne suis heureux que devant mes toiles. Et avec toi, ma chérie!

—Et puis, dit-il un soir, ce qui est achevé est achevé. On ne sait pas ce qui peut arriver.

—Que veux-tu qui arrive?

—Rien. Je plaisante. Un amateur qui emportera mes paysages.

Elle tenait pourtant à ce qu'il prit quelque distraction. Il avait de ces dîners mensuels d'artistes où, retrouvant des camarades, il pouvait causer de toutes ces mille et une historiettes qui courent les ateliers, les salons ou les coulisses et font de Paris la plus grande des petites villes de province. Il avait négligé ces réunions depuis son mariage. Cécile le poussait à s'y rendre.

—Et ton Cercle? Habituellement les femmes sont jalouses du Cercle. Je ne le suis pas. Tu vois des amis, tu causes, tu te reposes...

—Mais rien, ma chère Cécile, ne vaut une soirée passée avec toi, près de toi!

—Oh! j'en suis sûre, disait-elle avec une coquetterie caressante. Seulement, tu connais la chanson:

Une femme légitime
Ca se retrouve, se retrouve
Toujours

Elle avait cette sensation qu'il fallait beaucoup de distractions à ce cerveau inquiet. Elle insistait. "Mes parents reçoivent ce soir des gens ennuyeux. J'irai chez eux et tu n'auras pas la peine de passer la soirée avec les diseurs de rien. Ou tu viendras me prendre très tard, au moment où les fâcheux partiront."

Alors André s'habillait, sortait, et Cécile, le sachant au Cercle, était persuadée que le peintre, écrasé par le travail de la journée, avait besoin de ce changement de milieu, d'une autre atmosphère. La solitude, favorable au labeur, pouvait être douloureuse à la pensée, si, par hasard, André se souvenait...

Et il avait ainsi accepté de chercher dans le mouvement, dans le changement, un dérivatif à cette existence quotidienne, au fond de laquelle Cécile redoutait qu'il n'y eût une obsession.

—Et, tu sais, je suis ambitieuse pour toi. Ouj. Il faut cultiver ses amitiés. Tu vois beaucoup de membres de l'Institut au Cercle? En me mariant, j'ai promis à papa que tu serais de l'Institut. Ah! mais!

—Comment, répondait André, j'ai épousé une *arriviste*?

Elle rentra, un soir, assez tard de chez le général de Jandrieu. André était au Cercle. Dans le petit hôtel endormi, elle se sentait un peu seule et, sans savoir pourquoi, elle éprouvait une inquiétude vague. Elle ne voulait pas se mettre au lit avant qu'André ne fût rentré. Elle regardait, à sa fenêtre accoutumée, le Parc Monceau qui semblait taché d'encre tout noir, avec quelque branchette à peine visible sur le ciel un peu plus clair, et l'éternel monument de marbre de Gounod, avec sa blancheur encore distincte. Et à chaque fois qu'elle se retrouvait là debout, le front à cette même vitre, elle se rappelait la triste nuit de leur première entrée au logis, l'épouvante de la vision du lendemain...

—N'y pensons plus, se disait-elle. C'est si loin!

Elle attendait, voulant qu'André la trouvât debout, —ou plutôt laissant passer les heures, songeant, et il était trois heures du matin, les coups sonnaient à la pendule, quand il rentra.

—Comme tu reviens tard, dit-elle.

Il regarda le cadran.

—Tiens, c'est vrai! Le temps passe. Je ne croyais pas qu'il fût minuit.

—Tu t'es amusé?

—Ma foi, non!

—Qui as-tu vu?

—Un tas de gens. Je n'en connais pas la moitié.

Il semblait fatigué, n'avait pas envie de causer. Ses yeux allaient vers la pendule, fixement. Ils paraissaient étonnés.

—Trois heures! disait-il. Est-ce drôle! En remontant sa montre, il regardait encore les aiguilles.

—Oui, trois heures, c'est bien trois heures... c'est étonnant.

Il passait la main sur son front, comme s'il eût éprouvé quelque douleur.

—Tu ne souffres pas?

—Non.

—Tu n'as rien qui t'attristes?

—Rien.

Il s'endormit comme harassé. Le lendemain Cécile le trouva inquiet, le visage las, tiré, pensif.

Il avait posé sur la cheminée, la veille, machinalement, son portefeuille. Et Cécile, du fond de son cabinet de toilette, l'apercevait debout devant cette cheminée. La porte ouverte d'une armoire à glace renvoyait à la jeune femme l'image de son mari qui, d'un geste stupéfait, ouvrait ce portefeuille et restait là immobilisé par l'étonnement, regardant un paquet de billets de banque qu'il avait tiré de son portefeuille. L'attitude tout entière d'André exprimait une telle stupeur que Cécile, blottie dans le fond du cabinet, restée là à étudier, silencieuse, retenait les questions qui lui montaient aux lèvres.

André tournait et retournait maintenant le portefeuille comme un homme qui rencontre quelque objet inconnu. Il touchait de ses doigts les billets de banque, il les froissait, les comptait, puis interrogeait encore le portefeuille. Un portefeuille de cuir vert sombre chiffé d'argent, son portefeuille. Et c'était bien celui que Cécile lui avait donné. Oui, ce chiffre en vieil argent, c'était sa fiancée qui l'avait dessiné elle-même.

Son portefeuille?

Mais comment dans ce portefeuille qui contenait trois cents francs la veille, —trois billets de cent francs, —y avait-il ce matin un paquet de billets de banque?

—Cinquante-deux billets! Cinquante-deux mille francs!

La main maigre d'André passa sur son front avec le geste familier.

Il se regarda dans la glace et se trouva très pâle.

Cécile, aussi immobile qu'il l'était tout à l'heure, collée à la muraille de son cabinet, le vit tourner la tête autour de lui, les yeux cherchant à savoir s'il était aperçu; puis il glissa rapidement le portefeuille dans la poche intérieure de son veston qu'il bouffonna d'un geste bref, et toute sa physiologie anxieuse exprimait la crainte d'être épié, le désir d'échapper à une surveillance. Ce visage avait l'expression d'une face de voleur qui vient de faire un coup et qui veut fuir.

Et Cécile à présent était toute tremblante.

Elle avait vu ces mouvements de doigts palpant, froissant les billets, et de ces banknotes que touchait, comptait là André, elle aussi en avait compté le nombre. D'où venaient-ils? Comment étaient-ils dans ce portefeuille qu'elle reconnaissait bien? La stupeur d'André ne lui avait pas plus échappé que le désir final de n'être pas vu, de cacher ces billets. Elle se retrouvait une fois encore devant quelque chose de mystérieux et de troublant. Mais elle saurait...

Elle sortit de son cabinet de toilette.

André, les traits visiblement crispés, essayait de sourire. Puis il prétextait la nécessité de monter à son atelier. Avant le déjeuner, il voulait donner quelques coups de pinceau, achever un coin de Sorrente.

Tu n'es pas fatigué? Ne travaille pas trop.

—On ne travaille jamais trop.

—Tu ne m'as pas dit ce que tu avais fait hier au cercle?

—Rien. Causé. Soirée banale, soirée perdue.

Il ne lui parlait pas de ces billets, du portefeuille, de cet étonnement qui l'avait frappé, qu'elle avait vu clairement en lui, tout à l'heure.

Elle le laissa partir. En déjeunant, elle interrogerait.

Mais précisément, à l'heure du déjeuner, M. et Mme de Jandrieu vinrent faire visite à leur fille. Le général revenait de l'enterrement d'un vieux camarade de l'armée de Metz, à Saint-Honoré d'Eylau. Il s'arrêtait au Parc Monceau avec sa femme qui l'accompagnait. Et André pria ses beaux-parents de rester.

—Non, non, les vieux avec les vieux, les jeunes avec les jeunes!

—Vous ne venez jamais, disait André.

—Je ne veux pas, répondait Mme de Jandrieu, être pour vous une belle-mère!

—Est-ce que je vous ai jamais donné ce nom-là?

Cécile remarquait que son mari mettait une insistance particulière à retenir M. et Mme de Jandrieu comme s'il eût éprouvé le besoin de fuir un tête-à-tête avec elle. Il n'était, d'ailleurs, ni préoccupé, ni triste. Elle le trouva même trop gai durant le repas, d'une gaîté un peu forcée. Il semblait fouetter son esprit pour causer, parler des nouveautés du moment: le théâtre, les expositions partielles.

—Et vous nous préparez de nouveaux chefs-d'œuvre, André? demandait le général.

—Oh! des chefs-d'œuvre! Non. Mais j'ai comme une fièvre de travail. Le pinceau va, va, la couleur flamboie, la toile sent bon. Et je vais même vous quitter pour travailler encore.

—Allez, allez, cher enfant...

Il embrassa Cécile au front et remonta à son atelier, laissant sa femme avec le général et Mme de Jandrieu, tous deux enchantés de la belle humeur de leur gendre.

—Quel charmant garçon!... Vous avez l'air de tourtereaux!

—Très gentils, et dans un nid délicieux!

La mère cependant remarquait dans le regard de Cécile une préoccupation latente. Elle lui demanda si elle n'éprouvait pas quelque vague inquiétude. Non. Seulement André travaillait trop peut-être. Une nature aussi nerveuse avait besoin de haltes.

—Mais tu es heureuse?

—Très heureuse.

—Vraiment?

—Vraiment, maman, je te le jure.

Elle avait hâte d'être seule. Elle voulait savoir la vérité. Ses parents n'étaient pas au bout du Parc Monceau qu'elle montait à l'atelier d'André, frappait à la porte. Il achevait son paysage d'Italie, revivant les heures qu'elle avait vécues, avec lui, là-bas!

—Ah! C'est bien beau! dit-elle, regardant la toile. Oui, c'est superbe!

Elle ne savait comment interroger, demander des explications sur ce qu'elle avait vu et André, absorbé dans son travail, paraissait vouloir éviter toute question. Alors elle redoutait de le blesser, une maladresse quelconque pouvait l'irriter. Elle dit bientôt:

—Je te gêne. Je te laisse.

Pour la retenir il ne prononça pas une parole. Allons, elle attendrait. Mais l'idée même de cet homme debout devant la glace et comptant des billets de banque d'un air stupéfait ne la quittait pas.

Ils avaient projeté de passer leur soirée à l'Opéra. On jouait *Samson et Dalila*. André écouta, disant à Cécile combien la musique était pour lui un adjuvant, son imagination évoquant des paysages de rêve tandis que l'orchestre berçait ses visions.

—Il faut à l'homme un peu de fumée et un accompagnement à sa pensée, fumée de la pipe ou écho de vieux airs. C'est pour cela que je t'aime à ton piano. Quand tu joues, il me semble que tu me dictes mes esquisses.

—Seulement je ne joue plus. Je crois vraiment que les jeunes filles se marient surtout pour ne plus jouer les morceaux qu'on leur a appris.

Elle dit tout à coup:

—Dimanche, chez Colonne, on donne le *Manfred*, de Schumann. Je ne le connais pas. Si tu veux, nous irons l'entendre.

Mais elle fut frappée de ce visage convulsé.

—Non, non, non, répondit-il, pas *Manfred*.

Les sonorités d'autrefois, les voix d'au-delà avaient déchiré ses nerfs, lui revenaient tout à coup. Il détourna la conversation, prit sa lorgnette, la promena dans la salle.

Cécile rentra sans avoir eu le courage de lui demander ce qu'il avait fait la veille. Elle s'endormit tard, inquiète toujours.

Le lendemain, André était au travail de bon matin. La fièvre heureuse, celle que son œuvre grandissante continuait. Quand Cécile eut achevé sa toilette, elle sonna, demanda le courrier, les journaux. Il y avait là le *Boulevard*. Elle en fit sauter la bande, regarda la première page.

X

LA PARTIE DE CARTES

Dans les échos de Paris que signait Frédéric Clément, un nom la frappa tout de suite, celui d'André. Elle déplaça le journal, lisant avidement, effarée.

Le journaliste racontait une scène qui s'était passée l'avant-dernière nuit au Cercle, rue Boissy-d'Anglas. Un jeune peintre, qui d'habitude n'apparaissait jamais à une table de jeu, s'était, avec une sorte de virtuosité spirituelle, risqué à une partie folle avec le prince Stalinski, célèbre

par sa façon hardie de défier la fortune. Pendant des heures, ç'avait été une sorte de duel de hasard entre le peintre parisien et le grand seigneur polonais. A un moment donné le prince souriant, galant et courtois, perdait plus de cent mille francs. Mais l'artiste ne voulut pas se lever de table qu'il n'eût lui-même reperdu tout son gain.

Le prince ayant regagné deux mille cinq cents louis quittait lui-même la table en disant:

—Restons-en là! cela ne m'intéresse plus.

Et le peintre, s'efforçant de le décider à continuer la partie:

—Non, non, cinquante mille francs de perte, c'est précisément le chiffre que je m'étais fixé pour cette nuit! Tout va bien et rien ne va plus.

Le chroniqueur ajoutait en contant l'anecdote:

—On a fort remarqué le sang-froid des deux partenaires, qui l'un et l'autre jouaient automatiquement comme si leur pensée eût été ailleurs, le prince ironiquement indifférent, le peintre calme avec un regard qui ne semblait même pas apercevoir le tas de banknotes un moment accumulé sur la table. Ce tournoi autour de la Dame de Pique a fort intéressé les aficionados.

Et Frédéric Clément concluait:

—Faut-il nommer le vainqueur? Plus habitué à manier le pinceau qu'à toucher les cartes, il avait peut-être dans la journée signé un de ces paysages que les marchands de tableaux cotent fort cher, mais nous doutons que son après-midi lui ait rapporté ce que lui a valu sa soirée. M. André Fortis peut, comme l'empereur romain, se vanter de n'avoir pas perdu sa journée.

Cécile, après avoir lu l'article du *Boulevard*, le relisait encore. Elle était épouvantée. Dans sa conviction absolue, cette partie de cartes, André l'avait engagée sans savoir ce qu'il faisait, dans cet état de rêve maladif qui lui arrachait sa propre personnalité pour en substituer une autre. Le journaliste avait noté ce trait significatif: le regard d'André ne semblait même pas voir la somme gagnée, les billets entassés. Et l'expression de surprise de l'homme réveillé comptant avec étonnement ces papiers qu'il paraissait interroger en les palpant! Cette stupeur d'André devant cette somme qu'il avait là, dans son portefeuille, sans savoir comment ils y étaient venus! L'article lui expliquait tout.

Certainement, au Cercle, l'autre nuit, André avait eu, passagère, sans doute, mais certaine, une crise nouvelle, pendant laquelle, sans calculer la somme qu'il risquait contre le prince Stalinski, il avait joué, joué comme un fou, au hasard, gagnant il ne savait comment, restant là, à cette table de jeu, sans savoir pourquoi, hagard, effaré, tel qu'il devait être le lendemain en retrouvant chez lui son gain inattendu.

Ainsi, pendant des heures, là-bas, loin d'elle, André était redevenu cet autre dont il avait peur?

Il n'était pas guéri? Depuis un an elle avait pu espérer que l'autre avait disparu: André n'était pas guéri! Il avait joué—peut-être ne se souvenait-il pas même d'avoir joué. Non, certainement non, il ne s'en souvenait pas. Elle n'avait qu'à se rappeler de quelle façon il tenait ces billets entre ses doigts.

—Il avait joué!... Il pouvait se prendre de querelle, menacer, tuer—et il ne s'en souviendrait pas!

Cécile réalisait avec des frissons de terreur l'article du *Boulevard* qu'elle épelaît, comme l'apprenant par cœur:

Mais, en vérité, ne savait-il pas? Était-il possible que ce rêve d'une nuit—non pas ce rêve mais cette réalité vécue dans le second état de son être comme dans un brouillard—n'eût laissé dans l'esprit d'André aucune trace.

Maintenant qu'elle savait, elle, d'où venaient ces billets de banque, maintenant que le journal avait conté l'aventure de la nuit, elle n'hésiterait plus à interroger et lorsque Fortis descendit de son atelier, en effet, elle interrogea.

—Tu ne sais pas, dit-elle, il me vient un désir, une fantaisie. Je n'ai pas beaucoup de caprices, je ne t'ai jamais rien demandé, je vais aujourd'hui te demander quelque chose.

—Quoi? dit André.

Il paraissait enchanté. C'était sa joie de la rendre heureuse.

—Mais tu ne voudras pas...

—Pourquoi?

—C'est très cher. Oh! il ne s'agit pas d'un collier de perles, le mien me suffit. Autrefois les femmes demandaient à leurs maris un coupé, une paire de chevaux. Je suis de mon temps. Je voudrais une automobile.

—Une automobile?

—Il faut bien être à la mode.

—Va pour une automobile, dit André, mais plus tard, quand j'aurai livré quelques vues de Venise de plus à Telasco. Je n'ai pas d'argent disponible.

Il avait prononcé ces deniers mots le plus naturellement du monde, et Cécile sentait bien qu'en effet, il disait la vérité. Il ne se souvenait certainement pas de l'aventure du cercle, il avait oublié le prince Stalinski. Et c'est bien là ce qui rejetait à toute son angoisse la malheureuse éperdue!

Si la mémoire d'un fait qui datait de quelques heures échappait au cerveau d'André, c'est qu'une lacune s'était faite en lui, c'est que, pendant un moment, il avait de nouveau vécu de cette autre vie dont il n'avait plus connaissance maintenant, mais qui était aussi réelle dans son étrangeté que sa vie propre, sa vie quotidienne. Il n'était pas guéri. A tout instant, l'amnésie, la suppression de sa personnalité pouvait l'atteindre!

Au risque d'endolorir cette pensée, Cécile alla droit à la vérité, déchirant le voile, voulant savoir.

—Mais, dit-elle en le regardant au fond des yeux, doucement, non pas comme un juge qui interroge mais comme une mère qui sourit en posant une question—ces billets de banque, oui, ceux que tu as rapportés hier?

—Des billets de banque!

Il se mit à rire, de bonne humeur.

—Quels billets de banque?

—Tu les as comptés devant la cheminée, mis dans le portefeuille à ton chiffre, celui que je t'ai donné.

—Des billets de banque?

Et comme un homme qui cherche à se souvenir, il arrêtait ses yeux sur Cécile. Un effort de pensée intérieure se faisait en lui.

Il répétait:

—Des billets de banque?

—Oui, ceux que tu as gagnés au prince Stalinski.

—Quel prince Stalinski?

—Au cercle, l'autre soir.

—Moi? fit-il en se frappant la poitrine avec force

Il y avait un tel doute, une souffrance si soudaine dans ce cri que Cécile eut peur, regrettant cette épreuve.

—Voyons, voyons, dit-il, rassemblant ses idées, le front plissé comme devant un problème à résoudre;—qui t'a parlé du prince Stalinski, d'un argent gagné?...

—Au jeu, l'autre nuit. Tiens! dit-elle. Elle lui tendit le journal qui traînait sur la table et André eut un moment de colère nerveuse en lisant l'article de Frédéric Clément.

—Est-ce possible? dit-il.

Il porta la main à son front. Il balbutia comme un homme assommé:

—Oui, possible!... C'est possible!...

Le Boulevard qu'il relisait lui faisait l'effet de quelque lambeau de cinématographe où soudain il eût aperçu, se mouvant, allant, venant, courbé sur une table de jeu, abattant des cartes, un fantôme agissant et agité qui était lui-même...

Il répétait, la lèvre tremblante:

—C'est possible! Eh! oui, c'est possible!

Puis, rejetant loin de lui le journal froissé avec colère:

—Et tu m'as vu compter des billets de banque? Où sont-ils?

Elle répéta: "Le portefeuille." Il n'avait pas ce portefeuille dans sa poche. Où l'avait-il mis? Il ne se souvenait pas. De ce qu'il avait fait, de ce qu'il avait dit, là-bas, au cercle, puis, au retour, lorsque Cécile l'avait aperçu tenant ses billets entre ses doigts, il ne savait rien. Ce n'est pas lui qui avait vécu ces heures de fièvre, c'était l'Autre.

Alors il poussa un cri de rage, se jeta dans un fauteuil, se prit le visage entre les mains et, parmi des sanglots, il répéta violemment ces mots: *L'autre! l'autre!*

Il regardait parfois devant lui. Son geste bref, son poing fermé semblaient menacer une vision dans l'espace. Il avait dans les yeux un flambolement de meurtre.

Et Cécile regrettait d'avoir déchainé cette douleur, réveillé ce souvenir.

—Où est-il, ce portefeuille? demanda André en se redressant soudain. Comment cet argent a-t-il été gagné?... Le prince Stalinski! Je le connais à peine. Je lui ai peut-être parlé deux fois dans ma vie!

Il tendit ses bras à Cécile comme pour l'attirer, et quand elle vint à lui il laissa tomber sa tête sur l'épaule de la jeune femme, l'embrassant, lui demandant pardon, lui disant tout bas dans l'oreille, dans le cou, entre deux baisers, comme si quelque témoin eût épié et entendu:

—Pardonne-moi! pardonne-moi! Tu me pardonnes, n'est-ce pas?

—Te pardonner, quoi?

—D'avoir menti. De n'avoir pas tout dit. A toi, ma chérie, à toi! De t'avoir fait épouser un malade, un fou, est-ce que je sais, moi?

Elle le calmait, le serrait contre elle comme un enfant dolent et qui en pleurant vient se plaindre.

—Mais non, mais non, tu as toute ta raison. Tu es bon, tu as bien fait, je t'aime!... De toutes mes forces, je t'aime, André! Je t'adore!

Et lui, furieux, parmi des hoquets de douleur:

—Le docteur Chardin m'a menti. Il s'est trompé, le docteur Chardin! Ah! la science! Leur science! Ils ne savent rien! Ils mentent! Ils se disent: "Consolons toujours cet être qui souffre! Et puis, quoi! il peut guérir!" Alors il m'a consolé,

en effet, assuré que j'étais un homme comme tous les autres. Ce qu'un autre savant m'avait dit, il me l'a redit à moi, la veille de notre mariage. Il a eu peur que, pouvant te perdre, renonçant à toi, je me tue... Je l'aurais fait... Il ne m'a pas dit ce qu'il aurait dû me dire: "Mieux vaut disparaître!" Certains êtres n'ont pas le droit d'aimer, n'ont pas le droit d'être heureux. Ils ont une tare, là!... Et voilà!... Et je t'ai donné mon nom et tu m'as, toi, donné ta vie en toute confiance! Et nous nous réveillons devant cette réalité...—il regardait le journal, il poussait du pied le numéro du Boulevard—je suis incapable de savoir ce que j'ai fait l'autre nuit et je me serais déshonoré, que, quoique inconscient, j'en serais responsable! C'est idiot, insensé, bête, atroce! Ah! ma pauvre Cécile, que je suis malheureux.

Les sanglots lui remontaient à la gorge, il avait l'air d'un petit enfant. Elle essayait de le calmer par les caresses, les mots



Cinquante-deux billets, cinquante-deux mille francs!

tendres dits tout bas aux tout petits qu'il faut endormir. Pour assoupir la douleur, il est des berceuses aussi. André sentait se fondre un peu sa colère désespérée sous ces paroles de douceur. Elle tentait de consoler. Elle trouvait en elle des paroles délicieusement apaisantes. La sœur de charité qui sommeille en toute femme devenait pour le malheureux, bien vite, dans ce qu'il y a de plus dévoué et de plus doux, une ambulancière morale. Le blessé sentait une fraîcheur sur sa blessure.

Elle disait d'espérer. Elle ne le disait pas comme le médecin, affirmant que la volaté peut tout, que l'on guérit quand on veut guérir;—elle changeait en larmes presque douces les pleurs de rage d'André affolé à l'idée qu'encore une fois il était en proie à l'Autre.

—Il faut pourtant, dit-il, que je retrouve ces billets. Je veux les rendre. Ils ne sont pas à moi.

—Les rendre? Le prince Stalinski a-t-il joué avec toi ou avec un fantôme? Il a joué avec toi. Il a perdu avec toi. Donne cet argent aux pauvres si tu veux. Perds-les dans une partie nouvelle avec le prince. Mais tu ne vas pas dire que celui qui jouait, l'autre nuit, n'était pas toi. Ce qui est ton secret, André, notre secret, mon André, doit rester entre toi et moi. Ne laisse rien soupçonner... Que personne ne devine... Et je te le jure, nous chasserons celui que tu appelles l'Autre, je te promets, je te promets, nous le chasserons!

—Ah! oui, au fait, il y a l'exorcisme! dit brusquement André, la voix stridente. Au vingtième siècle! Un possédé! C'est ridicule!

Et tout à coup, obsédé, les sourcils froncés:

—Où est cet argent?

—Dans l'atelier, j'y vais! ajouta-t-il en s'arrachant à Cécile.

Elle voulait le suivre.

—Non, je t'en prie, laisse-moi! J'ai besoin de solitude... J'ai besoin de me détendre les nerfs, de pleurer.

—Pleure avec moi, ce sera un plaisir comme un autre, dit-elle en essayant de rire.

Il était déjà dans l'escalier, montant les marches rapidement, et une fois seul, il essaya de se souvenir.

XI

LE DÉSESPÉRÉ

De la partie de cartes, du prince Stalinski, de son retour, du portefeuille que Cécile avait aperçu entre ses mains, il ne se rappelait rien. Il y avait dans sa vie une lacune. Et cette coupure ne datait pas de longtemps: elle était d'hier.

—Voyons voyons... Je suis entré ici... J'ai mis cet argent dans quelque tiroir...

Il cherchait, fouillait les bahuts, fouillait les meubles. Sa mémoire ne lui rappelait rien. L'article de Frédéric Clément eût été, d'un bout à l'autre une invention, qu'André eût trouvé ce roman d'un reporter absolument naturel. Aucune circonstance à laquelle il pût accrocher une sensation passée ne lui revenait à la mémoire. Il y avait là un trou.

A chercher la vérité dans ce noir, il sentait la fièvre peu à peu s'emparer de lui, ses veines battre à son front, une espèce de sensation vague s'emparer de lui comme si les objets eussent pris des aspects fantasmagiques. Il avait besoin d'un effort de volonté pour garder son sang-froid, conserver sa raison.

Puis, tout à coup, l'argent trouvé dans un carton où d'ordinaire il glissait ses dessins, lui prouvait que le Boulevardier n'inventait rien, avait précisé un fait.

Il compta les billets de banque.

Cinquante-deux mille francs!

De la façon dont il les avait gagnés, il ne savait rien. C'était une façon de somnambule, ce n'était pas un être conscient et agissant qui avait lié partie avec le prince Stalinski. Mais devant la réalité absolue, André s'inclinait broyé par l'évidence. Pendant des heures, sa vie d'habitude avait été supprimée. Cet être humain fait de chair et d'os qui était son moi était devenu la proie de l'Autre. C'était l'Autre qui avait gagné les billets de banque.

—L'autre! L'autre!

Tout haut André répétait ces mots, regardant au tour de lui comme s'il eût dû apercevoir le spectre de sa propre personne.

Il tenait les billets entre ses doigts, les froissant, se demandant si ces banknotes n'allaient pas devenir tout à coup des feuilles sèches, comme cet argent que donne le démon des légendes à ceux dont il achète l'âme.

—L'argent de l'autre!

Et l'autre, cette fois, pouvait dans sa pensée, être le prince Stalinski, son partenaire.

Il lui semblait que ce paquet de papiers, il le détenait contre toute loi, que cette somme était volée.

—Voyons, où demeure-t-il, ce prince?

Il cherchait dans le *Tout Paris* l'adresse "Stabad... Stabad... Stalinski (prince Ladislas), 70, avenue des Champs-Élysées..."

—Bon! J'y vais! Je saurai bien quelle impression il a eu de moi, l'autre nuit!

Il remit les billets dans le portefeuille à son chiffre, redescendit, demanda un chapeau, des gants.

Cécile l'attendait.

—Tu sors?

—Oui.

—Où vas-tu?

—Chez le prince Stalinski.

—Pourquoi!

—Je veux savoir ce que j'ai dit, ce que j'ai fait. Ce qu'il a fait *lui, lui*, celui qui est *moi!* Ah! l'atroce bouffonnerie!

Il essayait de rire et Cécile voulait le calmer, l'empêcher de sortir.

—Non, non. D'ailleurs l'air me fera du bien.

La marche, en effet, dissipa un moment l'espèce de migraine qui lui serrait le front. Il montait à pied les Champs-Élysées, essayant d'oublier, l'œil du paysagiste embrassant du regard la longue avenue aux arbres grêles, pareils à des frottis d'estampes japonaises et que terminait, là-bas, dans le brouillard, la trouée de l'Arc de Triomphe. Devant la nature l'artiste reprenait possession de soi-même. Il était arrivé, en oubliant presque pourquoi il venait là, devant la maison du prince Stalinski.

Il s'arrêta net, se posa brusquement une question qui l'effraya.

—Que vais-je dire à cet homme que je reconnaitrais à peine? Il a joué, il a perdu. Je puis lui donner sa revanche au Cercle. Mais pourquoi l'interroger? Pourquoi et sur quoi? S'il me déclare qu'il m'a trouvé bizarre, l'autre nuit, vais-je lui déclarer que je n'étais pas responsable de mes actes et que celui qui lui a gagné son argent était... qui? Un fou!

—Non, attendons.

Il ne monta pas chez le prince. Il le verrait au Cercle. Il se remit à marcher, mais cette fois sans but, accélérant le pas, vers le Bois, se disant que le vent d'hiver calmerait ses nerfs, et à mesure qu'il marchait, revenant comme poussé par un magnétisme à cette pensée obstinée: "Il n'était donc pas guéri, pas maître de ses actes et de ses pensées, il était donc toujours la proie de cette épouvantable psycho-névrose, puisque, pendant des heures, en plein Cercle à une table de jeu, parmi ces Parisiens qui suivaient des yeux la partie, il avait pu, automate étonnant, jouer, causer, interroger, répondre, sans que même l'ombre d'un souvenir lui restât de ses propos, de ses réponses, de ses actions."

—C'est effrayant, voilà tout, c'est effrayant.

Et maintenant une colère grondait, grandissait en lui, une colère qui visait le

docteur Chardin coupable de n'avoir pas dit vrai, le docteur qui s'était trompé, qui l'avait trompé.

—Si je dois revenir à cette torture, retomber à ce mal, pourquoi ne m'avait-il pas dit que je ne devais pas, que je ne pouvais pas me marier? Il a menti, il n'a pas fait son devoir!

Ah! oui, sans doute—comme tout à l'heure le malheureux le criait à Cécile—le docteur Chardin avait eu peur de la nervosité de ce désespéré qui parlait de charger un revolver, au sortir de la consultation, et d'en finir tout de suite. Il avait eu pitié, le docteur Chardin. Il s'était refusé à condamner un homme à mort. Il avait fait grâce.

—Grâce de quoi? Grâce d'une peine qui était une délivrance? Je serais mort, ce serait fini!

André s'enfonçait dans les allées du Bois, marchant vite, parlant tout haut, fuyant le bruit, trouvant un charme aux sentiers désertés, dans l'atmosphère glacée d'un décembre humide.

Il allait, allait sans savoir, portant sa pensée, poussé par elle, et le sentiment poignant de son impuissance devant le mal dont il souffrait, devenait plus lancinant à mesure qu'il se répétait ces mots:—Il a menti! le docteur a menti!

Ainsi, à toute heure, à tout propos, il était exposé à l'apparition de ce "double" qui l'expulserait de sa vie? Il ne s'appartenait décidément pas. Il pouvait sourire à Cécile et, brusquement, entre Cécile et lui voir se dresser un étranger? Tout ce qu'il avait espéré—la guérison, l'oubli—était impossible.

—Malade! Je suis un malade! Ah! mon beau-père, avec ses rêves de succès, ses ambitions d'honneur! L'Institut! Pauvre général! Il est à Sainte-Anne, ton Institut, mon petit André Fortis! A Sainte Anne!

Il s'exaltait dans cette marche rapide, qu'il voulait harassante, comme s'il eût

souhaité dompter la bête—chasser l'obsédante pensée douloureuse, celle qui l'étreignait plus fortement à chaque pas: la possibilité d'être séparé de cette femme qui était la sienne, qui portait son nom, qui en était fière, et que de toutes les forces de son être, il adorait comme la créature idéale, la meilleure et la plus dévouée.

—La perdre! Être quelque jour jeté dans un cabanon et la laisser, veuve sans être veuve, veuve d'un mort vivant, à un avenir sans issue—où à un autre homme qui l'aimerait peut-être!... Une jalousie sans raison—la jalousie de l'avenir—le torturait. Allons, plutôt que de subir une telle obsession, de vivre sous cette menace supplicieuse, autant vaudrait en finir tout de suite. Et cela vraiment est-ce vivre?

Il allait devant lui, comme un errant, dépassant les allées du Bois, marchant, marchant toujours, ne se rendant pas compte du chemin parcouru et la fatigue même ne l'atteignait pas dans cette accélération continue. Il ressemblait—machine humaine—à une de ces machines de fer dont la vitesse éperdue grise celui qui la conduit. Il avait—allant sans but comme la folie de la vitesse, la fièvre du Jockey qui fouette sa bête. Et à mesure qu'il avançait, son exaltation prenait une autre forme: les objets, les maisons, les arbres, les fonds de paysage, noyés de brume, se métamorphosaient en des aspects inattendus. Il traversait des rues de banlieue qui lui étaient familières, des sous-bois qu'il avait étudiés, et pourtant il n'y retrouvait rien des aspects accoutumés. Les maisons lui semblaient, avec des yeux ouverts, regarder curieusement ce passant inconnu. Les arbres, noirs par l'hiver, tendaient vers lui des membres tordus, menaçants et hostiles. Était-ce le brouillard, le soir qui tombait, le crépuscule d'hiver—il ne savait pas—mais il avait la sensation vague d'être comme entouré de nuit, enveloppé d'une de ces atmosphères épaisses et froides qu'il avait quelquefois traversées à Londres.



SEMENCES DE CHOIX "DERY"

DÉBUTEZ-BIEN—Si vous faites un jardin, employez les meilleures semences du pays.

Gratuitement sur Demande:

Le catalogue français le plus complet du pays; couverture lithographiée en couleurs, 96 pages illustrées à profusion, au-delà de 1,000 variétés de graines de semences de toutes sortes, outils de jardins, Incubateurs, articles pour volailles, engrais chimiques, etc., etc.

100,000 Canadiens satisfaits s'ont annuellement les graines "DERY."

HECTOR L. DERY,

de 17 à 23 Est, RUE NOTRE-DAME

(Près du Boulevard St-Laurent.)

Casier Postale 626.

Téléphone Main 3036.

Et il allait, il allait,—perdant peu à peu le sentiment même de sa personnalité, ayant devant les prunelles de ces éclairs rapides, zig-zags d'orage qui autrefois avaient précédé les étranges crises dont le docteur Burke, puis M. Chardin, l'avaient déclaré affranchi.

Il se demandait maintenant où il se trouvait et dans quelle ville inconnue il entra. Une immense avenue large et comme souveraine s'ouvrait, de grands arbres formant de chaque côté des masses sombres. Au fond de l'avenue, là-bas, dans la brume, la silhouette d'un vaste château barrait la vue.

Il le connaissait bien, ce château. Il l'avait vu déjà. Certainement il l'avait vu.

—Qu'était ce bâtiment qui grandissait ainsi à l'horizon à chaque pas fait en avant ? Où se trouvait-il ?

Il interrogeait les maisons bordant l'avenue. Quelques-unes, constructions siècle passé, dominaient des murailles hautes qui longeaient la route. De vastes constructions au style solennel se dressaient avec des portails énormes et des blasons sculptés. Tout cela lui était connu. Ce château, là-bas, apparaissant en un brouillard de rêve, il le reconnaissait aussi. C'était Versailles. Il se trouvait à Versailles.

—Que venait-il faire à Versailles ?

Sans but, il continuait son chemin ! Il traversait maintenant la grande place vide, balayée par le vent d'hiver. Il allait devant lui, pénétrait dans le parc, regardait comme des apparitions nouvelles, les avenues, les horizons, les tritons de bronze dans les bassins vides, l'immense jardin dépeuplé par le froid et cette solitude l'étonnait. Il lui semblait visiter un cimetière. Les statues de demi-dieux, de héros, de déesses, lui paraissaient sur leurs socles de pierre des images de morts dressées sur des tombeaux. Et la bise, la bise de décembre, sifflant à travers les arbres dépouillés, ajoutait une note de plainte à cette tristesse majestueuse.

Il allait, descendant le tapis vert, marchant toujours, lorsque le sentiment de la faim le fit rebrousser chemin, revenir instinctivement vers la ville. La bête affamée se réveillait tout à coup en cet errant. Il trouverait un restaurant, s'y arrêterait.

XII

UNE AFFAIRE D'HONNEUR

Les dîneurs étaient installés, achevant leur repas, causant—des Anglais, une jeune fille toute blonde qui ressemblait étrangement à Cécile et dont la vue amenait à la pensée d'André Fortis cette interrogation :

—Où ai-je donc vu ce visage ?

L'homme nouveau qu'il devenait en cet état second ne se rappelait que confusément celle qui était sa femme.

Il éprouvait d'ailleurs une sensation de bien-être à s'arrêter dans sa fièvre ambulatoire, à se reposer et il mangeait de bon appétit, agacé seulement par le bruit des voisins qui dinaient gaiement. Leurs rires lui semblaient ironiques. Il se demandait si ce n'était pas de lui qu'ils riaient. Pourquoi ? Il ne se l'expliquait pas.

Avait-il donc l'air ridicule ?

Il éprouvait une sorte de gêne à se savoir regardé et, d'un mouvement impulsif, il voulait aller droit à ces inconnus et leur

poser la question. Des vers, entendus autrefois, lui revenaient à l'esprit :

Par la sembler, Messieurs, je ne croyais pas être
Si plaisant que je suis !

Puis, sa pensée dérivait vers les souvenirs de théâtre que ces mots évoquaient et il oubliait un moment ces regards fixés sur lui, cette ironie qu'il avait cru saisir tout à l'heure. Il ressentait une impression de soulagement, comme dans une halte heureuse. Dans une sorte de vague singulier la réalité lui semblait enveloppée d'une brume, mais cette brume maintenant avait le charme de ces brouillards légers qui semblent des fumées claires, une gaze d'argent.

Il ne se préoccupait plus de ses voisins. Ou plutôt il ne se préoccupait plus de rien. Sans préciser pourquoi il était là, dans la tiédeur douce de cette salle de restaurant, il se laissait vivre.

Son repas achevé, il demanda l'addition, se leva et sortit, le garçon d'hôtel lui ayant mis sa pelisse. Il partait sans savoir encore où il irait, restant un moment debout au seuil de la porte et regardant devant lui les larges rues presque désertes.



Une jeune fille qui ressemblait à Cécile.

Comme il était là, une automobile entrant aux Réservoirs le frôla et de la voiture il entendit une voix brusque lui crier :

—Gare done, imbécile !

Instinctivement, il se rangea, s'effaçant contre la muraille. Une lourde voiture rouge passa près de ses pieds qu'elle faillit écraser. Et il éprouva la colère irrésistible de l'homme, du piéton que menace un danger fait en apparence de violence et d'insulte.

La voix sortie de l'automobile lui semblait un ordre brutal et il en ressentait une espèce de révolte comme s'il eût subi une offense personnelle.

Il fit rapidement quelques pas vers la cour intérieure où l'automobile s'arrêtait. Une sorte d'esquimeau, vêtu de peaux de bêtes, en descendant, tendant la main à un paquet de fourrures qui ressemblait à un sac velu et qui était une femme, probablement une jolie femme. L'esquimeau n'avait pas quitté les énormes lunettes bleues qui faisaient à son visage un masque de pulcinella napolitain arrangé à l'américaine.

—Vous pourriez être plus poli, dit André Fortis en s'avançant vers le samoyède mondain.

Les deux fourrures vivantes échangèrent mouvement de tête qui signifiait : "D'où vient celui-là ?" et de dessous les masques et les lunettes rondes, une voix sortit :

—Vous dites, Monsieur ?...

—Je dis que vous avez failli m'écraser tout simplement et que pour toute excuse vous m'avez parlé comme un malotru !

De ses gants fourrés, l'automobiliste arracha les lunettes qui lui cachaient le visage et une mâle figure de jeune homme apparut dans la peau de bête, des moustaches blondes poudreuses sous un nez fin et des yeux très bleus sous des sourcils gris de poussière.

—Je n'ai pas l'habitude, Monsieur, de m'entendre parler ainsi, dit le voyageur. Je me suis laissé aller à vous jeter en passant un mot qui ne s'adressait qu'à un obstacle entrevu ; mais vous mettez dans vos paroles une intention évidente, et vous allez retirer le mot que vous venez de prononcer.

La femme enveloppée dans sa touloupe, la tête dans une sorte de capeline grise, posait sa main lourde de fourrure sur la manche grossière par la peau de loup et répétait en suppliant :

—Henri ! Henri !

—Je ne retirerai rien du tout, fit André en regardant le jeune homme dans les yeux. La vitesse n'exclut pas la politesse !

—Monsieur !

Le bras velu comme une patte d'ours se leva dans un geste impulsif et menaçant André. Mais, à son tour, le peintre repoussant d'un même mouvement rapidement instinctif ce bras qui se dressait, effleura de ses doigts la joue de cet inconnu et le voyageur eut, pareil sous le hérissé apparent de ses fourrures à un animal blessé, bondi sur lui si la jeune femme, effrayée, ne l'eût arrêté en répétant son même cri, ce même nom :

—Henri ! Henri !

Le bruit avait d'ailleurs attiré les garçons, le chauffeur enveloppé de poil de chèvre accourait, il y eut un silence brusque et l'automobiliste, devenu très pâle, dit en fouillant dans sa houppelande :

—J'espère, Monsieur, que nous n'en resterons pas là !

Et, fouillant dans son portefeuille, il y prit une carte et la tendit à André.

Le peintre ne la regarda même pas. Lui aussi donna sa carte et saluant la jeune femme qui s'était comme blottie contre son compagnon de voyage :

—Pardon, Madame, fit-il, le geste nerveux.

Puis il s'éloigna, allant droit devant lui, sans savoir où...

XIII

APRES LA CRISE

André Fortis se retrouva, se réveilla pour mieux dire sur un banc de bois, dans la tristesse froide de la gare où de rares voyageurs, pareils à des ombres sous la lueur du gaz allumé, arrivaient, demandant des billets pour le train de Paris. Il était venu là une heure auparavant, poussé par l'instinct, machinalement et comme on lui avait dit qu'il avait près de quarante minutes à attendre,—il s'était, après avoir essayé de tuer le temps en regardant dans la pénombre les vieilles affiches polychromes des bains de mer du dernier été, triste

comme des joies disparues, assis sur un banc. Épuisé de fatigue, malgré le repas qui venait de le reconforter,—il s'était, dans un engourdissement qui le gagnait, invincible, endormi en rêvant à quelque bête monstrueuse, quelque colossal ours des cavernes étendant vers lui ses griffes au bout d'énormes pattes velues...

Et il était demeuré là, ramenant ses vêtements sur ses genoux, cherchant instinctivement l'angle de la muraille pour s'endormir en paix—indifférent au bruit, au froid, bercé plutôt par le bruit des pas, le roulement des voitures, des tramways, au loin;—il était resté dans cet état réparateur de sommeil devenu profond jusqu'au moment où une sensation de froid plus vif, une impression de souffrance presque le réveillait—et sa stupéfaction était profonde de se trouver là, dans cette gare, sans se douter même comment il y était venu.

—Voyons, voyons, où suis-je ici? Que m'est-il arrivé?

Il ressemblait maintenant à un homme ivre dont l'ivresse se serait dissipée, à un dormeur tiré d'un cauchemar. Il s'était endormi dans l'état second qui faisait de lui-même un autre être: il se réveillait dans la plénitude de sa personnalité propre. Crise passée, rêve effacé. C'était André, c'était bien André Fortis qui maintenant avait la perception nette du lieu, des hommes, des choses, du décor dans lequel son moi évoluait.

Et, par cela même, il se rendait compte qu'il y avait eu une lacune dans son existence—qu'il n'était pas venu, de sa propre volonté, dans cette gare, que ce n'était pas lui mais l'autre qui y était venu.

Depuis combien de temps était-il ici? Quand l'accès effrayant l'avait-il pris? Il ne se souvenait de rien. Il ne lui restait dans le cerveau aucune image, même vague ou fugitive, de ce qui s'était passé aux Réservoirs ou ailleurs. De cette traversée du Bois qui l'avait amené à Versailles, rien ne subsistait en sa mémoire. Il se réveillait, la nuit dans une gare inconnue, frissonnant de froid, les pieds glacés et la tête enserrée par la migraine—voilà la seule perception qu'il avait de la vie extérieure.

Il se rappelait seulement qu'il était sorti de la rue Murillo pour aller trouver le prince Stalinski. Oui, mais après? Après, il y avait encore dans sa vie une lacune et ce qui s'était passé—pendant des jours ou des heures, il ne savait pas—lui échappait comme s'il se fût agi de l'existence d'un autre. Et c'était, en effet, là l'existence, les actes, les pensées, les faits et gestes d'un autre.

Alors, une douleur atroce, désespérée, le secouait tout entier. Il l'avait espérée pourtant, la délivrance! Il avait cru qu'il pouvait se ressaisir, échapper à la griffe de la névrose. Et, si rapidement, à si peu de distance, le mal revenait, démon ironique, enfoncer ses ongles dans ce cerveau en détresse!

André étouffa—devant ces gens qui pouvaient l'entendre—le sanglot qui lui gonflait la poitrine. Il n'avait qu'une idée: regagner son logis, retrouver Cécile qui, s'il avait erré pendant des jours et des jours, devait l'attendre, éperdue.

Mais d'abord il fallait savoir où il se trouvait. Il connaissait cette gare de province, cet escalier de bois montant aux salies d'attente. Il fit quelques pas hors de la gare, regardant le monument de style banal avec l'horloge au milieu, lumineuse comme l'œil au front de ces cyclopes

dont parlait le docteur Chardin, l'autre jour, chez Mme de Vernière.

C'était la gare de Versailles. Il était venu à Versailles sans même s'en douter. Le temps qu'il avait passé à Versailles, sur ce banc de bois, il lui était impossible de le mesurer. A Paris seulement, et par cette malheureuse Cécile, il pourrait savoir depuis combien de temps il avait quitté l'hôtel de la rue Murillo.

Quant à lui, il ne savait rien. Interruption brutale de sa vie morale, substitution d'une seconde existence à sa vie coutumière.

—Ah! misérable, misérable, est-ce vivre?

Le train partait. Il demanda un billet pour Paris. Un moment, il eut peur de n'avoir pas d'argent sur lui. Que serait-il advenu s'il s'était trouvé sans un sou dans cette ville où, comme un chemineau, il eût frappé à une porte amie, chez quelque peintre de sa connaissance,—où, s'il n'avait pas osé,—il eût repris à pied, sous le froid nocturne, le chemin de Paris, les membres las, brisé de fatigue?

Il éprouvait, en son wagon, une hâte d'arriver, pour savoir plus vite. Les horizons d'hiver, baignés d'une lune claire glacée, reposaient ses yeux de paysagiste. Viroflay, Chaville, Ville-d'Avray, ses coins familiers, passaient, éclairés d'une lueur spectrale, avec les fenêtres rougies des logis qui trouaient l'horizon. Il n'était pas très tard: neuf heures. A dix heures, il serait chez lui, rassurant Cécile qui devait être inquiète. Et dès son arrivée à la gare Saint-Lazare, il se jeta dans un fiacre pour arriver plus tôt.

Le portier lui dit que Madame était dans l'atelier, et, comme il était las, malgré cette halte en wagon de Versailles à Paris, il prit l'ascenseur qui montait jusqu'à son studio. En ouvrant la porte, la lumière électrique s'alluma, et il se laissa aller, harassé, sur le coussin de cuir jaune.

—Ce n'est pas bien haut, mais je me repose!

L'ascenseur s'élevait lentement, et sur la porte vitrée, des ombres dansaient pendant la montée. Arrivé à la hauteur du premier étage, André entendit une porte s'ouvrir, et, sur la vitre dépolie, deux silhouettes se profilèrent subitement, celle d'un homme et celle d'une femme, et il entendit la voix de Cécile qui disait à quelqu'un des mots de remerciement. Elle n'était donc pas à l'atelier comme le portier l'affirmait!

Les deux silhouettes disparurent, s'enfoncèrent comme dans une trappe pendant que l'ascenseur continuait sa montée et André entendait toujours, plus atténuée, affaiblie, la voix de Cécile. Il sortit vivement de la cabine, renvoya l'ascenseur en poussant la boule de cuivre et se pencha sur la rampe de l'escalier. Cécile, à l'étage inférieur, saluait encore un petit homme, d'allure étrange, maigre, avec des cheveux blancs très longs, qui descendait, son chapeau à la main. Il ne connaissait pas ce visiteur. Quelque étranger. Un marchand de tableaux. Un client peut-être!

Il descendit à son tour et rejoignit Cécile qui parut étonnée.

D'où venait-il? Elle interrogeait. Elle avait attendu. Toute une longue journée, toute une soirée, se demandant si quelque malheur n'était pas arrivé. L'accident vient vite parfois dans la vie. Il expliqua qu'il était allé à Versailles, mais sans oser parler de cette lacune nouvelle dont il avait souffert et dont, cette fois, il avait honte.

Et à son tour, il demandait:

—Qui était ce vieux petit monsieur que tu reconduisais et à qui tu disais merci?

—Ce n'est pas un vieillard. Ses cheveux blancs ne sont pas les cheveux de son âge. C'est le docteur Klipper.

Ce nom rappelait brusquement à André cette conversation qui l'avait troublé chez Mme de Vernière et il regarda Cécile d'un air étonné.

—Le docteur Klipper, ici?

—Oui, j'ai voulu le consulter. Je n'avais pu parvenir à forcer la porte de son laboratoire. Je lui ai écrit et il est venu pour s'excuser.

—Consulter le docteur Klipper? Pour toi?

—Non, dit-elle, pour un autre.

André essaya de rire. Mais ce nom, Klipper, lui causa une sensation de malaise comme s'il eût réveillé les angoisses passées.

—Et tu ne m'en avais rien dit? Tu as des secrets pour moi.

—Je voulais savoir d'abord si nous pouvions avoir recours à ce savant et le docteur Chardin s'était offert à nous conduire lui-même chez Klipper. C'est M. Chardin qui m'avait donné pour son confrère une lettre d'introduction.

—Et je n'apprends cela que par hasard, en écoutant une conversation à travers le vitrage d'un ascenseur!... Une situation de vaudeville, dit-il, ou de drame. Un mari rentre et il voit deux ombres chinoises sortir de son logis. Il sort et il tue. Ou il divorce. Othello en ascenseur!

Il lui prit les mains, touché de constater qu'elle pensait ainsi à lui, mais inquiet aussi de la savoir inquiète. Eh bien! puisqu'elle avait appelé le docteur Klipper, il irait avec Chardin consulter le docteur Klipper. D'ailleurs il était curieux de voir de près cet homme de génie.

—Si j'étais arrivé un peu plus tôt!

Mais il éprouvait le besoin de ne plus penser à cette hantise que Klipper semblait incarner. Il évitait même de répondre aux questions de Cécile, étonnée de le voir las, les vêtements poudreux, les bottines grises, grises de toute la poussière de quelque longue route.

—Tu as beaucoup marché?

—Beaucoup. L'air m'a fait du bien.

Il fuyait toute explication, ayant cette impression tragique qu'il ne pouvait rien expliquer et éprouvant le besoin de passer, sous la lampe, avec Cécile, une de ces soirées de causerie calmante où les êtres qui s'aiment trouvent dans le tête-à-tête, fût-il même silencieux, la suprême douceur de l'amour absolu.

—As-tu faim?

Il n'avait pas faim. Il prenait du thé si Cécile en prenait, et là, tous deux, elle, oubliant la journée d'attente qu'elle venait de passer, lui, chassant avec obstination toute pensée qui le ramenait vers cette froide salle d'attente de Versailles, ils restèrent jusqu'à une heure avancée de la nuit, heureux de cette solitude, dans le grand silence nocturne de Paris endormi.

—Rester ainsi, disait-il, se blottir ainsi tous les soirs après avoir travaillé tout le jour ce serait le bonheur!

—C'est le bonheur, répondait Cécile, comme pour ramener à la réalité de cette halte la pensée inquiète du peintre.

Mais par un phénomène singulier d'oubli, André n'éprouvait aucune inquiétude. Sa vie tout entière lui semblait tenir dans la minute présente. Il concentra dans la tiède jouissance d'un repos inattendu

toute sa joie de savourer l'exqu Coast d'une impression arrachée, volée à ses fantômes. Ce thé dont la fumée montait comme une haleine, cette jolie tête blonde de pensif, ces yeux d'un bleu doux, si tendres sous la lumière du grand abat-jour, cette causerie à ailes rompues, ces silences mêmes, avec des tendresses de regards échangés longuement, lui semblaient la vie qu'il avait toujours vécue. Il n'y avait que cela au monde. Le reste disparaissait, s'effaçait. Brouillard plus léger que celui qui traînait sur les arbres du parc Monceau entrevus dans la nuit claire, sous le ciel pâle. Visions plus fugitives que cette fumée sortant comme une buée des tasses de Chine. Rien n'était vrai que ce repos, cette soirée silencieuse dans ce salon familial, loin de tous, près de l'aimée.

—Et sais-tu disait le peintre, que mes plus beaux tableaux je les fais comme ce soir, sans toucher à un pinceau, en causant avec toi, en rêvant près de toi? Ah! les belles visions, là, les doux paysages, en te regardant, et te plaçant, par la pensée, toi, au milieu de ces toiles imaginaires que je ne ferai jamais, soit, mais qui valent mieux que toutes celles que j'ai faites!

—Mais dont les marchands ne voudraient pas! répondit Cécile, riieuse.

—Oh! que si, ils en voudraient, s'ils les voyaient comme je les vois!... Nous sommes tous ainsi. Nos meilleures œuvres, nous les rêvons. "Mes plus beaux tableaux, disait Jules Dupré, je les ai faits pour moi seul, au coin de mon feu en fumant ma pipe." Je faisais volontiers les mêmes en te contemplant et en regardant la fumée de la théière. Ah! qu'on est bien! Je ne dirai pas qu'on est heureux! Il ne faut jamais dire qu'on est heureux, cela porte malheur. Mais la chère et douce soirée! Il n'y a dans la vie que ces minutes qui comptent!

Et après s'être endormi sur cette sensation de quiétude exqu Coast, André s'éveilla, le lendemain, avec une ardeur de travailler, une confiance et une gaieté qui rassérénèrent Cécile et lui rappela une parole du docteur Klipper: "Que votre mari se croie guéri, il sera guéri."

—Je vais, ma chérie, dit André Fortis, abattre de la besogne aujourd'hui.

—De vrais tableaux? Non pas de ceux qu'on fait en fumant sa pipe ou en regardant fumer le thé?

—Méchante!

Il l'embrassa sur les yeux longuement, comme lorsqu'ils étaient fiancés, et il monta à son atelier, alerte, heureux de vivre.

Ah! la joie du labeur, le plaisir de faire sa palette, d'étaler ses couleurs,—peintre, de sentir l'huile délayer la pâte des tubes, écrivain, l'encre couler de la plume sur le papier lisse, comme le sang même d'une veine. André l'éprouvait cette joie, dans cette fièvre d'allégresse que se promet l'artiste qui, devant soi, ardent, résolu, a une journée de travail, de bon travail libre et entraînant.

Il avait mis sur son chevalet un tableau qui évoqu Coast, dans une sorte d'apothéose de coucher de soleil, le Campanile écroulé, le Campanile de Venise que n'apercevront plus les barques venues de la mer.

Il s'était assis sur son tabouret, enchanté d'avoir de longues heures de bonne solitude, dans l'activité sans rien de fébrile d'un travail joyeux, lorsque de petits coups successifs, frappés à sa porte, le tirèrent de ces premiers moments d'allégresse active.

XIV

DEUX VISITEURS INATTENDUS

Il connaissait cette façon d'avertir qu'Aurèle, son domestique, n'avait ordre d'user qu'en des circonstances graves, lorsqu'il s'agissait d'un demande importante ou d'une nouvelle décisive.

—Entrez, dit-il, ennuyé, prévoyant une de ces visites inévitables qui coupent l'inspiration et rejettent la pensée loin de l'idée caressée.

Le domestique s'excusa, sachant bien que le premier mouvement de Fortis en pareil cas était une sorte de brusquerie nerveuse.

—Qu'est-ce que c'est, Aurèle?

—Monsieur, dit le domestique, ce sont deux Messieurs qui désirent voir Monsieur.

—Deux Messieurs?

—Je leur ai dit que Monsieur ne recevait pas, que Monsieur était sorti. Ils ont insisté, répétant qu'ils reviendraient et qu'il fallait absolument que Monsieur leur fasse savoir à quelle heure ils pourraient voir Monsieur. Ils m'ont dit: "Vous lui remettez nos cartes." Voici leurs cartes.

Aurèle tendit sur un plateau deux cartes que Fortis examina, le domestique ajoutant:

—Ah! ils ont dit encore: vous avertirez M. Fortis que nous venons de la part de M. de Morlière. J'ai pensé qu'il valait mieux faire savoir à Monsieur.

André regardait les cartes, répétait ce nom, *M. de Molière*, et relisant les autres noms gravés sur les morceaux de carton: *Comte de Lartiges* et *le commandant Vignal, de l'Etat-Major général*, se demandait ce que signifiait cette double visite de gens inconnus venant de la part d'une troisième personne.

—Vous êtes sûr que ces messieurs ont bien demandé M. Fortis?

—Oh! oui, Monsieur, parfaitement sûr, répondit Aurèle. L'un des deux, le plus grand a même dit: "Il doit être dans son atelier." Preuve qu'ils savent bien que Monsieur est peintre.

—M. de Morlière? Qu'est-ce que M. de Morlière? prononça André Fortis tout haut.

—Faut-il faire monter, Monsieur?

—Faites monter.

—Deux hommes qui viennent de la part d'un troisième: on ne se présenterait pas autrement pour un duel, pensait André. Mais après tout, on peut venir aussi voir à deux des tableaux dont a parlé un troisième amateur.

Il avait hâte de savoir ce dont il s'agissait et, posant sa palette sur le tabouret, il regardait avec un peu de tristesse ce flamboyant coucher de soleil auquel l'arrachait la visite inattendue.

Aurèle réapparut au seuil de l'atelier faisant signe d'entrer à deux hommes fort élégamment vêtus et qui saluèrent André d'une façon correcte, un peu solennelle, diplomatique.

Ce n'était pas là une visite d'amateurs de tableaux.

—C'est bien à Monsieur André Fortis que nous avons l'honneur de parler? dit l'un d'eux.

—Oui, monsieur.

Il leur fit signe de s'asseoir, avança même un fauteuil et, les enveloppant d'un coup d'œil, les étudiant rapidement, il attendit.

L'un—celui qui avait parlé—était un homme d'une cinquantaine d'années,

chauve, avec de fines moustaches encore blondes, le col raidi, cravate de bleu et la taille svelte, serrée dans une redingote à la dernière mode. Il avançait en parlant ses bottines vernies, guêtrées, comme pour montrer ses pieds, qu'il avait très petits. Un type élégant de clubman, de gentilhomme chasseur.

L'autre, maigre, sec, avec un profil à la Don Quichotte, la moustache à la russe, jeune encore: ce devait être un officier de cavalerie.

—Monsieur,—dit-il en martelant ses mots, les coupant entre ses dents, comme par une coquetterie de diction,—le nom de notre ami vous apprend assez nettement le but de notre visite.

—Le nom de votre ami? fit André un peu surpris.

—M. de Morlière nous a chargés de vous demander des explications, ou plutôt, puisqu'il faut parler net, des excuses à propos de l'altercation qui a eu lieu entre vous et lui, hier, à Versailles.

André écoutait, scrutait chaque mot, comme un homme qui peinait pour comprendre chaque syllabe d'une langue étrangère.

—Il se trouvait brusquement devant une réalité dont il ne connaissait rien, qui se dressait, pareille à une vision inattendue brutalement matérialisée. De quoi, de qui venait-on l'entretenir? Qui était ce M. de Morlière, et à quelle altercation ignorée ce visiteur faisait-il allusion?

Ces deux hommes inconnus étaient les témoins d'il ne savait quel adversaire dont il ne soupçonnait même pas l'existence.

—Voyons, voyons, se dit-il, faisons appel à tout notre sang-froid, gardons toute notre raison.

Ce qu'il voulait, ne sachant rien de ce dont on venait lui demander compte, c'était apprendre la cause de cet envoi de témoins, sans laisser entrevoir à ces représentants de M. de Morlière qu'il ignorait tout, absolument tout de ce qui faisait l'objet de leur mission.

Et ce fut une sorte d'escrime particulière où André, ne se décourageant pas, se dominant par un terrible effort de volonté pour ne pas laisser deviner sa stupeur—cette incroyable ignorance d'un fait où, visiblement, certainement, il avait été acteur sans le savoir—cherchait à apprendre par bribes secret dont il était responsable sans en être conscient.

—Une altercation avec M. de Morlière! Je n'ai pas l'honneur de connaître M. de Morlière, dit-il froidement.

—Nous savons parfaitement que vous ne connaissez pas M. de Morlière—pas plus qu'il ne vous connaissait hier. Personnellement tout au moins, dit le comte de Lartiges, car notre client n'ignorait pas le nom d'un artiste célèbre. Mais, bien que l'offense n'ait pas été adressée volontairement au vicomte de Morlière, elle n'en est pas moins une offense et, devant une femme, elle prend un caractère plus vif, dont notre ami exige, je vous le répète, une réparation.

—Je suis prêt à donner à M. de Morlière toutes les réparations qu'il souhaitera, dit André, domptant son émotion, pourvu qu'il me dise en quoi je l'ai offensé!

Le commandant qui n'avait pas desserré les lèvres, interrompit avec une sorte de brusquerie:

—Comment, Monsieur, parce que une automobile vous frôle un peu et que vous ne vous garez pas assez vite, on vous jette

—assez vivement peut-être, trop vivement si vous voulez—un eri, une épithète qui vous déplaît et vous répliquez par un geste, effleurant presque la joue d'un homme que vous ne connaissez pas, soit, qui a, mettons les choses au pire, failli vous écraser, mais que vous insultez matériellement, et vous demandez en quoi vous avez offensé M. de Morlière!

Les yeux d'André Fortis ne quittaient pas ceux du commandant Vignal. Il cherchait à y lire ce que le soldat ne disait pas, le complément même de cette scène dont il ignorait tous les détails et qu'on lui révélait à lui comme s'il se fût agi d'un autre.

Et ce mot éternel, l'autre, l'autre, lui revenait à l'esprit. L'autre qui avait contracté la dette que ces hommes venaient lui demander d'acquitter!

Cette effroyable lacune de sa vie s'ouvrait béante, pleine de mystère.

—Etes-vous certain, dit-il lentement, se dominant par un effort puissant, comprimant son cœur qui battait, tremblait de paraître effrayé alors qu'il était foudroyé et comme stupide, —êtes-vous bien certain que ce geste, impulsif dans tous les cas, je l'ai fait, réellement fait?

—Le personnel de l'hôtel des Réservoirs en a été témoin, fit M. de Lartiges.

—Et nous sommes étonnés que vous cherchiez de la sorte un moyen dilatoire, ajouta le commandant.

André répondit nettement, bien résolu dès à présent, à couvrir l'autre, le coupable, pour ne point, par un aveu qui lui eût semblé une honte, se découvrir soi-même:

—Pardon, pardon, je ne cherche aucun faux-fuyant... je demande ce qui s'est passé exactement entre M. de Morlière et moi! Voilà tout.

Les témoins de M. de Morlière s'entre-regardèrent un peu surpris:

—Eh bien! dit le commandant Vignal, bien que j'ai déjà précisé, je vais préciser mieux encore.

—Hier à sept heures un quart, dans la rue des Réservoirs, M. de Morlière revenant en auto d'une promenade avec Mme de Morlière vous a crié: "Gare, imbécile!" Vous vous êtes avancé vers lui lorsqu'il est descendu de sa voiture, des propos ont été échangés, vous avez levé la main sur lui, et vous avez pris la carte qu'il vous a remise, pendant que vous lui remettiez la vôtre.

André pensait: "Cette carte, je ne l'ai pas retrouvée. Elle doit être encore dans mes vêtements."

Et le comte de Lartiges tendait à André Fortis le bout de carton portant l'adresse du peintre.

—Cette carte, Monsieur, est bien la vôtre?

—Parfaitement.

—André Fortis, rue Murillo.

—C'est ma carte, c'est mon nom et c'est mon adresse.

—Alors, Monsieur, il ne nous reste qu'à revenir à l'objet de notre visite: M. de Morlière vous demande, comme nous avons eu l'honneur de vous le dire, ou des excuses formelles ou une réparation par les armes.

André souriait. Il en arrivait à trouver ironiquement bouffonne cette situation tragique: un être humain devenant responsable de certains actes dont il n'avait même pas conscience.

—Se battre pour un autre! songeait-il.

Et cette pensée lui traversait le cerveau, en répondant à ces deux hommes, assis

dans son atelier, exigeant ou des excuses ou une rencontre:

—Après tout, c'est cela, la guerre! Les pauvres gens se battent pour les autres et pour les fautes des autres!

—Messieurs, dit-il, si j'ai, par un mouvement irréflecti, outragé M. de Morlière, que, je vous le répète, je ne connais pas, je vous en exprime tous mes regrets; mais croyez-vous que je doive les excuses que vous me demandez, vous l'avouerez, d'un ton un peu impératif?

—Le ton de notre client, dit le commandant, est adéquat à votre geste.

—Des regrets ne suffiraient pas, fit M. de Lartiges, comme en le regrettant lui-même.

—Et ces excuses consisteraient?...

Le commandant compléta la phrase interrogative d'André Fortis:

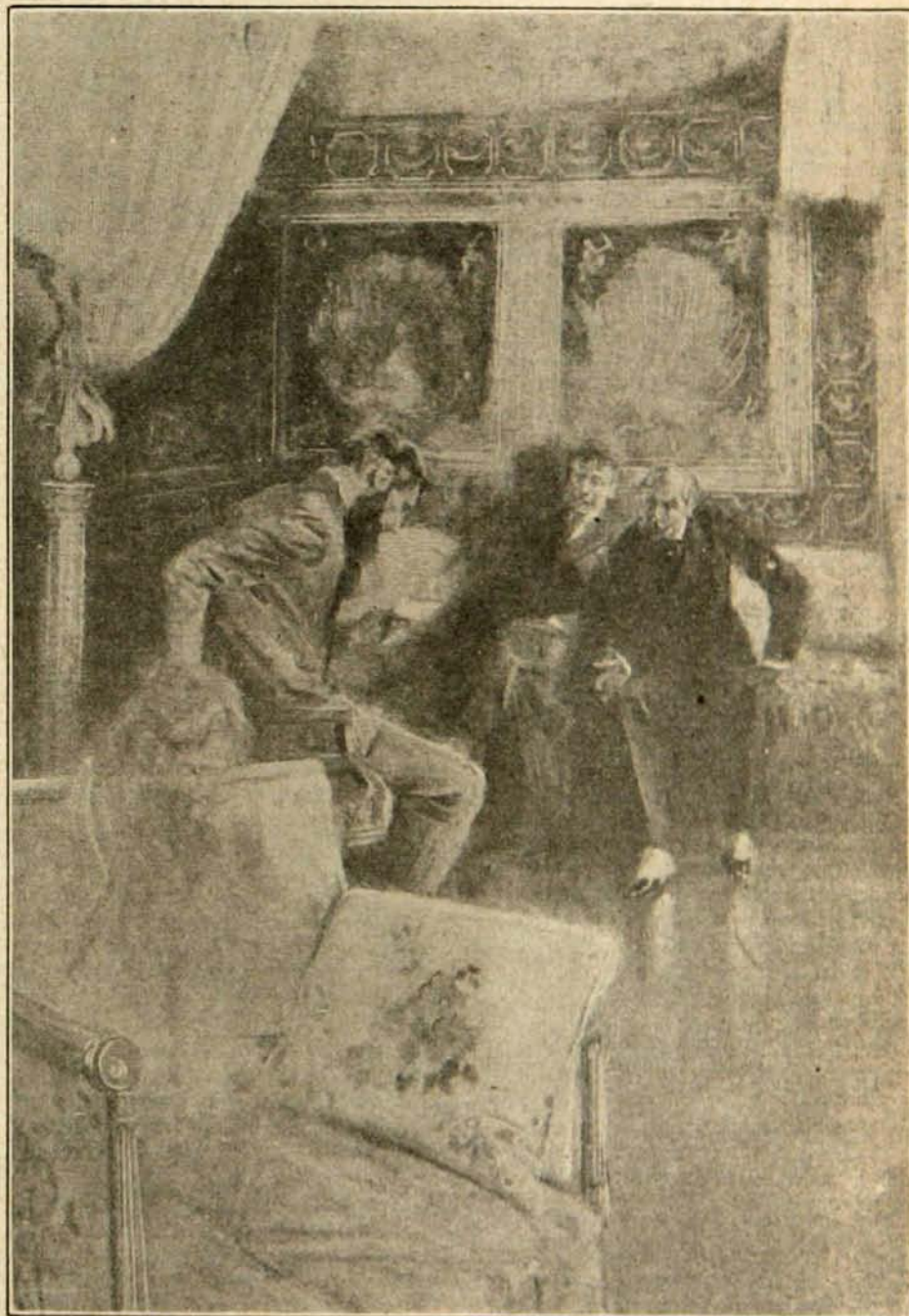
—En une lettre où les excuses exigées...

—Ou demandées, fit le comte.

—Devraient être nettement, formellement exprimées.

André avait beau mettre en quelque sorte—comme un bouclier—son corps devant une espèce de spectre, il se disait avec colère que les excuses faites le seraient par ce Fortis dont M. Lartiges tenait encore la carte de visite entre les doigts, et l'idée seule de mettre son nom au bas d'une telle lettre lui faisait, comme en une congestion de colère, monter le sang au front.

—Non, Messieurs, encore une fois, dit-il, je suis désolé de ce qui est advenu. Un mouvement réflexe et rien de plus. Mais il m'est impossible d'écrire la lettre que vous demandez ou que vous exigez, l'expression importe peu. Je puis déplorer le



Ces deux hommes inconnus étaient les témoins d'il ne savait quel adversaire.

fait, je puis déclarer que le geste a été comme mécanique, sans qu'il ait obéi à ma volonté, je ne puis ni faire, ni dire plus.

—Monsieur, conclut alors le comte de Lartiges froidement, quand on n'est pas plus maître de soi que vous ne l'avez été, on paie la dette de son impatience ou de son inconscience.

Il prononçait, sans le savoir, le mot même de la situation.

Le conscient portait la peine de l'inconscient.

—Une dette à payer? dit André Fortis. Eh bien! Monsieur, c'est ce que je vais faire!

—En vous excusant?

—En me mettant à la disposition de M. de Morlière!

—Nous aurons l'honneur d'attendre vos amis! dit en saluant le comte de Lartiges

—Nos salutations, Monsieur!

Ils sortirent avec la même correction officielle, les mêmes saluts qui avaient marqué leur entrée, et Fortis, un peu étourdi de l'aventure, se trouva seul devant cette étrange situation qu'il devait subir sans l'avoir créée.

Si, par exemple, au moment d'aller sur le terrain, l'*Autre* reparaisait, reprenait possession de son être? Si cet *Autre*, qui n'avait aucunement conscience de ses actes, reculait devant sa propre responsabilité? Si l'*Autre* n'allait pas au rendez-vous d'honneur accepté par lui, Fortis!

C'est que cette incroyable complication était possible. André, brave jusqu'à la témérité, avait la terreur qu'un autre qui n'aurait pas son courage se substituât à lui. Il ne le connaissait pas, cet automate qui devenait, à de certains moments, son double, son fantôme vivant et bien vivant.

—Voyons, voyons, se disait-il, ne pensons pas à cela. Je suis maître de moi, je le sens. Il faut se hâter, voilà tout, et que personne n'ait la moindre idée de cette inquiétude.

Il ne voulait même rien dire à Cécile. Pourquoi la troubler? S'il était blessé, elle apprendrait assez tôt la vérité. Il demanda à deux amis du Cercle, un peintre célèbre par ses exploits de salle d'armes autant que par ses portraits, puissants et décoratifs, et un capitaine de vaisseau détaché au ministère de la Marine, de s'entendre pour une rencontre avec M. de Lartiges et le commandant Vignal.

M. de Morlière prenant la qualité d'offensé, demandait un duel au pistolet. André Fortis sût préférer l'épée. On se battait au pistolet.

André, levé dès le jour, avait passé sa matinée à écrire pour Cécile ses dernières volontés cachetées ensuite et enfermées dans le tiroir d'un petit cabinet hispano-mauresque. Puis, l'esprit très libre, chassant par un violent effort de volonté la hantise d'une interruption possible et soudaine de sa vie normale, il avait pris une automobile avec Pétrus Hardy, le capitaine et le docteur Wyns, le chirurgien qui devait assister au combat.

En route, malgré le fracas de la voiture, on avait causé. Le nom du docteur Klipper était venu comme par hasard, dans les propos.

—Ah! oui, un fou, dit Wyns. Mais un fou de génie. C'est un de ces hommes qui oscillent entre le Panthéon et le cabanon, et qui sont capables de faire des miracles.

Et Fortis revoyait alors, par la pensée, la silhouette de Klipper descendant l'escalier de son hôtel. Cécile avait dû lui parler.

Si le duel n'était pas mortel (tout arrive, hélas! et la balle est plus folle que l'homme), il consulterait ce Klipper, il demanderait à ce fou le remède à cette espèce de folie.

M. de Morlière et ses témoins étaient arrivés déjà à la Sablonnière de Viroflay, rendez-vous pris la veille, lorsque descendant de l'automobile, André Fortis salua son adversaire et, relevant le collet de son paletot, se plaça à l'endroit qu'on lui indiquait, Pétrus Hardy ayant mesuré la distance et le commandant Vignal devant, en frappant dans ses mains, donner le signal du combat.

M. de Morlière tira le premier. André, avec émotion, entendit un petit bruit sec, comme la détonation d'un jouet d'enfants, dans l'air humide de ce matin de décembre. Puis, ayant à riposter, il leva en l'air le canon de son pistolet et pressa la gâchette.

Le procès-verbal allait constater, selon la formule, que deux balles avaient été échangées sans résultat. Mais, avec une courtoisie charmante, M. de Morlière s'ouvrait vers André qui, galamment, prenait la main tendue.

—Monsieur, dit-il alors, j'ai maintenant le droit de regretter un mouvement, dont il me semble que je ne suis pas responsable et je vous prie de croire à tous mes sentiments sincères.

—Monsieur, fit M. de Morlière, j'aurais été désolé de blesser un homme dont j'admire le talent, et j'espère que nous nous reverrons autre part qu'aux Réservoirs ou à la Sablonnière!

On se salua. Le capitaine de vaisseau fit remarquer qu'à l'endroit même où, Dieu merci, la rencontre venait de se terminer par des serremments de mains, un étudiant avait été tué par son ami, un matin d'automne.

—Là, d'une balle de pistolet... J'ai vu sur le sable la place encore marquée.

—Et pourquoi s'était-il battu?

—Pourquoi se bat-on? Pourquoi cette rencontre avec M. de Morlière? Pour rien.

André rentra à Paris très heureux. Il avait devant les yeux comme un voile de moins. Non pas que ce duel l'inquiétait. Ce qui devait arriver arriverait, il était un peu fataliste. Mais l'angoisse de se dire que c'était bien "lui" et non un "autre" qui devait aller à cette rencontre était enfin dissipée. Il avait même pu constater que son sang-froid ne l'avait pas abandonné un seul instant.

Un moment, il avait demandé au docteur Wyns:

—Tâtez-moi le pouls.

Et, doucement:

—Bat-il plus vite?

—Non... Très calme.

Et son cerveau aussi gardait la lucidité la plus complète. Il avait, pendant que le pistolet de M. de Morlière s'abaissait vers lui, remarqué l'effet d'une noire silhouette humaine sur un paysage d'hiver. Le peintre seul, en cette minute périlleuse, s'intéressait à ce qui se passait autour de lui, l'homme n'avait pas eu une défaillance.

Si, un moment, par la pensée, il avait revu Cécile—Cécile toute seule dans l'hôtel de la rue Murillo l'attendait sans qu'elle sût qu'à cette heure même il jouait sa vie. Et si la balle de l'adversaire l'eût touché, c'eût été en envoyant un dernier adieu à l'adorée qu'il fût tombé.

Il l'embrassa avec une effusion de tendresse presque douloureuse en la retrouvant et elle, devinant qu'une tristesse

nouvelle avait passé dans sa vie l'interrogeait, voulait savoir, souriait, priait.

—Quoi de nouveau? Tu me caches quelque chose.

—Non. Rien. Plus tard.

Et prenant entre ses mains cette tête blonde, il la couvrait de baisers, lui répétait les mots éternels: "Je t'aime! je t'adore!" et ne voyait plus, oubliait le spectre qui prenait parfois sa forme, son nom, sa pensée, sa vie.

Mais une idée, un désir violent s'en parait de lui et, à son tour, il voulait interroger Cécile.

—J'ai, dit-il doucement, quelque chose à te demander à mon tour.

—Parle, cher aimé.

—Pourquoi as-tu fait appeler le docteur Klipper?

Elle sourit un peu embarrassée et triste comme si elle eût redouté de le blesser:

—Tu le sais bien.

—Oui, oui, je devine! dit-il. Et moi aussi je pense à cet homme! Un fou, dit-on. C'est possible. Que m'importerait s'il me guérissait? Il y a aussi une homéopathie morale... cérébrale. Et le génie, c'est celui qui va plus haut, qui voit ce qu'on ne voit pas!... J'irai chez le docteur Klipper!

XV

LES DEUX MANIÈRES D'ANDRÉ FORTIS

Une stupéfaction nouvelle décidait d'eux André Fortis à appeler quelqu'un encore à son secours. Dans son atelier, un matin, il trouvait sur son chevalet une toile, posée là il ne savait par qui, et qui l'épouvantait. Une vision sinistre, quelque chose comme le symbolisme effrayant de la vie moderne: une automobile lancée à travers l'espace trouant la nue de ses deux yeux incandescents, et broyant en une sorte de bouillie saignante un entassement de corps écrasés.

Fortis avait vu de ces peintures dans les vieux maîtres imaginant en leurs visions des jugements derniers, des enfers, des apocalypses. Il avait souri jadis devant les inventions bizarres du peintre Wiertz représentant, essayant de fixer sur la toile les dernières pensées d'un suicidé ou les terreurs suprêmes d'un homme qu'on décapite. Mais qui pouvait, pénétrant dans son studio, avoir remplacé sur ce chevalet ses paysages d'habitude, ses sous-bois exquis ou ses mélancoliques vues vénitiennes par de funèbres images?

De qui était cette toile, éclairée d'une lumière spectrale, aux taches de couleurs éblouissantes comme des lampes à arc, espèce de gageure, de duel d'intensité entre la palette et la lumière électrique? Quelle main avait posé là cette féroce évocation, cette apothéose de la matière faisant, sous les roues d'une monstrueuse machine de fer, jaillir les cervelles, éclater les os, comme dans un assaut s'entassent, horriblement défigurés, atrocement empilés—en des poses comiques et effroyables à la fois—les cadavres des combattants?

Et personne n'était entré dans l'atelier. Et ce n'était pas Cécile qui avait acheté une telle vision d'épouvante.

Peut-être quelque peintre, en quête d'acheteurs, avait-il envoyé sa toile à un confrère pour avoir un avis artistique ou un appui matériel. André interrogeait. Non, personne n'était venu.

Alors il se reprenait à son inquiétude quotidienne, il se posait à soi-même des questions tragiques, comme un malade pris de fièvres intermittentes se tâterait le pouls.

Depuis l'aventure de son duel, des journées avaient passé, pendant lesquelles il avait essayé de reconstituer cette scène de l'hôtel des Réservoirs, dont aucune conscience ne lui restait. Il savait que M. de Morlière descendait de son automobile, le soir, lorsque la querelle avait éclaté. Et, se rappelant certains malaises, des avertissements qui le prenaient en ces derniers jours, — les éblouissements passagers, l'épée de lourdeur, de torpeur douce au côté droit de son crâne — il se disait, avec une colère nouvelle, un effroi nouveau, que des accès de cette interminence de sa vie avaient pu, avaient dû le saisir sans qu'il s'en fût même aperçu, et que peut-être, c'était pendant ces sortes d'absences de soi-même où il travaillait d'habitude avec ses mêmes couleurs, sa même palette, s'enfermant dans ce cher atelier qui était son asile, l'Autre était venu jeter sur la toile ces scènes fantastiques de cruauté, de terreur et de sang.

Devant ce tableau presque fou, André restait stupéfait, aussi troublé dans son être moral qu'il pouvait l'être matériellement dans son corps. Quel défi à tout effort d'art que ce dédoublement du talent dans une même individualité! Poète ici, visionnaire là. Un paysagiste dégagant de la nature le charme qu'elle révèle à ses élus et un chercheur de chimères se collant en quelque sorte avec des sujets intraduisibles, des visions à la Callot où les monstres de métal de l'industrialisme contemporain jouaient le rôle des dragons ailés, des crapauds animés ou des démons caricaturaux du graveur des tentations de saint Antoine.

Ainsi, un même cerveau pouvait concevoir des scènes aussi différentes! L'art de ce fou de génie qui lançait là une automobile sur des cadavres était la négation même de celui du peintre qui, avec un bout de paysage, un coin de village, une première étoile s'allumant dans un ciel pâle, éveillait dans l'âme tout un monde de rêves d'une douceur exquise.

Une sorte d'ironie douloureuse faisait alors monter aux lèvres d'André cette pensée:

— Les deux *manières* d'André Fortis!

Il essayait de se railler lui-même, mais il éprouvait une colère douloureuse à se sentir ainsi condamné à cette dualité sinistre.

Alors il fouillait l'atelier, ouvrait les cartons, les armoires, interrogeait les coins obscurs pour y trouver, peut-être, d'autres esquisses, d'autres toiles de cet "André" qui n'était pas lui, et, derrière un grand bahut de chêne, comme caché à tous les yeux, il découvrait ce *Veau d'or* qui avait épouvanté Cécile, cette allégorie farouche de la puissance de l'argent, cette composition qui ressemblait à une vision hypnotique, à un rêve de malade réalisé par un artiste pris de fièvre au fond de quelque cabanon.

Et la tentation le prit brusquement de crever ces toiles, de les détruire en les brûlant; puis un singulier scrupule l'arrêtait, un sentiment bizarre, ironiquement inattendu:

— Ai-je le droit de faire de ces œuvres de la cendre et de la fumée? Si elles sont de moi, d'un moi que j'ignore, sont-elles à moi?

Et, parlant tout haut, instinctivement comme se répondant à lui-même:

— Je ne crois pas, dit-il, que jamais, jamais un tel doute se soit imposé à un homme!

— Mais oui, j'ai tous les droits, se dit-il, levant le couteau à palette sur ces visions saignantes.

Il allait couper, taillader. Il recula encore. Non, il lui semblait qu'il attenterait au labeur d'une créature humaine. D'ailleurs il voulait conserver ces toiles pour les montrer à M. Chardin, au docteur Klipper. Il sentait en lui le besoin absolu d'en finir avec cette double vie affolante. Il était las de ces suppressions de son propre moi, de cette prise de possession de sa personnalité par un être si différent de soi-même. Il sentait que devant la contemplation de ces toiles effrayantes, ses idées se heurtaient, se confondaient, qu'une fièvre de folie, un détraquement commençait.

— Et si, dans une période où l'autre était le maître de son moi, cet autre exposait, envoyait au Salon, sous son nom, ces peintures symboliques? Si, comme il avait été responsable du geste de l'autre André Fortis, il répondait aussi de ces tableaux inscrits au livret à leur rang alphabétique: André Fortis? — Ce serait insensé!

Et il avait peur maintenant, matériellement peur que ce qu'il y avait en effet d'insensé dans cette possibilité future ne lui portât au cerveau, ne changeât son doute en démence.

— Ah! qu'on m'arrache à cette obsession! Qu'on me délivre! Qu'on me rende à moi-même! J'en ai assez, j'en ai trop! Je veux m'échapper! Je veux me reprendre! Me reprendre ou en finir!

La pensée d'autrefois, la tentation morbide le ressaisissait: pourquoi pas mourir? C'était si simple, si prompt, si facile, le suicide!

Mais quoi, cet homme, ce fou de génie ne pouvait-il guérir un fou? André croyait à l'exorcisme de la science.

— Si j'allais tout dire au docteur Klipper?

DEUXIEME PARTIE

I

LE LABORATOIRE

Le docteur Klipper!

Depuis qu'André Fortis avait entendu M. Chardin, puis le docteur Wyns, parler de cet original — excentrique de la médecine — il n'avait plus qu'un désir, remettre son sort aux mains de ce chercheur d'impossible. Et Cécile avait eu la même pensée, puisqu'elle avait, après lui avoir écrit une lettre suppliante, consulté le savant. Le difficile était de pénétrer chez Klipper. Dans ce grand Paris bruyant, tourmenté, pressé, affamé, avide d'argent, d'activité, de richesse, de bruit, le rêveur d'infini poursuivait obstinément sa tâche dans un coin éloigné, comme dans une cellule de cénobite oubliée au cœur même de la ville éperdue.

Et c'était à cet homme, à cet être un peu fantastique et hoffmanesque qu'André Fortis voulait aller demander sa guérison, un secours que la science officielle du docteur Chardin ne lui apportait pas.

Mais il tenait à ne pas désobliger Chardin. Il ne voulait rien tenter sans en avoir averti le médecin et, avant d'aller frapper à la porte de Jean Klipper, il revint consulter le savant du boulevard Haussmann, il se retrouva dans ce salon où il avait attendu, si ému, impatient, la veille de son mariage avec Cécile.

— Eh! qu'y a-t-il? fit M. Chardin en le voyant arriver, embarrassé et hésitant.

André craignait de le blesser en parlant de Klipper. Mais M. Chardin, esprit libre, curieux aussi de toutes choses, se mit à rire et dit:

— Vous me rappelez ces gens qui, las des ordonnances de quelque prince de la science, s'en vont consulter un rebouteux! Et je ne vous blâme pas. J'ai été souvent tenté de demander pour moi-même un remède de bonne femme. Vous croyez que le docteur Klipper a des remèdes particuliers? Allez voir le docteur Klipper! Et comme il n'ouvre pas sa porte à tout le monde et que j'ai du crédit sur lui, je vous donnerai un petit mot pour cet original. Ecoutez-le et voyez-le. Il en vaut la peine!

Et, s'asseyant à son bureau, M. Chardin avait, sur le papier de ses ordonnances, jeté quelques mots à l'adresse de Jean Klipper, disant à André:

— Ceci vous servira de *Sésame*!

Il mit l'adresse: "*Monsieur le Dr Klipper, 4, place de Valois.*" Et sur l'enveloppe: "*De la part du Dr Chardin.*"

— Et vous me tiendrez au courant, cher Monsieur!

Quoi! c'était dans ce quartier que Klipper avait établi son laboratoire — là, à deux pas de ce passage aboutissant à l'arcade énorme de la rue des Bons-Enfants, qui semble l'ouverture d'une porte de marché béante.

André Fortis se fut imaginé volontiers Klipper travaillant à l'ombre de la Sorbonne nouvelle, là-bas, dans quelque ruelle du vieux quartier latin. Mais là, dans le brouhaha du quartier Saint-Honoré, si près — et si loin — de l'Institut; là, dans cette ombre et sans nul doute dans une cave, où des imprimeries seules rappelaient la pensée, le travail cérébral, cela semblait une gageure, un paradoxe. Mais partout l'homme qui poursuit son rêve peut se rendre solitaire.

— 4, place de Valois! . . .

André avait cherché le logis. C'était celui qui semblait faire corps avec les bâtiments formant la première voûte du passage Henri-IV. Une maison haute à l'escalier large à rampe de fer, dont les fenêtres s'ouvraient sur la place même, aux aspects de palais désaffecté.

Il demanda le docteur Klipper. La concierge, blottie dans sa loge, parut étonnée. Le docteur Klipper n'était pas là, et puis le docteur Klipper ne recevait personne. Personne. Mais le visiteur avait une lettre qui devait ouvrir toutes les portes.

— Montez au deuxième, demandez répondit la concierge d'un air de doute.

André monta les deux étages, il lui semblait qu'il gravissait l'escalier d'un vieil hôtel seigneurial, abandonné. Sur le palier à carreaux rouges, deux portes s'ouvraient, l'une portait — chose imprévue, le titre d'un journal sportif qui s'imprimait là, donnait de là le ton à la mode — l'autre muette, sans nom, devait être celle du docteur Klipper.

Il sonna. On ne répondit pas. Il sonna une seconde fois, la porte s'ouvrit comme verrouillée en dedans et une très vieille servante à l'accent alsacien demanda à André ce qu'il voulait.

— Le docteur Klipper!

— Il n'est pas ici!

— J'ai une lettre à lui remettre.

— Laissez-la moi, *che* la lui donnerai . . .

—C'est que c'est à lui-même que je dois la remettre.

—Il n'est *bas* ici!

Mais André était résolu à ne point se retirer sans avoir vu le docteur. Il insista, disant qu'il s'agissait d'une affaire grave, et que la lettre fort importante venait du docteur Chardin. Le nom était connu sans doute de la vieille Alsacienne, car en l'entendant elle s'adoucit et dit: Oh! alors!—puis, ouvrant tout à fait la porte qu'elle avait seulement entr'ouverte:—Si Monsieur veut entrer, je vais prévenir Madame!

II

REGARDS ETEINTS

Elle laissa passer André qui, l'antichambre franchie, se trouva dans un salon aux hautes fenêtres ouvertes sur l'horizon de toits d'ardoises de la place,—un salon d'autrefois, aux dessus de portes ornés de peintures mythologiques, une grande belle armoire alsacienne dont les battants ouverts laissaient apercevoir des livres entassés,—et partout sur les murs, des livres encore, de vieux livres aux reliures fatiguées, livres de chercheur et non de curieux ou de bibliophile, avec des gravures encadrées représentant les rues du Strasbourg de jadis, le Munster aux pierres rouges, la statue de Kléber, un défilé de soldats français,—devant les maisons où perchait les cigognes.

André regardait tout cela de ce rapide coup d'œil circulaire des artistes, lorsque la porte du salon s'ouvrit et une jeune femme entra, très jolie, très blonde, très pâle, avec de grands yeux bleus qui regardaient devant eux avec une fixité bizarre. Elle était petite, vêtue de noir, et tout de suite ce qui frappa en elle le peintre ce fut la teinte dorée des cheveux couronnant un visage d'une douceur triste, et des mains toutes petites, très fines, qu'elle étendait en avant comme pour chercher un point d'appui.

L'apparition était exquise.

Il y avait en elle encore de la jeune fille et de l'enfant, avec un charme caressant, une voix tendre.

—Vous venez de la part du docteur Chardin, Monsieur?

—Oui, Madame.

—Le docteur n'a rien à refuser à M. Chardin, qui a été tout à fait aimable à l'Académie de médecine en parlant de mon mari. Mais le docteur est dans son laboratoire et, quand il travaille, il reçoit difficilement. Oh! très difficilement. Quel nom lui dirai-je, Monsieur, quand il remontera?

—M. André Fortis.

—Ah! fit-elle.

Elle eut un sourire indistinct pendant que ses beaux yeux bleus, fixés sur André, continuaient à le regarder sans changer d'expression.

—Vous êtes M. Fortis? Ah! Monsieur, Mme Fortis a déjà fait un miracle. Elle a obtenu du docteur qu'il sortit de chez lui et fit une visite... C'est ce qu'il y a de plus rare dans sa vie!

Lorsqu'elle disait "*le docteur*", sa voix, d'un timbre délicieux, prenait une expression de respect tout à fait particulière. Il y avait dans cette façon musicale de prononcer un mot très simple du respect, de la tendresse, un sentiment d'admiration dévouée, absolue.

—Et je dois vous dire, ajouta la jeune femme, que le docteur, trop absorbé par ses travaux pour faire la moindre clientèle, s'intéresse à vous. Oui. Et à Mme Fortis dont la tristesse l'a touché. Il me l'a dit. Nous n'avons pas de secrets, et, bien qu'ignorante, je suis la confidente de ses recherches.

André avait tiré de son portefeuille la lettre du docteur Chardin.

—Si vous voulez bien prendre connaissance, Madame, de cette lettre d'introduction...

Il tendait le papier à la jeune femme. Mais elle, très doucement, souriante, avec ses beaux yeux couleur de bleuets demeurés fixes.

—Comment, vous ne savez donc pas? Je ne peux pas lire cette lettre.

—Pourquoi?

Sans tristesse, doucement, comme la chose la plus simple du monde:

—Mais parce que je suis aveugle!

Il avait laissé échapper un *ah!* de pitié et commençait une phrase qu'elle interrompit d'un geste de sa jolie main:

—Oh! ce n'est pas plus triste qu'autre chose! Et puis...

Elle ajouta, se parlant à elle-même,—les yeux ne voyant rien de ce qui l'entourait, mais le regard interne apercevant, en quelque sorte, dans un lointain d'apothéose, une délivrance, une lumière:

—Et puis, le docteur est là! Le docteur cherche!... Il trouvera! Je verrai, un jour!... Je verrai!

Elle avait parlé de sa voix chantante, comme devaient parler les êtres de foi, suivant le Maître. Et Fortis se sentait attendri, réconforté aussi, en présence de cette souffrance exprimant ainsi la certitude d'être consolée.

Si l'aveugle croyait que Klipper lui pouvait rendre la vue, comment n'eût-il pas espéré qu'il pourrait guérir une névrose?

André contemplait cette juvénile figure, gardant sur ses lèvres un sourire non pas même résigné, heureux, qu'ont certains aveugles, comme si leur cécité les arrachait à la vue des laideurs humaines, et—ce qui l'avait frappé tout d'abord,—il regardait au milieu du front très blanc une tache d'un rouge brun, ronde comme une large médaille et qui apparaissait là, pareille à une marque de lie de vin, mais qui semblait plutôt une écorchure, une blessure récente.

La jeune femme qui n'en semblait pas souffrir, ajouta:

—Voulez-vous me suivre, Monsieur?

Elle alla tout droit, comme si ses yeux l'eussent guidée, vers la cheminée où elle prit une petite lanterne dont elle alluma, sans hésiter, la bougie. André, à la voir agir, n'eût pas soupçonné qu'elle était aveugle. Et comme si elle eût deviné sa pensée:

—L'habitude!... dit-elle un peu tristement.

Eile tenait la lanterne à la main.

—Ce n'est pas pour moi, qui me guide dans l'escalier sans y voir, mais pour vous qui n'y verrez pas—car nous allons dans une cave. La cave de cette maison, c'est le laboratoire du docteur.

Eile passa devant Fortis, et le peintre admirait toute cette grâce vivante, la démarche sans hésitation de l'aveugle et, dans ce doux visage virginal, le mélancolique sourire, résigné et caressant.

Ils descendirent le large escalier, la jeune femme se tenant à la rampe de fer, jusqu'au bas des étages où, alors, tâtant de la main la muraille, elle poussa la porte qui s'ouvrait sur les marches, dans l'ombre. Pour éclairer les pierres un peu usées de ce nouvel escalier souterrain, la lanterne était utile à André, Mme Klipper se guidait sur les parois des murailles épaisses, solides, sans humidité. Et l'artiste, ainsi précédé par cette aveugle portant une lumière qu'elle ne percevait pas, avait la sensation vague de vivre, pour un moment, une scène de quelque conte fantastique, de traverser un rêve d'un Hoffmann ou d'un Poe, d'un Hawthorne.

Ils descendirent quelques marches à peine. Les caves du logis s'ouvraient ça et là, banales, mais, au bout d'un assez long couloir, on aboutissait à une entrée d'apparence plus vaste, fermée par une lourde serrure, dont la lanterne fit briller le fer un peu rouillé.

III

CHOSSES INCONNUES

La jeune femme frappa à cette porte, par petits coups évidemment réglés d'avance comme une ordonnance maçonnique. Et, après un moment assez court, un homme sur le seuil apparut, éclairé à la fois par la lanterne qui, devant, le frappait au visage et par la lueur vague d'un soupirail quelconque qui, venant du fond de la cour, par derrière, lui faisait une sorte de pâle auréole et, entre ces deux lumières différentes, petit, maigre, de long cheveux très blancs encadrant un visage maigre, rasé, à nez d'aigle, où des yeux, d'étranges yeux d'un noir ardent, brillaient, brûlaient d'un feu intérieur—le docteur Klipper, enveloppé d'une sorte de houppelande noire, semblait quelque créature de rêve, un être d'un autre temps et d'une race oubliée là, en plein Paris d'aujourd'hui.

Le visage du savant, étonné d'être interrompu dans son labeur, au fond de cette cellule souterraine, exprimait une sorte de bouderie colère, la bouche aux lèvres méprisantes, comme celle du buste de Machiavelli aux Uffizzi, se plissant et commençant une phrase lorsque la jeune femme, de sa douce voix chantante, expliqua:

—C'est M. Fortis... André Fortis, dont tu me parlais hier et que tu voulais voir!

Alors l'expression maussade, presque sévère, de ce visage, tomba, et les terribles yeux noirs du petit homme cherchèrent dans la pénombre Fortis pour l'interroger bien vite.

Un sujet! un cas extraordinaire! un phénomène! Le docteur Klipper ne se dérangeait que pour les exceptions qui se posaient devant lui comme d'étonnants problèmes.

—Ah! ah! dit-il avec un léger accent d'Alsace encore conservé, M. André Fortis! entrez! entrez!

André s'expliquait cet empressement par les confidences de Cécile. Elle avait consulté le docteur et aussi bien les explications qu'il pouvait avoir à donner au savant se trouvaient-elles par là simplifiées.

Le peintre se retrouvait peintre—oubliait presque qu'il était un malade venant interroger un maître—pour regarder le cadre qui entourait le savant, le coin caché

où Jean Klipper poursuivait ses découvertes.

Et André éprouvait la sensation joyeuse d'un voyage en pays inconnu, d'une rencontre inattendue.

Ce laboratoire du Docteur Klipper sous la voûte du sous-sol du vieux logis parisien évoquait aussitôt l'image de ces coins poudreux où Rembrandt fait apparaître en étrange pénombre des alchimistes et des rabbins. Des cornues se profilaient sur la muraille, continuées par des tubes repliés comme des serpents; des fils pendaient de la voûte, s'accrochaient aux parois, paraient de quelque instrument d'aspect bizarre pour aboutir à quelque prise de courant—fils électriques qui jouaient là le rôle des toiles d'araignées dans les tableaux du grand magicien hollandais—la science arrivait ainsi au même pittoresque que l'art.

La lueur du jour n'arrivait dans ce laboratoire souterrain que par le soupirail ouvert sur la cour de Valois. Mais entre cette lumière du dehors et la lumière du dedans, asservie par lui, Klipper avait placé un écran de toile noire qui faisait là, quand il en avait besoin, l'ombre complète, permettait au savant de travailler dans l'obscurité absolue que les rayons provoqués par lui venaient traverser.

André regardait, emmagasinant cette vision dans sa mémoire. Et pour lui, le spectacle était à la fois inquiétant et touchant de ce petit homme maigre, comme perdu dans le fouillis de ces instruments de cuivre ou de verre, parmi ces cornues, ces tubes de caoutchouc pareils à des serpents noirs,—et de cette jeune femme poétique, délicieusement jolie, apparue là, sa lumière à la main, et qui semblait la Muse même, la Muse vivante de ce poète de la science travaillant dans l'ombre à se mesurer avec l'infini.

—Alors, mon cher maître, dit Fortis vraiment ému, voilà le coin de terre d'où sortira quelque révolution scientifique?

Sous sa longue crinière blanche, Jean Klipper se mit à rire d'un petit rire sec.

—Oh! une révolution!... une révolution!... Je sais que parce que je travaille dans une cave les savants officiels m'ont appelé en plaisantant le Marat de la science. Mais je ne veux rien révolutionner. Je ne cherche que la vérité, et la vérité partout. Oui, oui, dit-il en s'exaltant, le geste fébrile, posant ses doigts maigres sur ses instruments qu'il caressait amoureusement, je veux trouver dans l'électricité et dans la lumière tout ce que a nature recèle d'inconnu. Les Rayons, tous ces Rayons qui semblent sortir de terre, sont des flambées de lumière qui éclaireront toutes les obscurités. Le radium est un symbole. Et il y a d'autres radiums dans le vaste univers. Il y a d'autres forces, d'autres mystères! Tout cela sortira, naîtra, vivra.

Puis, comme André lui demandait à quel labeur spécial il se vouait présentement, Klipper hocha la tête:

—Oh! je poursuis plusieurs lièvres à la fois, dit-il, un peu goguenard, à l'alsacienne, mais pour le moment, voici ce que je faisais quand vous avez frappé...

Et, expliquant qu'il décomposait des métaux, projetant sur la muraille les rayons du spectre solaire, il arrivait à calculer la quotité de tel ou tel métal que contenait la lumière de telle étoile, les rayons du soleil, les astres de l'infini, les continents de l'espace. De sorte qu'il

avait là, dans cette cave, le secret même des astres, ces infinis suspendus dans l'espace.

Il dit en souriant:

—Je dissèque les étoiles!

Et la petite aveugle, doucement, de sa plaintive voix tendre d'interrompre:

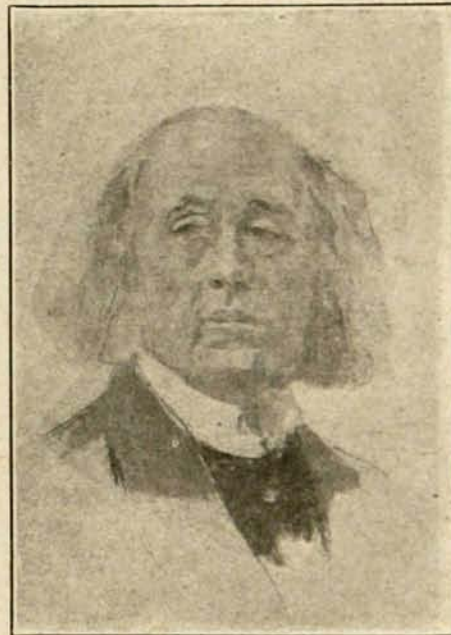
—Il serait plus doux d'y aller!

Et il y avait tant de tristesse et de poésie dans cette espèce de mélodie exquise, que Fortis en fut ému.

Jean Klipper répondit qu'elle faisait des rêves, et que lui faisait de la science. Puis se tournant vers sa femme:

—Tu penses en poète, moi je calcule, j'observe en physicien. Et le fait, lorsque je puis le constater, arriva parfois à une intensité d'étonnement qui rapproche la poésie de la science, ou plutôt, voyez-vous, fait de la science même l'infinie poésie des temps à venir.

Il montra brusquement à André un des instruments de son laboratoire:



Le docteur Klipper.

—Cette roue qui tourne, mue par l'air comprimé, et que nous entendons tourner, et que tu verras, j'espère, un jour—dit-il, la voix brève, en regardant la jeune femme aux yeux fixes—elle fait, cette roue, mille tours par minute. Il en est qui font six mille tours par minute. Croyez-vous cela possible? Cela est. Et la roue est toute petite. Eh bien! supposez une roue gigantesque mue par une machine électrique colossale, cette roue géante pourrait faire mouvoir tout un monde!... Elle sera peut-être exécutée, un jour, cette roue géante! Ah! nous ne savons rien, rien, rien encore! Mais nous allons savoir, nous allons savoir! savoir! savoir!

Il répétait le mot avec une expression de fièvre. Il s'en grisait comme d'une autre espèce d'alcool.

—Savoir! savoir!... Vivre pour chercher, pour apprendre!

Il s'exaltait, et André remarquait dans ses prunelles noires une sorte de flamme qui semblait avoir l'éclat d'un regard de fou.

Mais, comme si la petite aveugle, au lieu de deviner, eût réellement vu, aperçu cette flamme morbide, la voix de la jeune femme interrompait, calmait, doucement cette exaltation:

—Mon ami, je t'en prie...

—Oui, chère Marthe, tu as raison... Du calme. On ne fait rien qu'avec du calme.

Vibrant et emporté tout à l'heure, il s'était calmé tout à coup sous la simple parole de cette femme-enfant.

Et, prenant entre ses doigts maigres les petites mains de Marthe, il lui disait avec une tendresse profonde, aussi infinie que ses espoirs:

—Laisse-nous. Je veux parler à M. Fortis.

Elle se tourna vers André:

—Voici la lanterne, monsieur. Vous n'aurez qu'à la reprendre quand vous remontrerez.

—Mais vous, Madame?

—Oh! moi, je crois que n'y voyant pas c'est moi qui y vois le mieux.

Elle souriait doucement à son malheur la petite aveugle.

—Et, dit alors Klipper d'un ton ferme, un jour viendra où l'aveugle verra—ou l'œil nouveau remplacera les yeux clos!... Tout arrive avec la patience et la foi...

—Quand il y a le génie, fit Marthe Klipper, du ton d'une adoration sans bornes, comme dans la ferveur d'une prière.

André la vit s'éloigner, disparaître dans l'ombre pareille à une vision dans ce laboratoire de féerie, avec cette tache rouge au milieu du front qui lui donnait l'aspect d'une martyre vivante. Et il semblait que la petite aveugle aux cheveux blancs eût emporté de la lumière, la lumière de son corps remplaçant la lumière éteinte de ses yeux...

IV

LUEUR D'ESPERANCE

Il suivait du regard Marthe disparaissant, là-bas, dans le noir de la cave, et il se demandait si cette créature exquise était une victime poursuivant avec un maniaque dont elle était un vivant sujet d'expérience le "songe douloureux" de la vie, ou si elle était, comme elle en avait la conviction, une martyre destinée à être sauvée rendue à la lumière par le génie.

Ce mot qui était pour elle le nom même de Klipper, comme elle l'avait prononcé: le génie.

Elle mettait toute son âme dans cet hymne de confiante tendresse. Et André, à son tour, contemplait le petit homme alerte, étrange, comme s'il se fût trouvé devant un être irréel, vivant d'une existence chimérique.

Mais ce qui, dans ce personnage singulier, était terriblement vivant, c'était le feu de ses prunelles obstinément fixées sur André qui avait peine à en soutenir l'acuité.

Jean Klipper s'était assis sur un escabeau, derrière la machine électrique qu'il maniait lorsqu'on avait frappé à sa porte, et, les coudes appuyés sur la planchette soutenant l'instrument, il étudiait ce visiteur qui venait le troubler;—et cette figure maigre posée sur ces mains osseuses dont les phalanges s'enfonçaient dans les longs cheveux argentés, prenait une expression fantastique, inquiétante, et parmi ces fils électriques enchevêtrés, André Fortis pensait à quelque bizarre araignée humaine tapie au fond de sa toile, guettant une

proie. Ce n'était pas pour dévorer, mais pour guérir que le guet était fait.

—Je ne vous vois pas assez bien, dit Jean Klipper en se levant vivement.

Il alla tirer le store noir qui voilait la lueur du dehors et, par le soupirail, une lumière bleuâtre filtra qui donnait à ce bizarre laboratoire un aspect encore plus fantomatique.

—Mettez-vous dans le rayon, dit le docteur qui avait repris sa place derrière ses instruments. Nous n'avons pas besoin de monter dans mon cabinet pour ce que vous avez à me dire, et une consultation parmi mes machines ne vous effraie point, je pense ?

—Au contraire, mon cher maître!

Jean Klipper haussa les épaules.

—Ne m'appellez donc pas *cher maître*. On banalise le mot à tout propos, c'est ridicule. "Cher maître, cher maître!" Est-ce qu'il y a des maîtres? Nous sommes tous des écoliers. Nous épelons—poètes, l'alphabet du cœur humain, savant, celui de la science.

Il examinait, tout en parlant, André qui prenait plaisir à cette entrevue comme à un spectacle, comparait mentalement l'ancre scientifique de cet original avec le salon luxueux du docteur Chardin.

—Monsieur, dit Jean Klipper, Mme Fortis a invoqué pour m'appeler à elle le nom d'un homme qui m'est très cher, et quoique que je fasse aucune clientèle, aucune, aucune, ayant trop peu de temps à vivre pour mener à bien mes recherches personnelles, il m'a été agréable de m'occuper d'un cas, d'ailleurs intéressant, le vôtre. Il ne rentre pas directement dans mes études. Mais tout ce qui touche aux névroses, à l'encéphale, m'intéresse profondément et si je puis, avec le docteur Chardin, collaborer à votre guérison, j'en serai heureux. Vous êtes un problème vivant, et bien que vous me dérangiez un peu,—oui vous me dérangez—je suis enchanté de vous voir.

En parlant, le petit homme laissait sur ses lèvres un petit sourire ironique.

Alors Klipper interrogea comme l'avait fait Chardin. André dit ses terreurs, l'obsession de sa vie inquiète. Ces lourdeurs de tête, ces éclairs subits qui lui passaient devant les yeux comme annonçant un orage ou plutôt une épaisse nuée, une interruption d'existence. Et Klipper, le plus naturellement du monde, comme si ces phénomènes incroyables eussent été d'une banalité parfaite, de répondre très froidement d'un ton bref:

—Bien, bien. C'est tout simple.

—Tout simple? fit André.

—Tout simple parce que c'est la constatation, la preuve d'un fait qui étonnerait bien des gens, mais qui est, pour moi, du moins, mathématique. Tout simple, passez moi le jeu de mots, parce que l'homme est double.

V

L'INCONSCIENT

Il secoua sa longue chevelure blanche.

—Parfaitement, parfaitement, dit-il l'homme est double, il faut bien que nous nous habituions à le reconnaître, oui, oui, il faut l'avouer, quel que soit notre sot orgueil. Avez-vous lu Myers? Evidemment non. C'est chez lui qu'on peut voir que notre moi est fait de deux moi, le supraliminal, qui a la conscience de tout, et le subliminal, qui est inconscient, vit d'une vie obscure et indépendante... Il y a deux êtres dans notre être; ce qui est chez vous maladif, poussé jusqu'au paroxysme, est latent chez ceux que vous coudoyez. Il y a en moi un moi inconscient qui écoute ce que je vous dis et qui me dicte peut-être mes paroles en ce moment même.—"Je n'y suis pour rien," répétait Mozart à ceux qui le complimentaient d'une de ses sonates. Vous avez une vie seconde, un état second? Mais un certain Louis Vidé, étudié par Bourra et Barot, avait six existences distinctes, six personnalités différentes. Six! Cela ne peut pas vous étonner, je pense, vous n'allez pas crier au miracle, vous qui êtes un miracle vivant! Six existences, six humeurs, six caractères. Une femme étudiée par Morton Princes, miss Beauchamp, en avait trois; Hélène Smith, sujet étudié par Flourney, Annel Bourne dont Hodgson a décrit le cas, avaient des sautes de personnalités distinctes, spontanées comme des sautes de vent. Modifications immédiates. Vous parliez à l'une, —c'était une autre qui vous répondait.

—Moi et l'Autre! dit André, qui éprouvait à mesure que Klipper parlait, toutes les tortures des angoisses passées.

Et alors, avec une fureur croissante, sa colère contre cet autre, voleur de son moi, reprenant toute sa violence, il demandait à Jean Klipper—comme il en eût appelé à un souverain suprême—de l'arracher à cette obsession, à cette possession, à ce supplice.

—Ah! votre science! Votre science explique tout, dit-il avec brusquerie; mais elle ne guérit rien!

Klipper, un moment, resta sans répondre. Puis, doucement:

—Je vous ai dit que nous n'étions que des écoliers. Cependant on peut tout guérir—quand on veut. Et voulez-vous que je vous dise où est le remède pour vous? Dans l'illusion!

André répéta:

—L'illusion?

—Tout est illusion ici-bas dans un certain ordre de choses. Le bonheur? Illusion. On n'est heureux que si l'on se croit heureux. Les hommes condamnés à l'imprévu, sans compter le prévu, qui est l'inévitable, ne sont que des heureux imaginaires. Dites-vous que cet autre qui est en vous n'existe pas, n'existe plus, et il ne reparaitra jamais. Illusion, votre double, comme votre propre moi lui-même. Illusion votre art qui consiste à mettre des mensonges délicieux sur la toile. Illusion, la joie! Illusion, la beauté!

—Ah! docteur, la beauté, c'est peut-être, s'écria le peintre, ce qu'il y a de plus certain dans le monde!

—Qui sait? fit Jean Klipper avec son petit ricanement ironique.

Il se frotta les mains et ajouta:

—Nous trouvons de la beauté où il n'y a précisément que l'illusion, le fantôme de la

beauté. Je pourrais faire trouver la Joconde parfaitement laide et l'affreuse Vénus hottentote, qui d'ailleurs est la beauté idéale pour les Hottentots, parfaitement belle! Ah! Ah! dit le petit homme si je voulais!

—Si vous vouliez?

Les yeux noirs du vieil Alsacien jetaient des éclairs.

—Je vous disais que nous sommes des élèves, des ignorants, des impuissants, oui, comparé à l'absolu, mais nous pouvons, nous pouvons bien des choses!

Il regarda André Fortis bien en face.

—Vous êtes peintre? Je suis peintre aussi, en mon genre. Je pourrais...

Il hésita, puis, comme dans un triomphal aveu de son génie:

—Je pourrais, dit-il, faire des portraits vivants qui n'auraient que l'ombre d'une existence! Illusion! La souveraine illusion! Donner, par exemple à un homme mari d'une femme laide l'illusion d'avoir épousé une vivante beauté! Oh! parfaitement! parfaitement! Ce serait une illusion, mais quoi, l'amour vit d'illusions! Illusions! Illusions! L'amour n'est qu'une illusion comme le reste!

—Une femme laide peut très bien plaire à celui qui l'aime, dit Fortis. C'est tout simple. Il y a là un mystère d'attraction.

—Oh! ce n'est pas cela que je veux dire, précisa Klipper, j'entends que la femme peut rester laide, être parfaitement laide et que l'homme peut la voir très belle, absolument belle, et cela au moyen de lunettes que je me chargerais très bien de fabriquer moi-même. Voyons, êtes-vous un peu au courant de la physique?

—Heu! heu! fit André souriant,—toute son attention tendue vers les confidences de cet homme, sorté de prêtre de la Kabale enfoui dans une cave parisienne, comme un Kobold en sa mine sombre.

Ce docteur Klipper, étrange, ironique, éloquent, nerveux, avec ses yeux noirs comme incandescents, ses narines aspirant la vie, battant comme des ailes, son accent guttural, ses gestes brefs, était-il un être de chair et d'os?

De ce que cet homme venait de dire, Fortis retenait surtout les trois dernières paroles, affirmation orgueilleuse d'une puissance sans bornes:

—Tout est possible!

Et le ton dont le savant les avait prononcés, ces mots définitifs, donnait à André Fortis la certitude, cette foi absolue, dont Klipper faisait la suprême force: l'illusion!

—Je guérirai! Je guérirai! Tout est possible!

Ce qui avait surtout frappé le docteur alsacien dans les confidences du peintre, c'était la dernière aventure, ce duel accepté pour autrui—un homme rendant raison à un adversaire d'une injure qu'il n'avait pas proférée, d'un geste dont il était inconscient—et l'esprit sans cesse en ébullition de Jean Klipper entrevoyait déjà dans la complication de cet épisode un moyen pour André d'échapper peut-être à l'obsession dont il était la victime.

—Mon Dieu, dit-il un peu bourru, je vois que vous allez me prendre plus de temps que je voudrais. Mais vous êtes un malade qui n'est pas vulgaire!... Votre pauvre femme m'a touché, elle a attendri la mienne;—et puis, et puis... quoique vous ne soyez pas unique, je vous l'ai dit... oui, oui, n'ayez pas la vanité de

Le Depilatoire Vazelo

Eprouvé par 25 ans d'usage.—
Effets infailibles,—\$1.00 la boîte.
—Payable en argent ou en timbres poste.

Adresser commandes à

MADAME MARIE VAZELO

Casier postal 35, Station N. Montreal
5-1 F.

voire souffrance... je crois qu'on peut arriver à quelque chose!

—Si tout est possible, vous l'avez dit, docteur, faites le possible, et tentez l'impossible! Faites que je redeviens moi—que j'échappe enfin à l'étreinte de l'Autre!
 —Faire, faire, je sais bien... je sais bien... il faudrait tuer l'Autre, voilà!

Klipper ajouta en se levant:
 —Laissez-moi y songer! Et revenez me voir.

—Quand cela, docteur?
 —Quand vous voudrez. J'aurai réfléchi, calculé. "Revenez." Vous me trouverez toujours ici, ou presque toujours. Je ne sors jamais, la vie est trop courte!

VI

LE TROISIEME OEIL

André sortit de ce pauvre laboratoire avec de la joie plein le cœur. C'est l'espoir qui est le viaje humain.

Pourquoi André se fait-il à ce dernier conseiller? L'homme a besoin de petites lueurs successives qui le guident dans le brouillard et dans la nuit. L'une s'éteint sous le vent qui souffle, une autre se rallume. Et la route s'achève jusqu'à l'heure où la dernière lumière, la dernière, vacille et meurt.

Et c'était pour lui une lueur vivante ce savant enfermé dans la cave de la cour de Valois, "disséquant" là, comme il disait, les étoiles. Des étoiles, ces yeux noirs, étincelants, qui avaient fouillé, pénétré André Fortis jusqu'à l'âme. Une étoile, le cerveau de cet homme, dont Chardin disait:

—C'est un fou mais il a du génie!
 Jean Klipper, lorsque Fortis fut parti, quitta son laboratoire et, après avoir fermé à clef la porte de sa cave, remonta dans son appartement.

Il se sentait fatigué, il voulait se reposer. Et son repos, toute sa joie à lui, c'était la contemplation de la chère créature qui pour lui—avec la science—était toute la vie et qui allait, venait autour de lui, était le sourire—un sourire mélancolique de sa vie obstinément austère.

La petite aveugle partageait toutes ses préoccupations et—malgré cette cécité qui semblait la supprimer du monde—restait, par un phénomène d'intelligente bonté, comme la servante dévouée, très pratique et très avertie du savant. Elle devinait tout, elle savait dans l'appartement l'emplacement de toutes choses; elle trouvait sur les rayons de la bibliothèque le livre dont Klipper avait besoin. Elle mettait le couvert, à l'heure des repas, mieux que la vieille Anna, la servante.

Il lui disait souvent:
 —Tu as des yeux au bout des doigts!

Le toucher, développé par une hyperacuité comme chez beaucoup d'aveugles, lui était comme une seconde vue.

—Nous pourrions vivre ainsi toujours, très heureux, disait le savant. Mais non, je veux, tu entends, je veux que de ton front, de ce beau front d'enfant exquise, l'œil jaillisse, émerge, qui te donnera la vue!

Et lorsqu'il lui parlait ainsi, il caressait de ses doigts maigres le front lisse de la jolie fille blonde et il y marquait de l'ongle la place même d'où cet œil caché, cet œil complémentaire, cet œil inconnu que possède la race humaine pouvait et devait sortir.

Marthe ne répondait pas, confiante. Elle se soumettait, avec une foi entière,

une patience absolue aux expériences de ce mari qui lui imposait le supplice de sa foi.

Et dans ce vieux logis de la place de Valois un drame constant, un drame poignant se jouait, que Paris ignorait, dont le secret échappait même aux reporters aussi avertis que Frédéric Clément: il y avait un homme de génie acharné à la solution d'un problème insensé et une jeune femme obéissante, se sacrifiant aux expériences du docteur, tendant le front au rayon brûlant comme une Iphigénie eût tendu la tête au couteau.

Et lorsqu'elle lui disait, suggestionnée par la parole même de Klipper, qu'elle ressentait de vagues espoirs, comme si les os de son visage eussent subi une modification, constatée par des craquements qu'elle croyait percevoir, le savant lui répondait doucement:

—Quand tu pourras me voir, si je parviens à te rendre la vue, qui sait si tu m'aimeras encore quand tes yeux te monteront en moi un vieillard! J'ai des cheveux blancs, Marthe, j'ai des rides, tu ne sais pas cela!

Alors elle lui prenait les mains, les serrait dans les siennes, penchait sur l'épaule du chercheur sa blonde tête enfantine et la voix très tendre.

—C'est le travail qui t'a blanchi les cheveux, c'est la recherche de tant de vérités qui t'a donné des rides. Tu n'es pas le vieillard que tu dis et je t'aime et t'aimerai toujours de la même passion ardemment reconnaissante, dévouée, ah! dévouée Jean jusqu'à mourir pour toi s'il le fallait, si tu voulais!

Il lui frappait dans les mains:
 —Non, heureusement, non, il ne s'agit pas de mourir, il s'agit de vivre!

Et il s'exaltait sur sa découverte possible rêvant ce rêve: corriger la nature, ajouter un instrument de vie nouvelle à l'être humain, développer cet embryon de prunelles oublié dans le corps de l'homme.

—Oui, je sais, ils ne me croiraient pas si je leur disais ce que je poursuis, ils parleraient de Sainte-Anne et ceux qui ont des chaires à l'Institut, me voteraient un cabanon!... Je sais, je sais... Mais toi, tu crois en moi, tu crois, tu devines!... Et je t'aime pour ta bonté comme je t'aime pour ta confiance!... Je te martyrise, tu sais souffrir sous le rayon qui te mord la chair!...

—Moi? Non! Je ne souffre pas!
 La voix de Marthe avait des caresses d'extase lorsqu'elle répondait ainsi, et au fond des yeux sans regard de l'aveugle il semblait, tant les sourcils se relevaient accompagnant la souris délicieuse des lèvres, qu'une flamme s'allumait.

—Je t'ennuie à te laisser des heures et des heures devant cette machine électrique!
 —Je ne m'ennuie jamais quand j'entends que tu parles ou que tu marches auprès de moi!

—Et pendant ces heures d'épreuves à quoi penses-tu, ma pauvre Marthe?

—Je pense que tu es le meilleur des êtres et le plus savant des hommes de ce pays!

—Ne dis pas cela, ne dis pas cela, Marthe! Est-ce que tu sais ce que d'autres cherchent, ce que d'autres ont trouvé peut-être? Il y a tant d'efforts cérébraux aujourd'hui; cette petite fourmi qui s'appelle l'homme multiplie tant d'efforts pour transporter des fétus de paille! Il y a peut-être dans quelque laboratoire ignoré, une mansarde ou un caveau, un

savant inconnu qui découvre en ce moment quelque engin, moteur ou lumière qui bouleversera l'univers. Il y en a peut-être un autre qui trouve une poudre capable de faire sauter le monde entier! Qui se douterait que dans notre cave de la rue de Valois je poursuis ce rêve de rendre la vue aux aveugles en ajoutant un œil nouveau à l'humanité?

Il touchait du doigt le front de sa femme.
 —Nos très lointains ancêtres l'ont eu, cet œil qui s'est comme fermé dans le cours des temps! C'est l'œil atavique du mollusque légué par les invertébrés aux vertébrés et que l'homme a laissé s'atrophier. J'ai étudié, disséqué des sauriens, des lézards. Eh bien! le globe de cet œil sort vraiment par un trou du crâne. Et c'est vraiment bien un œil. Il y a une rétine, un cristallin, une masse d'humeur vitrée; l'épiderme forme cornée. C'est l'œil du céphalopode c'est l'œil de la grenouille, et c'est l'œil humain. Le trou du crâne par où sort le nerf pinéal se trouve ménagé dans un os interpariétal que j'ai rencontré chez les sauriens fossiles et rien, rien, rien n'empêche de croire que cet œil atrophié puisse se développer et reprendre sa place dans la vie là où il fut jadis, là où il doit être puisqu'il y est, là où il sera demain!

—Demain!
 Jean Klipper semblait devant lui apercevoir une humanité nouvelle, munie de cette lanterne frontale pour se guider dans la nuit de l'inconnu. Qui saurait jamais ce que la triple vision pourrait ajouter aux connaissances de l'homme.

—Oh! je sais, les esthètes trouveront que ce n'est pas beau!... L'œil du cyclope!... Ils protesteront au nom de la beauté!... La beauté! Qu'est-ce que la beauté!... Et l'utilité, n'est-ce donc rien? N'est-ce pas la vie même?

Les jours passaient, les longs jours où sous les rayons brûlants, devant la machine lui projetant sa lumière en plein front, Marthe restait presque immobile, rêvant—sentant comme une vrille le feu qui lui entrait là, dans le crâne, et espérant et répétant:

—Continuons! Tu trouveras! Tu me rendras la vue!

—Et si j'use ta santé à cette attente?
 —Je ne me sens jamais aussi bien portante qu'après que j'ai senti la flamme.

—Si je ne réussis pas!
 —Tu réussiras. Il me semble que c'est ta lèvre qui se pose sur mon front et que c'est toi, cette lumière qui me donne un baiser!

Ainsi ils s'enivraient l'un et l'autre de chimères, s'encourageant dans leurs rêves, allant au même songe dans une communauté d'efforts, de patience et d'amour.

—Tu as raison, répétait Klipper, il faut croire. Et je crois. Eus-je eu seulement l'illusion, la seule illusion de te donner la vue, si la mort me prenait ce soir, subitement, je mourrais heureux!... Ah! l'illusion, la voilà peut-être, la vraie lumière! L'étoile de notre nuit!

Il revint un peu selon sa coutume, sur ce problème obstinément poursuivi lorsqu'il eut quitté André et rejoint Marthe dans l'appartement.

—C'est singulier, dit-il, après un long silence pensif, la psychose de peintre,—ce cas très particulier m'intéresse. Cet homme est beau, bien doué, et il souffre. Je voudrais le guérir de sa souffrance. Il n'y a pas d'autre moyen que celui qu'indiquait Chardin: lui donner la persuasion

qu'il est guéri?... Lui prouver qu'il est guéri! Comment? Au moyen âge, ma chère Marthe, on aurait regardé le malheureux vu dans cette psycho-nevrose la griffe du malin, le *signum diaboli!*... Et c'est une façon de Sosie.

—Oui, je voudrais guérir cet homme!

Il hochait la tête, cherchant quelque méthode ingénieuse.

—Comment?... Ah! comment!... Ce n'est ni le bromure de potassium ou le sodium qui aura raison de cette mentalité anormale!... Un médecin ordonnait je ne sais quel traitement, l'isolement, le silence, les injections d'eau salée dans une artère... Ce n'est pas ça! Ce n'est pas ça!...

—Il y a à Berne, un certain docteur Dubois qui a vu clair dans des cas semblables. "A mal psychique, traitement psychique," a-t-il dit, écrit même. C'est par le raisonnement, la causerie, la persuasion, qu'il arrive au moi intime du malade.

Parbleu, quand on interdirait à ce M. Fortis le vin et le cigare et qu'on le condamnerait à la cellule, on ne chasserait pas le fantôme... Il faudrait... Il faudrait...

VII

L'ABSOLUE CONFIANCE

—Tu trouveras tout ce que tu voudras, répondit de sa voix faite de caresse la femme-enfant dont l'être tout entier allait vers le savant comme la croyante va à son Dieu.

Elle s'était doucement assise, agenouillée, pendant qu'il parlait, sur un tabouret auprès de lui. Elle tendait vers lui son visage où les prunelles sans regards semblaient lire, deviner toute la tendresse que laissaient tomber sur cette chère créature dolente les grands yeux ardents de Jean Klipper. Il lui disait doucement, la remerciant de tant de foi, de tant de dévouement et de bonté:

—Chère petite grande âme!

Et dans le soir qui venait auprès de cette haute fenêtre, parmi les livres aux reliures austères que l'ombre peu à peu envahissait, cette femme agenouillée auprès de cet homme aux longs cheveux blancs, maigre, pensif, enveloppé de sa noire houppelande, eussent donné l'idée de quelque pénitente prosternée sous le geste du prêtre.

Mais le geste quasi paternel de la main du savant caressant le front incliné de Marthe rappelait toute la tendresse humaine de l'être qui s'est voué à un autre être et Jean Klipper disait doucement en regardant les maisons de l'autre côté de la grande cour qui s'effaçaient dans le gris crépuscule:

—On a souvent cherché à définir le bonheur. Le bonheur, c'est le labeur auprès d'une femme aimée et qui vous comprend—le labeur calme, continu, avec un but devant soi. Et quel but! Rendre l'adorée à la lumière!

Il se pencha vers elle, lui donna un baiser à cette place même où le jet d'électricité, rapide comme un court-circuit avait mis sa marque et, hochant la tête:

—Tu es—jusqu'à présent—une stigmatisée de la science, ma pauvre petite! Pas autre chose!...

—Et les stigmatisées font des miracles, dit-on. Mais le miracle c'est toi—toi qui le feras, mon ami, mon maître, mon Dieu!

VIII

LE CHEF-D'OEUVRE DE L'"AUTRE"

Par la fenêtre de l'hôtel de la rue Murillo la femme d'André Fortis regardait le paysage triste d'un jour d'hiver enveloppant le parc Monceau. Un temps de neige, les arbres poudrés à frimas sous un ciel gris. Les statues de marbre ourlées d'une froide ouate blanche. Au loin les toits du boulevard, couverts de givre. Une atmosphère de tristesse et de mort.

André travaillait là-haut dans son atelier, achevant une toile où il mettait, lui disait-il, toute sa fièvre.

André! Quel André?—Le charmeur qu'elle avait rencontré à Trouville, l'amoureux qui l'avait emportée un soir dans sa robe de mariée plus blanche que la neige que trouait là, les pointes des herbes des pelouses, ou l'autre, l'inconnu aux yeux farouches, qui apparaissait à de certaines heures et semblait poser sur un visage, adoré un masque de fou?

Quel André allait-elle voir descendre tout à l'heure prendre place devant elle à



Mme Fortis regardait le paysage triste d'un jour d'hiver.

déjeuner—ou fuir, disparaître pour revenir au logis sans souvenir distinct, étranger à leur vie commune, la regardant avec des yeux étonnés?

Elle pensait à ce docteur Klipper, qui avait bien voulu se rendre auprès d'elle et que Fortis avait dû consulter à son tour. Le docteur ne lui avait plus, depuis sa visite, donné signe de vie. Et elle n'osait pas demander à André ce que le savant lui avait ordonné. D'ailleurs, rien dans les actes ou dans les paroles du peintre ne pouvait, depuis quelque temps, lui faire craindre une nouvelle crise. Il était pris d'une sorte de frénésie de travail, achevant disait-il, pour le Salon un vaste paysage. Non dans l'espoir d'une grande médaille ou d'une décoration quelconque, peu lui importait. Il travaillait pour lui-même c'était sa joie.

Et, par une coquetterie toute nouvelle chez lui, qui montrait volontiers ses projets, ses esquisses à sa femme, la consultait sur l'effet cherché, il tenait à garder secrète cette toile qu'il regardait comme décisive. Il répondait à Cécile: "Quand ce sera fini!... C'est mon chef-d'œuvre, laisse-moi chercher jusqu'au dernier moment à en faire un chef-d'œuvre!"

C'était à ce "chef-d'œuvre" rêvé de tous les artistes qui si souvent tombent brisés du haut de leur rêve, que travaillait André dans son atelier, tandis que Cécile regardait le gris attristé de ce ciel de janvier, la lèpre blanche de ces toits, la neige accrochée aux angles des balcons voisins, aux arêtes des fenêtres. Elle laissait sa pensée errer, errer très loin, se perdre dans cette tristesse des ciels sans espoir...

Le bruit de la porte ouverte derrière elle lui fit retourner la tête.

C'était Aurèle, le valet de chambre d'André. Il tendait à Cécile une carte sur un plateau.

—Madame, c'est un Monsieur qui a dit qu'il désirait parler non pas à Monsieur, mais à Madame.

Cécile prit la carte: "Pétras Hardy." Elle connaissait bien le peintre. Elle admirait ses portraits. Elle savait qu'il aimait André. Et c'était à elle qu'il voulait parler. De quoi s'agissait-il? Son instinct ne la trompait pas. Il y avait quelque menace dans l'air et il s'agissait d'André.

—Faites entrer M. Hardy au salon.

Elle jeta instinctivement un dernier regard à ce parc enseveli sous la neige et, entendant la porte du salon qui s'ouvrait devant Pétras Hardy, elle entra, salua le peintre qui semblait un peu embarrassé, et lui fit signe de s'asseoir.

Il remercia, prit un fauteuil et regardant autour de lui comme craignant une visi e soudaine:

—M. Fortis n'est pas ici, Madame? demanda-t-il.

—Il est dans son atelier.

—Sûrement? Il ne peut nous entendre?

—Non, Monsieur, dit Cécile effrayée. Mais il peut tout naturellement descendre...

—Je vais vous dire très vivement ce dont il s'agit. Vous me pardonnerez, j'espère. Ma démarche est singulière, elle est même pénible... pour moi... pour vous... Mais il s'agit d'un grand artiste, de sa gloire, de son nom... Vous m'excuserez...

—Oui, oui, certes, dit Cécile devenant nerveuse. Mais qu'y a-t-il, Monsieur? qu'y a-t-il?

—Madame, nous procédons, comme vous le savez, sans doute, à l'aménagement du Salon du Cercle. Notre vernissage sera particulièrement couru cette année. Nous avons des œuvres de maîtres qui n'envoient rien aux Champs-Élysées, et nous avions demandé à André Fortis de nous envoyer une série de ses dernières études de Venise—ses chefs-d'œuvre. Revoir, par ses toiles, le Campanile écroulé, c'était une joie et une consolation.

—Eh bien! dit Cécile.

—Eh bien! Madame, ce que nous envoie votre mari ce n'est pas une série d'impressions vénitienes, c'est un tableau qui nous a tous profondément stupéfaits...

Dans une vision rapide, le souvenir de l'étrange toile perçue, un jour, sur le chevalet d'André revint à la mémoire de Cécile—la terrible apparition du Veau d'or roulant son char sur les corps écrasés.

—Quel tableau? demanda-t-elle.

—Mon Dieu, Madame, pour tout autre artiste que pour Fortis, cette toile pourrait passer pour une gageure, un de ces coups de pistolet qu'on tire au Salon pour amener les passants. Pour Fortis, si nous exposons cette toile, on croirait à une recherche de tapage ou de scandale.

—Mais encore?

—Figurez-vous, Madame, une automobile lancée en pleine nuit sur une foule.

Deux gros yeux phosphorescents, une machine formidable et, sous la roue caoutchoutée, une véritable bouillie humaine. Des femmes, des enfants broyés. Du sang, des cervelles. Le plus horrible des spectacles. Et sous ce tableau, en lettres rouges, sur le cadre, ces mots: *Modern High Life*. Il y a là du talent naturellement, beaucoup de talent mais,—comment dirai-je?—un talent qui semble le résultat d'une hallucination. Turner avait de ces visions à la fin de sa vie et vous savez qu'à ce moment-là, Turner... Je vous demande pardon...

Pétrus Hardy s'arrêta, regardant Mme Fortis dont le visage exprimait une douleur poignante. Puis, ses doigts gantés lustrant machinalement le chapeau qu'il tenait sur ses genoux:

—Nous sommes très embarrassés, vous comprenez. La Commission refuse d'exposer une toile qui semble une sorte de protestation voulue contre beaucoup de nos collègues du Cercle, membres de l'Automobile-Club—*Modern High Life*, le titre l'indique—et qui, d'ailleurs, comme exécution, est tapageuse, sinistre, avec ses plaies ses membres rompus, ses flaque de sang... Et avant de faire part à M. Fortis d'un refus qui le désobligerait, j'ai pensé, Madame, à m'adresser officieusement à celle qui est tout particulièrement intéressée aux succès, à la gloire d'un maître que nous aimons tous.

Ce qui serait désagréable, formulé par un Comité, deviendra tout simple si l'arrêt, traduit par vous, devient un avis cordial, un de ces conseils que les femmes savent nous donner mieux que personne quand nous sommes inquiets, quand nous doutons de nous-même, ce qui nous arrive à tous...

Cécile était persuadée que Pétrus Hardy et le Comité devaient avoir raison. Elle se rappelait trop l'impression pénible qu'elle avait ressentie devant cette autre toile disparue de l'atelier depuis. Mais elle ne pouvait donner à André le conseil dont parlait Pétrus Hardy puisqu'elle ne connaissait pas le tableau.

—Je ne pourrais en dire que ce que vous m'en dites vous-même.

—Comment, Madame, M. Fortis ne vous a pas montré?...

—Mon mari a craint sans doute que mon impression devançât la vôtre, et puis, vous savez, il ne prend pas mon avis sur toutes ses peintures, dit-elle bien vite pour expliquer son ignorance d'une telle œuvre, empêcher que ce visiteur soupçonnât que deux êtres distincts étaient comme incarnés dans un même corps, deux peintres différents de tendances presque hostiles, enfermés dans la même enveloppe.

Vous pourriez voir le tableau au Cercle... Voulez-vous nous faire l'honneur de venir aujourd'hui même?

—Oui, Monsieur, j'irai. Mais je me fie à vous. Je sais que mon mari est comme hanté de certaines préoccupations d'art social... Je vous remercie de m'avoir donné votre opinion, votre conseil d'ami...

—Et d'admirateur. Mais pas un mot de ma démarche à M. Fortis, je vous en prie. Il pourrait croire à quelque accès de jalousie de ma part et je ne suis jaloux que de sa gloire!

Cécile n'avait qu'une pensée, aller au Cercle et juger de la vérité des inquiétudes de Pétrus Hardy. Le tableau, de dimensions inusitées pour une exposition de cercle, était retourné contre la muraille, parmi d'autres toiles non accrochées encore Pétrus, qui attendait Mme Fortis, donna l'ordre qu'on le retournât et devant l'horreur du spectacle, Cécile poussa un cri.

C'était la sinistre vision du *Veau d'Or*, mais exagérée encore et exaspérée, une de ces apparitions à la Chiffart—plus apocalyptique encore—où un appétit de l'horreur, une accumulation de détails macabres donnaient l'impression d'une hallucination de meurtre. L'automobile géante, sorte de dragon de feu, toute rouge, rouge de sang, dardait d'énormes prunelles rondes sur des cadavres entassés et les majuscules tracées, en vermillon, sur le cadre, *Modern High Life*, ajoutaient une féroce ironie à cette vision d'épouvante.

—Vous savez, dit Pétrus à Mme Fortis qui restait immobile, hypnotisée de terreur devant la toile de son mari, comment Dick, le caricaturiste, a baptisé la toile—qu'il a aperçue, par malheur? *L'Apothéose de l'Ecrabouillement!*

Et Cécile, éperdue de répondre:

—Vous avez raison, Monsieur. Il ne faut pas que ce tableau arrive sous les yeux du public. Gardez-le, cachez-le. Je ne sais comment j'obtiendrai de mon mari qu'il le détruise! Mais c'est un rêve de malade. Je ne veux pas, je ne veux pas voir cela! Je ne veux pas!

Elle se détournait de l'horrible vision. Elle avait hâte de sortir de cette pièce du rez-de-chaussée où l'on avait comme exilé l'immense cadre. Elle dirait tout à André; et, quittant le Cercle où restait ce *Modern High Life*, elle se demandait, revenant à l'hôtel de la rue Murillo, qui elle allait trouver chez elle, devant elle, l'homme qu'elle aimait ou l'homme qu'elle redoutait, l'auteur de tant de paysages imprégnés de l'âme des choses ou l'auteur de cette vision répugnante qui semblait une fantasmagorie de Callot vue par une lucarne de la Morgue? André ou celui qui prenait le nom d'André? Lui ou l'Autre?

Et c'était André qui l'accueillait au seuil du logis, André souriant, aimable, lui demandant:

—D'où viens-tu? Pourquoi étais-tu sortie? Moi j'ai fait un tour dans le parc... J'avais beaucoup travaillé... Un mal de tête...

Elle chercha d'abord à mentir. Elle venait de chez ses parents.

—Ah! Comment va ton père?

—Bien.

—Et ta mère?

—Aussi.

—Nous ne les voyons pas souvent.

—C'est la vie. Les jeunes avec les jeunes. Et puis mon père craint toujours de te déranger. Soldat, il respecte la consigne: tu t'enfermes...

Elle parlait pour parler, donnant ou cherchant la raison de sa sortie, mais elle ne savait pas mentir. Elle voyait que celui qui l'écoutait, l'interrogeait était vraiment le mari conscient, le grand artiste dont elle portait le nom.

Elle ne voulut pas attendre et, dût-il en souffrir, elle lui dirait tout. Et elle osa. Oui, il y avait là-bas, au Cercle, une toile signée *André Fortis* qui, exposée, ferait scandale.

—Une toile de moi? Je n'ai rien envoyé!

Rien! Qu'est-ce que cette toile? Aux premiers mots de la description que prononça Cécile, un cri de douleur désespéré s'échappa de la gorge du peintre.

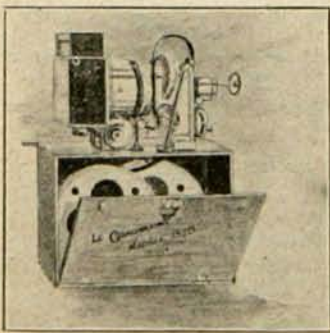
—L'automobile: Le monstre de fer! Je sais! J'ai vu!

Et il revoyait, en effet, la toile saignante, la toile rouge qu'il avait hésité à détruire, l'épouvante réalisée par le pinceau de l'Autre!

—Ah! c'est à devenir fou! dit-il avec colère.

Partout, toujours, inévitablement, comme une ombre se détachant de lui-même, il le retrouvait donc cet inconnu, cet être partageant sa vie ou plutôt lui imposant sa vie—le contraignant à contresigner des actes qu'il ignorait des œuvres qu'il détestait—ce "double" portant le même nom que lui, logé en lui,—cet Autre détestable et détesté dont il était comme le prisonnier et dont voilà qu'il devenait le complice?

—Responsable de ses insultes, responsable de ses œuvres—et se dire que cet être pourtant fait de chair et d'os—comment donc, ma pauvre Cécile, fait de ma chair et de mes os est non pas impalpable mais insaisissable, qu'il existe, puisqu'il agit, produit, puisque c'est moi—et que si pour m'en débarrasser, je lui logeais une balle dans la tête c'est moi qui, en le tuant,—me tuerais? Non, mais c'est absurde, c'est idiot, c'est insensé, c'est incroyable... Et c'est vrai! Ce bras est à lui, cette main,



VUES ANIMÉES ET PROJECTIONS CHEZ VOUS PAR LE "COSMOGRAPHE"

(Cinématographe et lanterne magique ne pesant que 30 livres)

S'adaptant à tous les circuits électriques et donnant une image de 2 à 15 pieds de diamètre.

Séances de projection et de cinéma DONNÉES partout pour fêtes, réunions. Location et échange de pellicules et de verres à projection. Collection de 6000 vues pour lanterne et illustration de volumes. Photographie en tous genres.

Tél. Est 6272.

EDGAR GARIEPY, 704, rue S.-Denis, Montréal

la mienne, est à lui! Ce cerveau, je le partage avec lui! Oui, j'ai sous ce crâne comme un demi-cerveau dont la moitié est à un autre!... Ah! c'en est assez, vois-tu! Vrai, c'en est trop! Et que je te demande encore une fois pardon d'avoir associé ta vie à celle de ce quasi-dément. Pardon, pardon! Pardon!

Elle l'avait entendu, souvent, ce mot, ce cri du désespéré. Et elle pardonnait sans effort, puisqu'elle aimait, son amour même pour le malheureux grandissant dans sa pitié.

Elle le calma. Elle lui prouva que cette manifestation nouvelle de ce dédoublement de sa personnalité n'entamait ni sa réputation ni même sa santé. Comment ce tableau avait-il été envoyé au Cercle? André sans doute l'avait fait expédier en se trouvant "en l'état second". Il ne se rappelait que vaguement l'aura d'une dernière crise, qui sans doute avait fort peu duré. Des éblouissements, une constriction autour du crâne, et assurément il avait perdu le sentiment de son *moi*. Pendant combien de temps? Il l'ignorait. Assez longtemps du moins pour avoir pu convoquer des commissionnaires quelconques et envoyer la toile au Président de la Commission Artistique du Cercle. Aurèle, le domestique, se rappelait parfaitement avoir vu des gens emporter dans une tapisserie un grand cadre que surveillait *Monsieur*. Monsieur avait même l'air très inquiet. Il répétait à ces hommes:

—Prenez garde au cadre! Le cadre est aussi important que le tableau à cause de l'inscription!

De tout cela André n'avait aucun souvenir. Au lieu de ces flâques de sang peintes sur une toile apocalyptique il eût réellement, de ses doigts devenus meurtriers, versé du sang humain qu'il n'en eût pas été plus responsable.

—Je ne peux plus, je ne peux plus vivre ainsi! Que le docteur Klipper me condamne à l'exil, à la claustration, à la solitude, au silence, à tout ce qui soulage ou guérit les fous, je me soumetts d'avance à ses ordres—mais c'est trop de visions et d'épouvantes, c'est trop. Ce n'est plus vivre, j'aime mieux mourir!

Doucement Cécile répondit:

—Nous verrons le docteur Jean Klipper.

IX

TUER L'AUTRE

Vous aimez mieux mourir? Je comprends cela si vous deviez continuer à subir la loi d'autrui!...

C'était le docteur Klipper qui, dans son cabinet de la place de Valois répondait, froidement, imperturbable, à Fortis qui

lui racontait sa dernière épreuve et lui répétait ce qu'il avait dit à Cécile. Mme Fortis avait accompagné son mari chez le docteur et elle était assise près de la fenêtre, regardant la petite aveugle au bon sourire qui se tenait debout près du fauteuil du savant, le coude appuyé au dossier et évoquant l'idée de quelque ange gardien.

—Vous ne pouvez plus vivre en compagnie de l'Autre, exposé à la tyrannie de l'Autre? C'est tout naturel... très naturel. Eh bien! voilà, fit le petit homme maigre en dardant ses yeux de feu sur André, il faudrait en finir avec l'Autre... Il faudrait le tuer!

—Le tuer?

—Tout simplement.

—Je ne comprends pas, dit Fortis.

—C'est pourtant limpide. Vous êtes, vous le connaissez vous-même, hanté par un être singulier qui, comme un hôte inattendu, prend possession de votre propre personne quand vous vous en doutez le moins? Eh bien! Expulsez-le! Et comme la forme la plus nette de l'expulsion, c'est la mort, tuez-le!



Cécile frappait à la porte de l'atelier.

—J'ai souvent pensé à mourir, répondit Fortis avec une expression de douleur qui donna le frisson à Cécile.

Le petit homme s'agitait dans son fauteuil et secouait ses longs cheveux blancs.

—Je ne vous parle pas de vous, dit-il avec brusquerie, je vous parle de celui que vous appelez l'Autre et qui a un nom...

—Un nom?

—Oui, regardez-moi... L'être qui a partagé jusqu'ici votre existence et qui l'a comme empoisonnée ne s'appelle pas André Fortis il s'appelle André David.

Fortis balbutia:

—André David!

Et, impératif, comme la statue même de la volonté, le petit homme étrange interrogeant:

—David, écoutez-moi bien, David, et répondez-moi. Da-vid (il appuyait sur

chaque syllabe), André, est-ce bien un de vos prénoms?

—Oui, dit André, André-Pierre-David.

—Eh bien! il a pris un de vos petits noms comme il a pris votre nom même—et cet André David, le jour où il disparaîtrait, rendrait toute liberté à André-David Fortis, au vrai Fortis, qui est vous. M'entendez-vous bien?

—Oui, docteur, oui, mais s'il vit toujours? S'il vit?

—Eh bien! nous lui donnerons son congé une fois pour toutes. Et si vous sentez une fois encore—écoutez-moi bien, n'oubliez pas un mot de ce que je vais vous dire—si vous sentez par un avertissement quelconque que cet homme, l'Intrus, l'Hôte, l'Ennemi, menace de reprendre possession de votre être, au moment où vous sentirez le souffle seul de sa présence ou l'éraflure de sa griffe, au premier symptôme—prenez le premier papier venu, et, d'un bout de plume ou de crayon, tracez ces simples mots: "*Il est là!*" puis envoyez-moi cet avis par Madame...

Il s'était tourné vers Cécile qui écoutait, toute glacée, comme si ces mots dictés eussent marqué quelque arrêt funèbre.

—Vous n'oublierez rien?—*Il est là!*—Et veillez! C'est toute mon ordonnance! Maintenant, allez, venez, brûlez ou ne brûlez pas les œuvres qu'André David veut exposer sous votre nom, peu importe. L'important est de savoir s'il reviendra ou s'il ne reviendra pas. Vous êtes à l'affût. Vous seul pouvez m'avertir de sa présence possible. Quand vous m'aurez dit: *Il est là*, j'agirai.

—Mais, docteur...

Une dernière fois, Jean Klipper darda son regard, brûlant comme un rayon, sur les yeux d'André.

André, dompté, dominé, hypnotisé, sortit du logis, comme pètri par la volonté du maître, et Cécile, en montant dans le coupé qui attendait rue de Valois, était tout étonnée de retrouver un peu de vie parisienne,—des passants, des femmes élégantes,—après avoir passé une heure auprès d'une sorte de mage, d'un sorcier d'un autre temps.

X

L'AGONIE D'ANDRÉ DAVID

La vie reprenait pour André et Cécile, la vie habituelle, la vie banale, la vie heureuse...

Il faisait beau dans le logis de l'avenue Murillo, beau dans le cœur de ces "mariés d'amour", beau dans le parc endormi sous leurs regards. Cécile, parfois, doucement, encore un peu inquiète, montait vers l'atelier où se cloîtrait André, écoutait si quelque bruit ne pouvait lui donner une inquiétude. Non, André travaillait, paisible. Parfois même il chantait, échappé tout à fait à ses angoisses.

Alors elle frappait à la porte:

—C'est moi.

—Entre.

Elle regardait l'œuvre commencée. Des levers de soleil sur la lagune, des crépuscules sous les arbres de Fontainebleau, des visions de poète et de peintre.

—Es-tu contente de moi? Je crois que *ça y est bien*, disait-il, en montrant ses toiles.

Tout le talent d'André Fortis éclatait dans ces pages de maître.

Nos dents sont belles, très bonnes et garanties.
30 salons absolument privés, d'une propreté parfaite.
Dentistes diplômés seulement. Pas d'étudiants.

L'INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAINE
5-1 F. 162 RUE ST-DENIS

Il semblait que pour toujours il fût redevenu lui-même, délivré de la terreur d'autrefois.

Le seul fait pour le docteur Klipper d'avoir personifié, incarné en un être déterminé l'espèce de fantôme qui harcelait André, donnait au peintre la sensation même de l'affranchissement.

Ce n'était plus l'Autre—c'est-à-dire un autre moi—c'était un individu, vivant et agissant, qui le persécutait et se substituait à lui. Non plus une sorte d'ombre anonyme, mais un ennemi, ayant en quelque sorte un état civil, un inconnu que Klipper avait baptisé de son vrai nom: André David.

Et par une suggestion, chaque jour plus puissante, cet André David avait pris corps pour André Fortis et lui faisait l'effet non pas d'un hôte incommode, mais d'un contemporain quelconque vivant loin de lui, d'une vie propre, ne se confondant pas avec la sienne. Une sorte de fâcheux qu'on avait chassé et qui se tirait d'affaire on ne sait où.

L'important était qu'il ne reparût jamais et depuis que le vieil Alsacien avait, de par sa volonté, donné, imposé plutôt à son malade cette explication, acceptée par André comme parole définitive, le peintre se sentait étrangement soulagé, certain que si cet André David reparaisait dans son existence, Jean Klipper aurait des armes pour le châtier.

Quelles armes? C'était le secret du docteur. Fortis n'analysait pas, ne cherchait pas. Il croyait. D'ailleurs avait-il même songé aux recommandations de Klipper puisque cet André David avait définitivement disparu?

Il n'avait pas disparu. L'éblouissement précurseur, l'éclair inattendu avant l'orage cérébral, passa devant les yeux d'André, un soir, pendant le repas, sous la lampe, et Cécile vit tout à coup son mari devenir très pâle.

—Qu'est-ce que tu as?

—Rien... Ou plutôt si, dit André, encore conscient de son moi, si, "j'ai quelque chose". Un avertissement... C'est lui!

—Lui?

Elle était effarée, les yeux d'André regardant quelque objet qu'elle ne voyait pas.

—Je t'aperçois comme enveloppée de lumière, je ne vois plus ta tête qu'à demi, dans une auréole... C'est l'Autre... l'avertissement... Il vient... Tu te rappelles ce qu'a dit Klipper?...

La voix d'André était déjà changée. Elle se faisait sourde, étranglée, comme si quelque main invisible eût serré le jeune homme à la gorge.

—Ecrire à Klipper, écrire, écrire, dit-il d'un ton bref.

Cécile, levée de sa chaise déjà, courait vers sa chambre et revenait bien vite, tendant à André un crayon et un bloc-notes. Sur le premier feuillet volant, il traça, d'un mouvement saccadé, l'appel convenu, dicté par Klipper:

—Il est là!

Puis, riant d'un rire sec, il ajouta sa signature: André Fortis, disant à Cécile, terrifiée:

—Usons de mon nom pendant que je suis encore moi!

Il fallait prévenir le vieux docteur. Elle recommanda à Aurèle de veiller sur Monsieur, de le suivre s'il sortait, et elle courut au logis de la place de Valois.

—Je vous attendais, dit Klipper. Une crise plus ou moins rapprochée était inévitable. J'ai fait mon plan de bataille. Nous aurons raison du malin, comme on disait aux vieux temps!

Son plan était simple. Il s'agissait de supprimer ce Double qui hantait André Fortis.

Il avait cru d'abord que la suggestion seule suffirait à délivrer André de sa souffrance. Mais la certitude d'être soumis à tant de misères était si profondément ancrée dans le cerveau du peintre qu'il était impossible peut-être de l'en arracher par la volonté.

Klipper avait trouvé un autre moyen. Il supprimerait la vie normale d'André Fortis pour lui donner la sensation de toute servitude de terreur. Il enfoncerait dans l'esprit du malade cette conviction

qu'il était délivré, pour jamais délivré, de son spectre.

Et Cécile pourrait être heureuse. Elle ne connaîtrait plus l'horreur de l'inconnu.

Ce qu'il avait dicté impérativement à Fortis, naguère, il le répétait à Cécile, avec le calme de la certitude.

—Nous aurons raison de ce spectre.

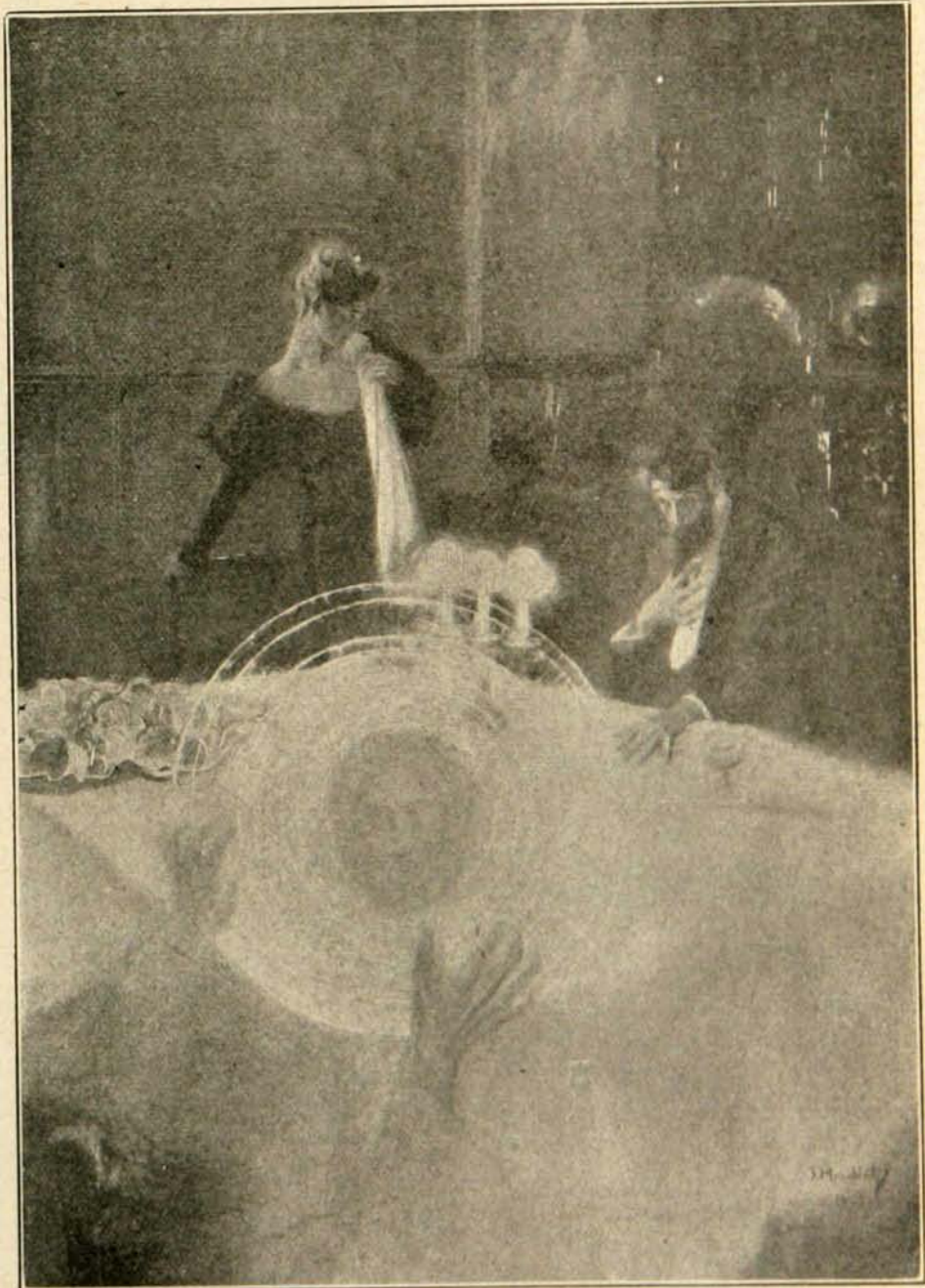
—Ah! docteur, comme je vous bénirais!

XI

EXPERIENCES

Le peintre s'enfermait dans son atelier, y vivait dans l'acharnement d'une œuvre à faire, sonnait Aurèle, prenait à ses repas, ne sortait point, semblait en proie à une furie de travail qui inquiétait Cécile.

Elle allait presque continuellement consulter Klipper qu'elle trouvait auprès de



L'expression de ce visage, elle la reconnaissait: c'était le masque, c'était l'autre.

Marthe, toujours fidèle, ange gardien dont l'âme devinait, veillait.

—Je suis effrayée, disait-elle. Cette fièvre de labeur me fait peur. S'il allait tomber malade!

Sur le maigre visage du petit homme un sourire bizarre paraissait alors:

—Qui sait? répondit Klipper. Ce serait peut-être excellent!

—Les malades, disait-il, on les guérit, les malades. D'une fièvre typhoïde, il sortirait peut-être délivré!

—Ne craignez rien, Madame. Votre mari trouve, dans sa surexcitation même, la force de résister à une telle épreuve et tandis qu'André David—puisque nous l'avons appelé ainsi—travaille, André Fortis se repose. Vous m'avertirez quand celui-ci aura repris sa personnalité. Alors j'interviendrai!

—Et que ferez-vous docteur?

—La moindre des choses. Vous verrez!

André redescendit, un matin, de son atelier—où, condamné à sa personnalité seconde, il avait vécu, couché, depuis des jours—en reprenant au point même où il l'avait laissée, sa vie ordinaire. Il semblait que rien n'eût interrompu son existence normale. Au déjeuner, la conversation avec Cécile paraissait la suite même des propos interrompus par la crise. André s'informait de la santé du général et de Mme de Jandrieu,—ils étaient à Pau, y passant l'hiver;—il parlait de ses paysages du prochain Salon, des nouvelles parisiennes, d'une pièce jouée la veille, et dont il venait de lire le compte rendu.

—Nous irons la voir, cette pièce d'Hervey! J'aime son talent!

—Je serais tout à fait heureux, disait-il, si nous étions au printemps. J'ai des appétits de sous-bois peints d'après nature en avril.

Il regardait à travers la fenêtre le parc Monceau mouillé, sous le ciel gris de février avec la neige fondue et le blanc monument de Gounod, attristé, là-bas...

—En avril nous irons à Ville-d'Avray et j'évoquerai, si je puis, le bon *papa* Corot au bord de l'étang!

Cécile, maintenant, se rappelait la recommandation de Klipper. Dès que Fortis aurait repris sa personnalité, il fallait avertir le docteur et le docteur agirait. André se retrouvait dans son état normal. L'heure était donc venue de tenter cette expérience dont le savant Alsacien avait parlé sans l'expliquer et qui devait assurer la guérison...

—Il l'a dit, Jean Klipper! Il l'a affirmé!

Elle se rappelait ses paroles formelles: "J'ai fait mon plan de bataille."

Elle alla droit place de Valois, disant à Klipper que le peintre ne se souvenait

même plus d'avoir subi une nouvelle attaque; si le docteur voulait, il pouvait le guérir à présent.

—Allons voir votre mari, dit-il.

XII

LE SALUT

La voiture de Cécile attendait dans la rue de Valois. Elle transporta rapidement le docteur rue Murillo, et André fut un peu étonné, non pas ennuyé, de voir arriver chez lui Jean Klipper.

Klipper, en entrant dans l'atelier d'André—c'était là que Cécile amenait le docteur—alla droit au but et, prenant dans sa longue redingote un vieux portefeuille usé, il en tira un bout de papier qu'il présenta à Fortis comme un créancier déplierait un billet à ordre.

—Reconnaissez-vous cela?

André prit le papier. C'était de son écriture. Trois mots: *Il est là!*

Cécile fut émue en le voyant pâler légèrement.

—Oui, dit-il, c'est moi qui vous ai appelé!

—Eh bien! fit Klipper.

André ne semblait pas comprendre ce qu'on voulait de lui.

Le docteur interrogeait, cherchait à éveiller le souvenir d'André sur quelque une de ses pensées et de ses actes durant l'état second; André, encore une fois ne se rappelait rien.

—Vous avez pourtant vécu une nouvelle phase de cette existence qui se superpose à la vôtre, dit Jean Klipper. Et André David a repris possession de ce corps que vous partagez avec lui!

—Cette fois, dit lentement Klipper, il faut en finir.

—Avec joie, oh! avec joie! s'écria André.

Les yeux ardents, magnétiquement impératifs, de Klipper—les yeux profonds se fixèrent sur ceux d'André Fortis en les enveloppant de lumière.

—Un chirurgien aurait une opération à vous faire, dit-il, de sa voix dont l'accent alsacien soulignait le ton impérieux, vous vous laisseriez bien endormir? Oui, s'il s'agissait de l'appendicite, qui est à la mode, ou de quelque tumeur... Vous livriez bien votre corps au chirurgien?

—Oui, dit André en regardant Cécile qui, debout devant lui, essayait de sourire, ou plutôt souriait, avec des envies de défaillir.

—Eh bien! reprit Klipper, je suis un chirurgien d'une autre sorte. Cette personnalité qui est à vous et qu'un autre vous dérobera, à de certaines heures, je veux la supprimer un moment pour l'affirmer et la consolider à tout jamais. Je veux chasser le voleur de votre âme, ce larron de votre raison, l'autre André. André David!

—L'Autre! répéta encore une fois Fortis.

Puis délibérément:

—Que faut-il faire?

—Subir une opération comme une autre. Vous fier à moi!

—Mais je me confie à vous, docteur!

—Corps et âme?

—Corps et âme. Oui, faites de moi ce

qui vous plaira, pourvu que ce spectre ne me torture plus, tout ce qui vous semblera nécessaire, fût-ce périlleux, tout.

Cécile gardait, immobile, son mutisme tragique. Il lui semblait que ces deux hommes agitaient là pour l'un d'entre eux une question de vie ou de mort.

—Avez-vous besoin de travailler, ces jours-ci? demanda Klipper.

—Je voulais commencer mon *Salon*, mais peu importe...

—Vous y reviendrez plus tard avec plus de joie. Je vous demande, j'exige de vous l'abandon de quelques jours de vie...

Il précisa, voyant que le regard d'André interrogeait:

—Cette crise, indépendante de votre volonté,—l'interruption de votre vie normale—je la provoquerai moi-même... Et, la crise passée, il n'y aura plus d'André David—l'autre sera supprimé, chassé pour toujours. Pour toujours, je vous le jure.

—Faites, dit André Fortis.

Le docteur Klipper indiqua au peintre un grand fauteuil de cuir au dossier élevé, près de la baie de l'atelier.

—Asseyez-vous là!...

André obéit.

Le savant appuya sa main maigre sur la poitrine de Fortis.

—Pas de palpitations!

Il prit le poignet gauche du peintre, y posa son pouce.

—Le pouls régulier. Vous êtes brave!

—Pourquoi ne serais-je pas brave?

Vous êtes là!

—Pas de maladie de cœur! Alons dit Klipper.

Il avait tiré de sa poche un flacon bouché à l'émeri qu'il tint un moment dans ses doigts maigres et dont il versa sur son mouchoir quelques gouttes qu'il porta aux narines d'André.

—Du chloroforme, dit-il. Rien de plus simple.

Il maintenait le mouchoir avec force, contraignant le peintre à respirer les évaporations, et en même temps, interrogeait le pouls du jeune homme, le pouce sur l'artère.

Les yeux d'André, d'abord ouverts et comme braqués avec curiosité sur le docteur se fermaient peu à peu; l'anesthésique faisait son œuvre et la belle tête pâle du patient s'appuyait au dossier du fauteuil, les lèvres, relevant la moustache noire d'une sorte de sourire extasié tandis que le corps, allongé, alangui, prenait une attitude d'abandon, immobilisé peu à peu comme dans le sommeil ou dans la mort.

Jean Klipper se penchait maintenant sur la poitrine d'André, écoutant le cœur battre, les doigts toujours appliqués au poignet.

André, les yeux clos, ne semblait plus respirer.

—Mon Dieu, docteur, dit Cécile, vous êtes bien certain... il n'y a aucun péril?

—Aucun, Madame, l'inhalation a été prompte, le voilà anesthésié.

—Est-ce qu'il entend?

—Non. Il rêve peut-être. S'il rêve, tant mieux, j'avais songé à lui donner du haschich mais on n'est pas maître des visions folles du *Madjoun*, la pâte verte. Avec le chloroforme ou l'éther, c'est le sommeil. Nous sommes maîtres du réveil.

—Maintenant, ajouta le petit homme, il faut le porter sur son lit.

Cécile pressa un bouton électrique.

—Faites ce que le docteur vous commandera, dit-elle à Aurèle.

Klipper demanda qu'on dévêtît André. La sensation qu'il éprouverait en se réveillant couché, la tête sur l'oreiller, serait plus vive.

Le valet de chambre, aidé du portier, descendit jusqu'à l'appartement d'André endormi. Cécile les suivait le cœur angoissé

MESDAMES, pourquoi n'essayez-vous pas une Célèbre Crème pour le teint, laquelle n'est pas un fard mais une préparation pour tonifier et embellir le teint.

Vous en serez convaincues, après une semaine de traitement.

PRIX: \$1.00 la boîte.

Mme GEORGIANA, casier Postal 35, Station N MONTREAL.

en voyant ces deux hommes descendre l'escalier marche à marche, portant ce corps qui avait l'air d'un cadavre.

—C'est effrayant, dit-elle.

Mais l'Alsaecien souriait, répétant:

—Rien, ce n'est rien!

Déshabillé, porté dans son lit, André Fortis, sous le baldaquin de tapisserie, semblait plus encore que tout à l'heure endormi du dernier sommeil.

—J'ai peur, répétait Cécile tout bas, j'ai peur.

—Mais non, rassurez-vous.

—Allez-vous donc, grand Dieu, le laisser ainsi jusqu'à demain?

—Non, non. Mais demain je renouvellerai l'expérience, et demain soir André David n'existera plus. Bon voyage!

Et pendant que la jeune femme s'approchait du lit d'André Fortis, toujours endormi:

—Rien n'est plus utile que l'anesthésie la chloroformisation, l'éthérisation, pour arracher au corps son secret moral. Des conscripts se donnent pour bossus, on les endort, leur bosse simulée disparaît. Et vous verrez, vous verrez demain.

—Demain?

—Demain j'apporterai à votre mari la preuve de sa délivrance.

Il resta au chevet d'André jusqu'à la fin de l'anesthésie, et lorsque le peintre, étonné, se retrouva couché dans son lit cherchant dans la vague de ses premières impressions confuses comment il pouvait se réveiller étendu là, une sensation singulière de vide dans le cerveau, le docteur Klipper le rassura bien vite:

—Vous n'êtes point malade, monsieur Fortis, mais vous êtes soumis jusqu'à demain à un régime très particulier, point pénible. J'ai besoin que vous dormiez, que vous dormiez longtemps. Pendant votre sommeil, je travaillerai pour vous. Vous savez le proverbe: le bien vient en dormant. Il ne faut pas toujours croire aux proverbes. Mais parfois ce sont des vérités.

André l'écoutait, étonné, l'esprit un peu perdu, comme dans un rêve.

—Votre mari pourra boire et manger ce qu'il voudra jusqu'à demain, ajouta Klipper en tendant à Cécile une ordonnance qu'il venait d'écrire sur un feuillet arraché à son calepin. Mais je tiens à ce qu'il prenne toutes les deux heures un demi-verre de cette potion.

—Qui est? demanda André.

—Oh! rien de grave!... Un calmant, un assoupissant... Donc, mon cher Monsieur, je reviendrai demain! D'ici à demain, restez couché! Le repos est le meilleur des médecins!

—Couché sans être malade?

—Couché pour n'être plus malade fit le docteur en souriant. A demain!

XIII

LETTE MORTUAIRE

Le docteur retrouva Fortis couché comme il lui avait ordonné, mais un peu impatient, las d'être resté au lit. Et, sur l'oreiller, le visage du peintre s'éclaira lorsqu'il aperçut Klipper.

—Je ne vous demande pas comment vous allez, dit le savant. Votre mine est superbe.

—Et j'ai de folles envies de sortir, de me mouvoir. Il me semble que je suis prisonnier.

—Précisément. Un prisonnier qui sera délivré aujourd'hui.

—Aujourd'hui? demanda-t-il encore, pareil à un captif qui croit entendre glisser

—pour la dernière fois—le verrou de sa geôle.

—Aujourd'hui je vous donnerai la preuve qu'André David...

—L'Autre?...

—L'Autre n'est plus à craindre et ne reviendra plus. *Never, never more*, comme dit Poe, mais cette fois le refrain est consolant.

Il avait tiré de sa poche le flacon dont il s'était déjà servi la veille, et, demandant à Cécile un mouchoir, il imprégnait la

batiste des gouttes versées, comptées une à une—puis, se penchant sur le lit, il mettait vivement sur les lèvres, sous les narines d'André, le linge imbibé de chloroforme.

Et, l'œil ardent, fixé sur le visage du jeune homme, qui, peu à peu, lentement s'assoupissait de nouveau, il lui tenait le poignet, comptait ses pulsations et comme s'il eût enfoncé un à un les mots dans l'oreille d'André:

—Vous savez? cet André, le persécuteur, l'ennemi, André David? Il est malade, très malade!... Il est perdu!

Les lèvres d'André Fortis, sous le mouchoir qui les comprimait, murmuraient de vagues mots, répétaient, mais en balbu-



Le Lait des Dames Romaines

UNE AIDE PRÉCIEUSE A LA BEAUTÉ

Vous pouvez et devez acquérir et conserver la beauté. Il s'agit tout simplement de protéger les charmes dont la nature vous a comblés, contre les attaques de la température, du temps et de la maladie. N'attendez pas pour cela que le miroir découvre à vos yeux un tout petit plissement, un léger sillon, qui se distingue à peine sur la fraîcheur de votre teint, mais, si vous voulez régner longtemps encore sur la foule de vos admirateurs entretenez votre peau hygiéniquement et scientifiquement en employant le célèbre

LAIT DES DAMES ROMAINES

Cette lotion, composée de sèves végétales bienfaisantes donne au visage un éclat merveilleux, fait disparaître comme par enchantement toutes les tares, accidents et maladies de la peau.

Le Lait des Dames Romaines supprime l'usage des poudres et fards.

EN VENTE PARTOUT

Grâce à une vente énorme et à un système de fabrication amélioré, nous pouvons vendre ce produit supérieur valant au moins \$1.00 le flacon au prix de

50 cts le flacon de 6 onces

Echantillon expédié sur réception de 10 sous.

COPPER & CIE, Département R. No. 156 rue des Commissaires Ouest, Montréal.

tiant, les paroles que prononçait Klipper: "malade... mal... ade... perdu..." et les yeux hagards paraissaient chercher dans la pénombre de l'alcôve on ne savait quelle image inquiétante, un fantôme.

Il lui semblait, pendant qu'il s'endormait, s'enfoncer lentement, doucement, comme en un glissement léger, dans du vide, dans de la nuit, parmi les ténèbres, que tout à coup traversèrent des sonorités étranges—entendues jadis, et qu'il reconnaissait soudain,—les voix sataniques de Manfred, ce Manfred qui, pour la première fois, avait secoué ses nerfs, fait apparaître ce fantôme, évoqué l'Autre.

Alors, André Fortis avait l'âpre envie de se débattre, de se redresser, de chasser le spectre, d'étendre ses bras vers lui, de tâcher de le saisir, de lui enfoncer ses ongles dans les yeux,—ces yeux inquiétants qui paraissaient regarder Fortis, étendu. Et, comme si le docteur Klipper eût deviné, par une intuition de génie, ce qui se passait sous ce crâne—déchiffré la pensée même à travers les os—le vieil Alsacien répétait, coulait dans l'oreille du peintre afin de lui laisser avant le sommeil cette sensation dernière, cette affirmation suprême:

—Tout ce que vous voyez n'est que mensonge. La vérité vraie, vous la saurez au réveil. Dormez, dormez, dormez! Le mauvais rêve est fini, foi de Klipper.

Alors le sommeil montait, montait comme une marée bienfaisante, et Fortis ressentait, à mesure que le chloroforme agissait, une sensation d'apaisement, de fraîcheur dans le trouble des confuses images hypnagogiques qui dansaient devant lui, pâles comme des larves et étincelantes comme de lumineux atomes...

Puis, sur les prunelles effrayées et qui devinrent troublées, s'abaissèrent les paupières closes et doucement, sous l'action du chloroforme, André Fortis s'endormit.

Alors, quand l'anesthésie fut complète, le petit homme agita sa tête aux longs cheveux blancs, prit dans la poche de sa redingote son portefeuille de cuir usé, et en tira un papier largement bordé de noir, une lettre de deuil qu'il déplia, lut tout bas puis montra à Cécile terrifiée.

Sur cette lettre de faire part, la malheureuse avait aperçu le nom d'André!

Elle recula effrayée et, montrant du doigt le lugubre papier, elle dit, la voix étranglée:

—Qu'est-ce cela?

—Oh! lisez! dit froidement Klipper.

La main tremblante de Cécile prit la lettre cernée de noir que lui tendait le docteur et, les yeux agrandis par l'effroi, la jeune femme épela ces mots imprimés sous

une croix noire formant l'en-tête et entourant l'M de l'adresse:

M

Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et enterrement de:

Monsieur André David,
peintre

Décédé le 20 janvier 1901, dans sa 32e année,

Qui se feront, le 22 courant, à 1 heure précise, en l'église de Saint-Etienne-du-Mont, sa paroisse.

De Profundis!

La lettre, que regardait Cécile effarée, contenait encore une liste de parents dont les noms lui importaient peu et cette indication: *Après la cérémonie, le corps sera transporté à Saint-Laurent-du-Pont, son pays.*

Et la pauvre femme tenant entre ses doigts ce papier de deuil, interrogeait du regard le savant dont les yeux brillaient maintenant d'un éclat étrange, ironiquement joyeux.

—Le voilà, le salut, dit enfin Klipper. Le persécuteur est mort! Quand votre mari aura entre les mains la preuve qu'André David est mort, il ne craindra pas l'apparition de l'autre! Je tue le fantôme. Plus de fantôme! Et André Fortis pourra vivre heureux!

—Alors, dit Cécile, qui ne quittait pas du regard la lettre—c'est vous...?

—Moi, qui pour matérialiser la confiance que je veux enfoncer dans le cerveau d'André Fortis, ai imaginé la mort et l'enterrement d'André David, le spectre, André David qui n'existe que dans l'imagination d'André Fortis et que je supprime! Mais le plus étonnant—et le petit homme eut dans sa face rasé un rire sardonique—le plus curieux, ce qui prouve que tout est possible et que tout arrive, c'est qu'André Fortis pourra plus tard, s'il doute, faire le voyage de Saint-Laurent-du-Pont. Il y trouvera la tombe d'un André David, et pourra lire ce nom sur la pierre comme vous le lisez sur la lettre de faire part. Je n'ai rien voulu laisser au hasard. J'ai situé cette tombe d'un mort d'abord inexistant, que lorsqu'on m'a donné le lieu même où votre mari déchiffrerait au besoin le nom de cet André David. J'ai mis en mouvement des gens que je connais aux Pompes funèbres... Bien que je ne sorte pas de ma cave, j'ai mes connaissances aussi, et les pompes funèbres et les médecins, cela a des relations, naturellement... Ils vivent les uns des autres... On a cherché, cherché... Et trouvé, dans le Dauphiné, la tombe d'un André David, peintre, oui, peintre—tout arrive, tout est possible—et qui vient de mourir... Le maire et le

préfet le certifient... Et voilà... Eh! eh! les savants!... Les savants pourraient faire aussi des romanciers! Et qu'est-ce que la science, Madame? Un roman!

Cécile écoutait et se demandait si elle ne traversait pas un rêve, si cet homme n'était pas fou, qui jouait ainsi avec la vie et avec la mort, supprimant par l'anesthésie un être vivant, biffant d'un trait de plume, par une lettre fictive, un être qui n'existait pas...

Elle jetait sur Klipper des regards éperdus, et, pourtant, elle avait l'impression bien nette que le savant risquait une expérience de psychotérapie et n'outrepassait pas son droit de sauveur.

—C'est par le moral qu'on traite et qu'on guérit les psychonévroses, lui avait-il dit souvent.

L'escamotage sublime d'André David était pour le docteur un de ces moyens moraux dont il avait le droit de disposer. Mais si André, André réveillé, revenu à lui, ne croyait pas à la disparition définitive, à la mort du spectre, à la disparition de l'autre?

Il était là, dans son lit, immobile, plongé dans le sommeil, et Klipper attendait que le chloroforme eût fini son œuvre pour mettre sous les yeux du peintre cette preuve, l'évidence même.

Les minutes parurent à Cécile des siècles, des heures de tortures infiniment longues, jusqu'au moment où André rouvrit les yeux, sortit comme hébété du sommeil, regarda autour de lui, cherchant à comprendre...

Il allait de Klipper assis près de lui à Cécile debout à côté de son lit, interrogeant et sans comprendre; ses idées flottaient en lui, confuses.

Il dit enfin:

—Qu'est-ce qu'il y a? Que s'est-il passé?

Cécile attendait comme un arrêt la réponse du docteur.

—Oh! quelque chose de très important, dit lentement Klipper.

Un peu effrayé, André Fortis jeta comme un cri:

—Quoi donc? Quoi...?

—Quoi? Mais vous êtes un heureux mortel, mon ami! Votre ennemi, votre ombre, votre double, vous savez bien...

André regardait tour à tour sa femme et le docteur.

—Eh bien! docteur?

—Eh bien!... Mais au fait, lisez! dit Klipper en tendant à André, qui se redressa sur son lit, la lettre bordée de noir que tout à l'heure avait tenue Cécile.

Et la question du mari fut la même que celle de la femme:

—Qu'est-ce que c'est que ceci?

—Voyez.

André, à son tour, commença la lecture de la lettre. Il dit tout haut:

—*Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et enterrement de M. André David, peintre, décédé...*

Alors, s'interrompant tout à coup, sautant hors du lit, demi-nu: "Comment? dit-il, dans un grand cri de surprise et presque de triomphe? André David? Lui? L'Autre?... Mort?"

—Et enterré, dit froidement Klipper.

Cécile sentait son cœur battre comme le poids de fer d'une horloge.

—Mort? répétait André Fortis.

Il continuait la lecture de la lettre, la reprenait, compulsait les dates:

UN GRAND POINT D'ÉLÉGANCE

C'est d'être bien chaussé

VOUS TROUVEREZ LE PLUS BEAU CHOIX ET LA MEILLEURE QUALITÉ EN FAIT

DE BOTTINES ET SOULIERS
POUR DAMES ET MESSIEURS

chez THOMAS DUSSAULT

287 Est, S.-Catherine - - - - - près S.-Denis



—Nous sommes aujourd'hui le 20 février...

—20 février,—onze heures vingt du matin, dit encore Klipper, il y a un mois que l'autre repose sous la pierre de son village!... Et vous savez la parole fameuse: "Il n'est que les morts qui ne reviennent pas!" Parole fausse en politique, du reste, les morts reviennent et s'appellent des martyrs.

André David, peintre, décédé le 20 janvier vier 1901, dans sa trente-deuxième année... relisait Fortis, qui disait à Cécile:

—Mon âge! Il avait mon âge comme il avait ma figure!

—Maintenant, répondait l'Alsacien, narquois, il n'a plus rien! Vous ne le reverrez plus! Fini!... Pfi! Fumée!

—Fumée!
—Ou pourriture. N'y pensons pas. Vous êtes libre!

André Fortis revenait, comme obsédé par ces lignes magnétiques, à la lettre encadrée de noir, et il répétait comme pour les graver dans son cerveau ces mots, ce nom:

—Vous êtes prié d'assister aux convois, service et enterrement de M. André David...

—Mais comment, dit-il tout à coup, n'ai-je pas su qu'il y a un mois?...

Klipper répliqua, gardant toujours son expression narquoise:

—Rappelez-vous!... Ce n'est pas la première fois que je vous ai endormi! Je vous répondrai comme dans le *Légataire universel*: "C'est votre léthargie!" L'essentiel, c'est qu'il ne soit plus là, lui!

—L'autre! dit André!
Il ajouta:

—A Saint-Laurent-du-Pont! J'ai vu ce coin de terre, jadis, en allant à la Chartrreuse!... C'est là qu'il dort?...

—Et n'allez ni le réveiller, ni lui enfoncer une épée dans le cœur, comme aux vampires, fit le docteur. Paix aux morts et vie aux vivants!

Il tendait ses mains maigres au jeune homme qui les serra avec une effusion ardente.

—Eh bien! dit alors le docteur en dardant sur les yeux d'André ses prunelles presque aussi brillantes que les étincelles de son laboratoire,—me croirez-vous maintenant, vous sentirez-vous délivré?

—Oui, répondit André.

—Vous êtes vous! L'autre a disparu!... Allons, embrassez votre femme! Vous voilà heureux pour toujours!

—Pour toujours, oui, je le sens, ma chérie! Pour toujours!

Il s'était jeté au cou de Cécile, il la tenait dans ses bras; de sa main il lui caressait le front, il l'embrassait sur ses yeux clos, comme le soir de leurs fiançailles. Et c'était bien vraiment des fiançailles nouvelles qui recommençaient, une vie sans terreur, confiante, affranchie, la vie du prisonnier qui voit devant lui le ciel clair, la route libre, les espaces...

—Ah! que je t'adore, ma Cécile!
—Mon bon André!

—Et que je vous aime aussi, docteur, de m'avoir donné la force de vivre!

—Et la joie de le voir enterrer, lui! André, qui rayonnait, devint sérieux.

—C'est vrai, dit-il, toute cette joie est faite de la mort d'autrui!

—Oh! ne plaignez pas les morts, eh? fit le docteur Klipper. Ce sont des voyageurs arrivés. Nous avons, nous, encore du chemin à faire. Faisons-le en gens qui savent le prix du bonheur. Ses fragments

sont encore plus rares et coûtent encore plus cher que ceux du radium.

Il avait hâte de laisser seuls Cécile et André. Il avait hâte aussi de rejoindre Marthe. Puisqu'il avait la main heureuse aujourd'hui, il voulait pousser plus loin ses recherches dans le laboratoire.

—Maintenant, dit-il, je vous abandonne à votre tête-à-tête!... Soyez certain que jamais—vous entendez, jamais—l'autre ne reparaitra! Il dort et dort bien. Vous en êtes bien persuadé?

—Absolument, répondit André, dans la certitude de la foi.

—Vous ne redoutez plus rien?

—Rien, dit encore le peintre.

Ses yeux ne quittaient pas la lettre de deuil d'où—singulière ironie!—rayonnait une impression de délivrance heureuse.

Dans un serrement de mains où elle mettait toute son âme, Cécile, la voix fervente, remerciait le docteur dont le sourire soulignait d'une sorte d'ironie cette joie, et elle lui demanda:

—Docteur, me permettez-vous de vous embrasser?

—Avec plaisir, dit l'Alsacien, en tendant ses joues maigres aux lèvres de la jeune femme.

—Vous reporterez ce baiser à votre chère Marthe—une sainte! dit Cécile.

Elle ajouta, tout bas, sans qu'André l'entendit:

—Et ici aussi, vous avez rendu un être humain à la lumière!

Le docteur Klipper mit un doigt sur sa bouche:

—J'ai tué un parasite, voilà tout, dit-il. C'est mon métier!

FIN

Dans notre prochain numéro:

“SEULE”

de HENRI ARDEL

LA REVUE MODERNE

publiée à Montréal par Madame Madeleine Gleason-Huguenin, 710, rue S.-Hubert. et imprimée par la Cie de Pub. La Patrie Ltée, 120-Est, rue S.-Catherine.

Pour tous renseignements s'adresser au No 274 rue Clarke, téléphone; Main 8037.

Adresse postale: Casier 35, Station N, Montréal.



BON CONSEIL

—Hein? quoi? Vous n'avez pas de résidence à déclarer?

—J'suis sans domicile fixe...

—Ah! Eh bien, quand on n'a pas de domicile fixe, on reste chez soi...



EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

LE FLEURISTE "MODERNE"

Rien n'est plus approprié que des fleurs.

OFFREZ-LUI
VOS
HOMMAGES
PASCALES
AVEC des FLEURS
DE NOTRE
POPULAIRE

Ed Jernaey
FLEURISTE

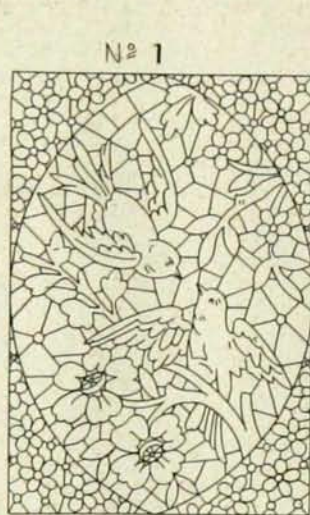
UN SEUL MAGASIN —108-110, RUE STE-CATHERINE EST—TELEPHONE
A MONTREAL EST 1878
5-1 F.



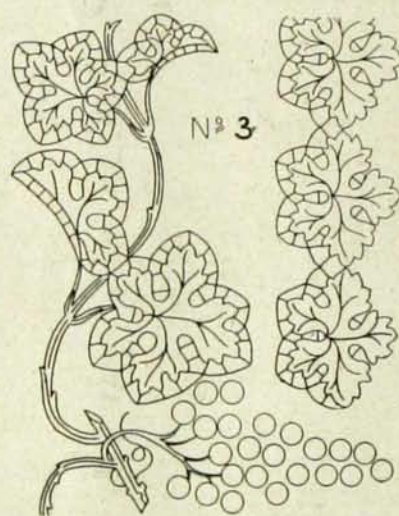
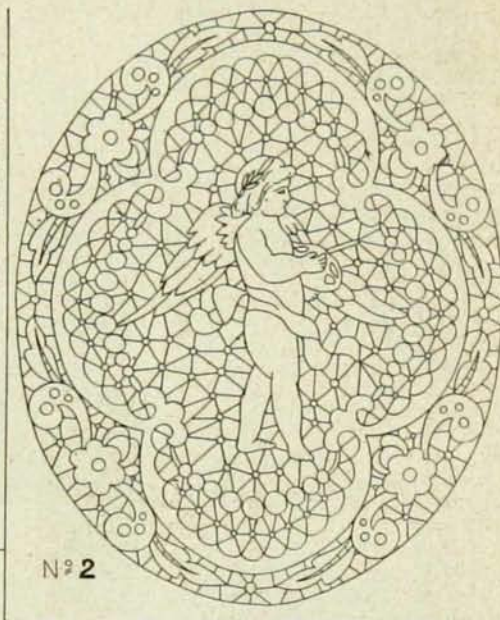
PATRONS DE BRODERIE ET CROCHET : : : : : marque "GORCY" en français



10895—Grand rideau de porte "Le jour" ce patron exécuté avec du fil No. 60 marque B. C. GORCY donne comme grandeur 50 pcs de haut sur 22 pcs de large. Il est évident que ces dimensions, peuvent varier en supprimant des motif d'encadrement ou en y les ajoutant. Le modèle doit être exécuté au crochet fillet. Le patron est dessiné de manière à en rendre l'exécution très facile en carreaux noirs et blancs, suffisamment grands, pour que l'on puisse compter les mailles facilement.
Prix de ce patron, 15 sous.



MARKET
"GORCY"
Paris, Montréal



PATRONS DE BRODERIE No. 1.—Dessus de coussin à exécuter en Richelieu. Prix, 15 sous. No. 2—Grand médaillon en Richelieu pour rideau de porte d'entrée ou portique, coussin, voile de fauteuils, etc. Prix, 15 sous. No. 3.—Grappe de raisin avec feuilles de vigne à exécuter en Richelieu, pour broderie religieuse, nappe, stores, etc. Prix, 15 sous. No. 4.—Encadrement riche en broderie anglaise pour chemin de table, napperon, natte, voile de fauteuil, toilette d'oreiller, dessus de bureau, etc. Prix, 15 sous.

Pour travaux de Dames — Employer les fils et cottons, marque C. B. "GORCY"

TOUS CES PATRONS DE BRODERIE ET CROCHET SONT EN VENTE

A LA MAISON . . . "GORCY"

386 S.-CATHERINE
PRES DE LA RUE S.-HUBERT

MESDAMES:—

AVIS IMPORTANT

TELEPHONE EST 1465

Vous êtes cordialement invitées à venir visiter notre EXPOSITION PERMANENTE D'OUVRAGE DE DAMES.



VOUS SEREZ EMERVEIL- LEES, MESDAMES

de la haute qualité de vos pâtisseries,
de l'excellence de vos gâteaux, tar-
tes, pâtés, etc., si vous employez la

FARINE REGAL

Blanche et Pure comme le Lis
LA MEILLEURE AU MONDE

LA FARINE REGAL est une farine
uniforme de qualité, riche et nutritive,
parcequ'elle est préparée avec les
meilleurs blés canadiens, dans les
moulins les plus modernes au monde.

*Si vous n'employez pas déjà la Farine
Régal, essayez-la, vous en serez certai-
nement satisfaites sous tous les rapports.*

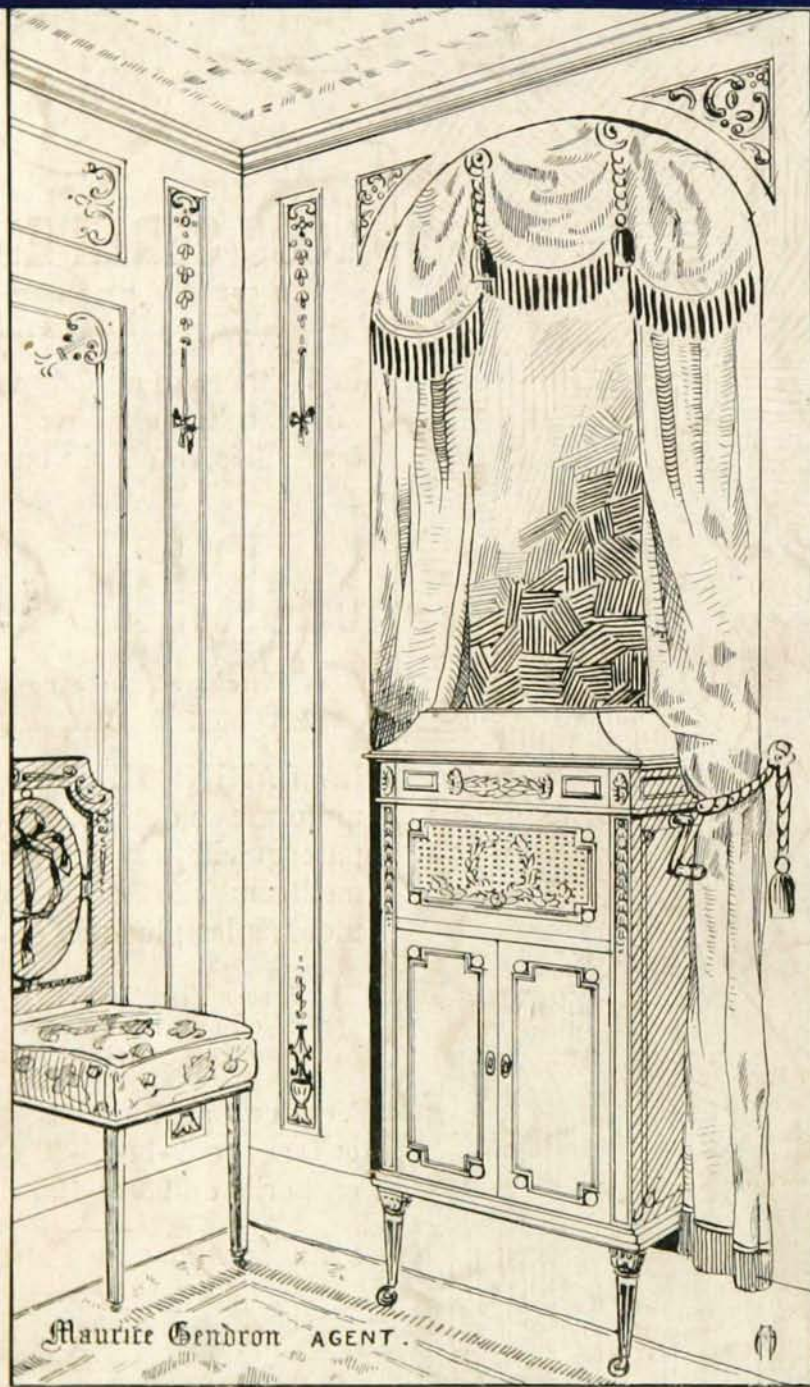
Vendue par tous les bons épiciers,
en sac de 7-14-24-49 et 98 livres, et
en barils de 98 et 196 livres.

ST. LAWRENCE FLOUR MILLS CO., Limited
MONTREAL



Farine Regal

S
O
N
O
R
I
T
É



P
E
R
F
E
C
T
I
O
N

Casavant

LE PHONOGRAPHE DES ARTISTES ET CONNAISSEURS

Maurice Gendron, Agent

Téléphone:
EST 9058

CHAMBRE 51
IMMEUBLE DANDURAND